

★ REVUE DE PRESSE ★



AU CINÉMA LE 28 JANVIER

JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle & Étienne Ollagnier

sarah.chazelle@jour2fete.com

etienne.ollagnier@jour2fete.com

CLAIRE VIROULAUD & FRANÇOIS GABORET

clairevirolaudpresse@gmail.com

assistantclairevirolaud@gmail.com

★ SOMMAIRE PRESSE PRINT ★

MENSUELS & leurs sites internet

AFRIQUE MAGAZINE < Youtube	ITW Aïssa	23 janvier 2026
AFRIQUE MAGAZINE	ITW Erige	n° décembre 2025
AFRIQUE MAGAZINE	ITW Debora	n° décembre 2025
AVANT-SCÈNE CINÉMA	ITW Erige	n° janvier 2026
CAHIERS DU CINÉMA	critique positive	n° janvier 2026
CAHIERS DU CINÉMA	ITW Erige	n° janvier 2026
CHRISTIANISME D'AUJOURD'HUI	critique positive	n° janvier 2026
CINEMATEASER	portfolio Cannes	n° été 2025
COURRIER DE L'ATLAS (Le)	ITW Erige	n° janvier 2026
FICHES DU CINÉMA (Les)	critique ★ ★ ☆ ☆ ☆	n° janvier 2026
MARIE CLAIRE	Portrait Aïssa	n° janvier 2026
MONDE LIBERTAIRE	critique positive	n° janvier 2026
MULTI MAGAZINE	ITW Aïssa	n° janvier 2026
PARENTS	ITW Aïssa	28 janvier 2026
POSITIF	critique positive	n° janvier 2026
PREMIÈRE	critique ★ ★ ★ ☆ ☆	n° février 2026
SEINE SAINT-DENIS MAG	ITW Aïssa	8 décembre 2025
TROIS COULEURS	annonce agenda	n° janvier 2026

HEBDOMADAIRES & leurs sites internet

COURRIER INTERNATIONAL	critique positive	28 janvier 2026
ELLE	critique positive	22 janvier 2026
EXPRESS (L')	critique positive	21 janvier 2026
EXPRESSIONS	ITW Erige	22 novembre 2025
GALA	ITW Aïssa	28 janvier 2026
JOURNAL DE LA CORSE	critique positive	17 octobre 2025
M LE MAGAZINE DU MONDE	ITW Laëtitia	23 janvier 2026
MADAME FIGARO	notule positive	23 janvier 2026
MARIANNE	critique positive	28 janvier 2026
MAXI	critique positive	19 janvier 2026
NOUVEL OBS	critique ★ ★ ★ ☆ ☆	28 janvier 2026
NOUVEL OBS	ITW vidéo Aïssa	27 janvier 2026
OFFICIEL DES SPECTACLES (L')	recommandation sortie	28 janvier 2026
PARIS MATCH	critique ★ ★ ★ ★ ☆	28 janvier 2026
PARIS MATCH	ITW Aïssa	26 janvier 2026
PÈLERIN (Le)	ITW Aïssa	22 janvier 2026
PETIT BULLETIN (Le)	petite critique positive	21 janvier 2026
POINT (Le)	critique ★ ★ ★ ★ ☆	27 janvier 2026
POLITIS	critique positive	27 janvier 2026

TÉLÉ 7 JOURS	Photocall AVP	26 janvier 2026
TÉLÉRAMA	critique 3T	28 janvier 2026
TÉLÉRAMA	l'instant T avec Aïssa	21 janvier 2026
TÉLÉRAMA < web	annonce Festival	16 janvier 2026
TÉLÉRAMA	annonce Festival	14 janvier 2026
TÉLÉRAMA < web	annonce Festival	14 janvier 2026
VSD	notule positive	27 janvier 2026

QUOTIDIENS & leurs sites internet

20 MINUTES	ITW Aïssa	28 janvier 2026
CROIX (La)	critique positive + ITW Erige	28 janvier 2026
EBRA PRESSE	critique mitigée	28 janvier 2026
ECHOS (Les)	critique positive	27 janvier 2026
FIGARO (Le)	critique ★ ★ ★ ☆	27 janvier 2026
HUMANITÉ (L')	ITW Erige	28 janvier 2026
LIBÉRATION	critique positive	28 janvier 2026
MIDI LIBRE	critique positive	28 janvier 2026
MONDE (Le)	critique « À voir »	27 janvier 2026
MONDE (Le)	ITW Erige	20 août 2025
NICE MATIN	critique positive	28 janvier 2026
NOUVELLE RÉPUBLIQUE (La)	ITW Aïssa	22 janvier 2026
OUEST FRANCE	ITW Aïssa	28 janvier 2026
PARISIEN (Le)	critique positive	28 janvier 2026
PARIS NORMANDIE	critique ★ ★ ★ ★ ★	28 janvier 2026
TÉLÉGRAMME (Le)	critique ★ ★ ★ ☆ ☆	27 janvier 2026
VOIX DU NORD (La)	critique ★ ★ ★ ★ ★	27 janvier 2026

MEN SUELS

ET LEURS SITES WEB

★ AFRIQUE MAGAZINE

Vendredi 23 janvier 2026

ITW vidéo Aïssa



interview

Erige Sehiri «Je raconte le réel»

La réalisatrice franco-tunisienne aborde la question de la migration au féminin dans son deuxième film puissant et lumineux. Des trajectoires plurielles, loin des représentations habituelles, qui permettent de changer de perspective.

propos recueillis par Astrid Krivian

Lors du Festival de Cannes,
le 14 mai 2025.

PHOTO ALAMY/STOCK PHOTO



Tunis, aujourd'hui. Pasteure évangélique ivoirienne établie en Tunisie, Marie (Aïssa Maïga) héberge Naney (Debora Lobe Naney), une jeune femme exilée qui tente de gagner sa vie ici pour sa fille restée en Côte d'Ivoire, et Jolie (Laetitia Ky), venue suivre des études d'ingénieur. Dans un contexte où l'hostilité et le racisme envers les personnes migrantes originaires d'Afrique subsaharienne s'intensifient, leur quotidien, fait à la fois de solidarité et de débrouillardise en solo, de tendresse et de défiance, de tensions et de partages, demeure fragile, précaire, sur le fil. Lorsqu'elles recueillent une enfant, Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage et orpheline, leur vie bascule et une famille recomposée s'improvise. Multiprimé au Festival d'Angoulême, présenté en ouverture de la section Un certain regard au Festival de Cannes en 2025, le puissant *Promis le ciel* raconte la trajectoire migratoire de ces femmes : leurs forces et leurs failles, l'espoir malgré la menace qui les cible et les grandes difficultés qu'elles affrontent. Émouvantes et inspirantes – «ni héroïnes ni victimes», insiste la cinéaste Erige Sehiri –, elles sont loin des représentations convenues de la migration. Les personnages sont remarquablement interprétés par des comédiennes et comédiens professionnels et non professionnels. Réalisatrice et productrice franco-tunisienne autodidacte, Erige Sehiri signe ici son deuxième long-métrage de fiction, après *Sous les figues* (2022), qui a représenté la Tunisie aux Oscars en 2023.

AM: Avec *Promis le ciel*, souhaitez-vous rendre visibles des personnes restées dans l'ombre ?

Erige Sehiri: Il s'agit plutôt d'un changement de perspective : une histoire de la migration vue de l'intérieur et depuis le Sud. Nous avons une responsabilité à raconter ces récits manquants. J'invite l'Europe à regarder les choses autrement, à voir comment elles se passent ailleurs, sur l'autre rive de la Méditerranée. Le cinéma produit un effet miroir, on se comprend mieux soi-même quand on parle de l'autre, quand on le regarde. En Tunisie, je propose de regarder la situation actuelle en face, de résister à cette instrumentalisation politique de la migration. En France, les Tunisiens sont perçus comme des migrants et, tout à coup, ce sont eux qui regardent l'autre, qui se mettent à la place de ceux qui les regardent d'habitude. Je trouvais ça très intéressant. Et j'espère qu'ici ou là, le public sera inspiré par la vitalité de mes personnages féminins.

Comment vous êtes-vous documentée sur la réalité de ces femmes migrantes en Tunisie ?

On parle beaucoup du parcours migratoire des hommes, mais très peu des femmes, alors qu'elles sont nombreuses. Je me suis intéressée à celles qui restent à Tunis, qui s'installent dans le pays, dont la trajectoire est passée sous silence. Mes

« Mes personnages ne sont ni des héroïnes ni des victimes. Souvent, les migrants sont représentés comme des surhommes exceptionnels ou des martyrs. »

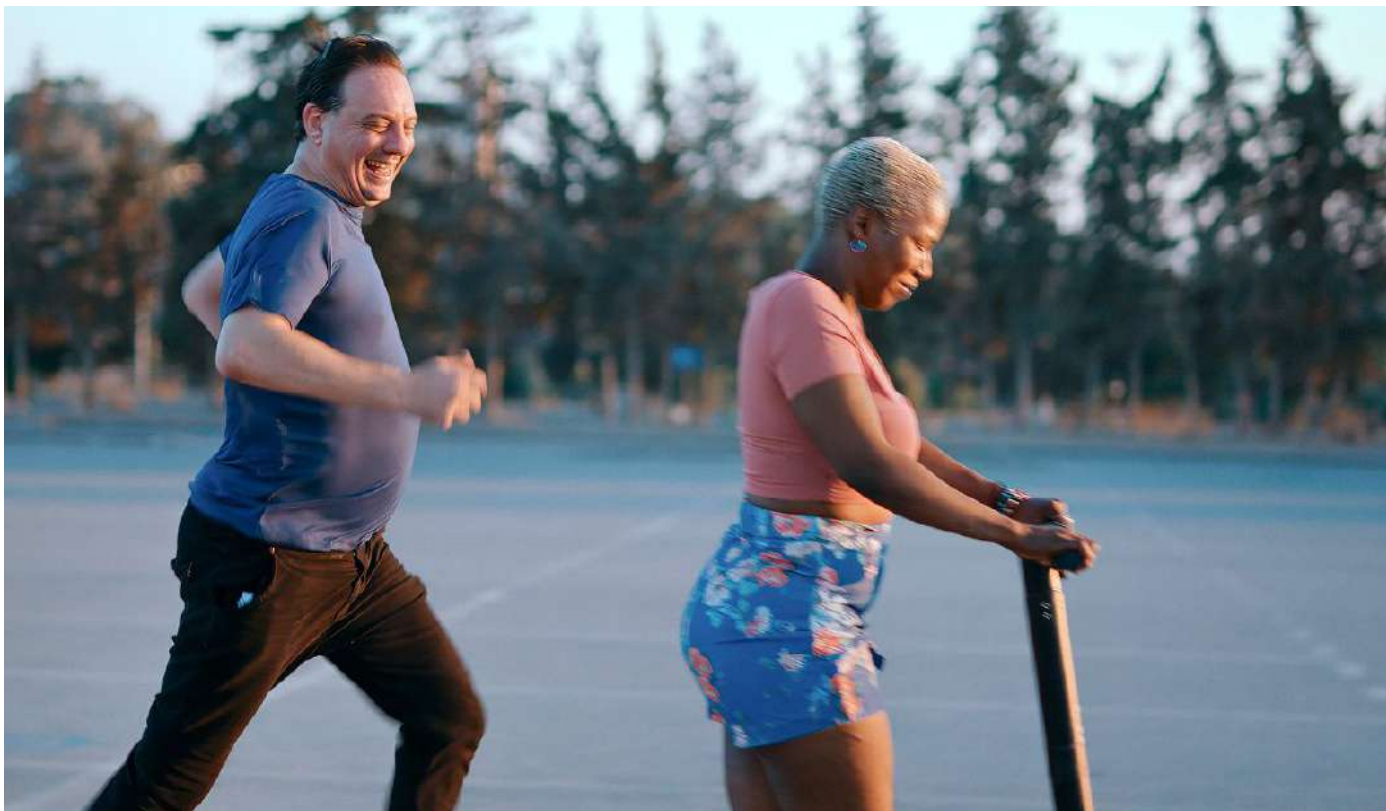
rencontres en 2016 avec des étudiants subsahariens ont nourri le personnage de Jolie, qui suit des études d'ingénieur : avec des papiers en règle, elle n'est donc pas une migrante. Une amie ivoirienne m'a inspiré le rôle de Marie : journaliste, elle est devenue pasteure, elle tient une église évangélique qui accueille des femmes, jouant un rôle social. Elle mêle un côté entrepreneur, féministe et religieux, mais ses contradictions fonctionnent. Installée en Tunisie, Marie n'a pas l'intention de traverser la Méditerranée ; au sein de son église, elle revendique d'autres chemins possibles que celui de risquer sa vie en mer. Son parcours est atypique, invisibilisé, à rebours des archétypes diffusés dans les films, les médias, comme s'il n'existait qu'une seule trajectoire migratoire. Quant à Naney, très inspirée du vécu de l'actrice qui l'incarne, elle est aussi atypique, car la plupart des femmes migrantes font des ménages ou gardent les enfants des Tunisiens. Naney le refuse, elle veut être libre et vit de débrouillardises. Chacune représente un élément très actuel, contemporain et moderne de la migration.

Face à un tel manque de représentations diversifiées de ces personnages, quels stéréotypes vouliez-vous absolument éviter ?

Chaque film interroge notre propre regard. Je ne voulais pas montrer une comédienne noire camper une femme de ménage, comme on le voit souvent dans le cinéma français pour les rôles de femmes maghrébines. J'essaie de représenter d'autres incarnations issues du réel. Mes personnages ne sont ni des héroïnes ni des victimes. Souvent, les migrants sont représentés comme des surhommes exceptionnels ou comme des martyrs. C'est problématique, car ça déshumanise les personnes. Comme s'ils ne pouvaient pas être juste normaux. Je remets en question cette perception. Pour cette raison, je dédramatise un peu mes films. Je fais aussi très attention aux

★ AFRIQUE MAGAZINE

Décembre 2025 - Janvier 2026



Les acteurs Foued Zaazaa et Debora Christelle Lobe Naney.

sensations fortes, parce que je raconte le réel. Je ne peux pas utiliser tous les outils de la dramaturgie sous prétexte de faire ressentir des émotions. J'ai choisi d'évoquer une migration particulière, et le film raconte le quotidien de ces femmes, celles qui ont un certain statut social, comme Marie.

Dans le film est rappelée une évidence: la Tunisie est en Afrique. Le territoire dont elle faisait partie au Moyen Âge, Ifriqiya, a même donné son nom au continent. Or, une frontière semble exister entre ce pays et les autres nations africaines...

En Tunisie, on regarde surtout vers l'Europe, alors même que nos identités s'inscrivent beaucoup plus dans une vision du Sud. On désigne les Africains comme si c'étaient les autres – c'est en fait pour désigner les Noirs. De par l'histoire aussi, l'Afrique du Nord s'identifie comme arabe. Mais nos identités sont multiples: on peut être arabe et africain, arabe et juif, arabe et chrétien, arabe, musulman et africain. Tout est devenu très réducteur et binaire, aujourd'hui. Ce film est aussi symbolique, en rappelant l'identité africaine de la Tunisie, ainsi que le racisme existant envers les Noirs, et vice versa. Car si je faisais un film en Côte d'Ivoire, ces mêmes questions de l'appartenance à l'Afrique se poseraient. Nous sommes considérés comme des Blancs par les Africains subsahariens, mais pas par les Européens, par exemple. En Tunisie, les fidèles subsahariens des églises évangéliques procèdent de la même manière que les musulmans tunisiens en France: pendant mon enfance, dans notre quartier, les gens pratiquaient leur culte là où ils le pouvaient, dans des mosquées aménagées, des caves, des associations, des appartements... Ce n'était ni

très légal ni très bien vu par les autorités de se rassembler ainsi. Les regards que l'on pose les uns sur les autres sont les mêmes. Et au final, c'est toujours l'étranger, le problème. Sauf qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un, toujours plus noir ou plus blanc que l'autre, toujours plus au sud que l'autre... Ce sont des considérations absurdes, une histoire sans fin. Cette peur est véhiculée aussi pour que, au lieu de regarder notre société en face, on pointe du doigt les autres, menaces d'un «grand remplacement», comme responsables du problème. C'est, hélas, universel.

Tourné en 2024, *Promis le ciel* s'ancre dans cette réalité qu'il évoque: l'hostilité grandissante envers les migrants subsahariens et la diffusion de propos racistes, depuis le plus haut sommet de l'État...

Le film a été conçu dans l'urgence, sur le vif, pour parler d'un instant T, comme on fait un reportage. Même s'il y a tout de même une distance, et que j'ai mené de nombreuses recherches. Je devais me sentir légitime de raconter un monde qui n'est pas le mien directement, mais qui est le nôtre, parce qu'il fait aussi partie de la Tunisie. Par ailleurs, *Promis le ciel* s'inscrit dans un contexte de pression énorme exercée par l'Union européenne sur la question migratoire, qui impose à la Tunisie de garder ses frontières pour l'Europe. Avant ça, les tensions avec la population migrante étaient moins importantes. Nous sommes tous connectés par ces décisions politiques, lesquelles ont des impacts directs dans la vie des gens. Ce manque d'empathie des uns envers les autres est assez frappant. Pourtant, quand les Tunisiens traversent la Méditerranée, ils sont littéralement dans le même bateau que les

★ AFRIQUE MAGAZINE

Décembre 2025 - Janvier 2026

migrants d'Afrique subsaharienne. Toutefois, la Tunisie formant un peuple éduqué et ouvert, des élans de solidarité, de soutien envers les migrants, des manifestations antiracistes ont jailli, heureusement. Mais tout peut basculer très vite à cause de discours politiques, qui donnent ainsi l'autorisation aux autres d'être violents, de reporter leur frustration, leur déception, la violence du système sur les autres, dans un contexte de crise économique très profonde en Tunisie. Le film pourrait tout aussi bien se passer ailleurs. Par exemple, les migrants sont accusés de manger du chat, et Donald Trump a tenu les mêmes propos au sujet des Haïtiens.

Vos protagonistes évoluent dans un monde parallèle, ne se mêlent pas vraiment au reste du pays.

Dans l'adversité, elles se construisent une forteresse : la communauté. Même si Jolie n'est pas à l'aise avec ça et avec l'église évangélique – elle préférerait se mêler à ses camarades de classe, mener une vie estudiantine normale. Mais elle en est empêchée. Après s'en être désolidarisée, elle va finalement puiser sa force à travers sa communauté. Marie s'est renfermée sur elle-même ; l'Église est devenue son lieu, sa maison, son travail, son tout, là où elle gagne de l'argent et où elle aide les autres. Quant à Naney, elle est celle qui noue le plus de contacts avec les Tunisiens, dans la rue, en boîte de nuit, avec son camarade Foued. Debora Lobe Naney [voir *Parcours*, p. 28-29] m'a fascinée. Quand je l'ai rencontrée, elle allait traverser la Méditerranée. En plus, des vagues d'arrestations de migrants avaient lieu à ce moment-là. Je l'ai pourtant convaincue de rester afin que l'on fasse le film, en partie inspiré de son histoire, ensemble. Quand je suis allée chez elle pour m'imprégner de son vécu, elle m'a montré ce qu'elle comptait emporter lors de la traversée, soit un gilet de sauvetage, un pneu dégonflé – cette sorte de bouée est utilisée par les migrants en cas de naufrage –, ainsi qu'une robe rose à paillettes, devenue emblématique dans le film. Ça m'a tellement émue : Naney a cette liberté, elle vit sa vie malgré tout, elle continue à faire la fête sans penser à demain.

Comment avez-vous imaginé le personnage de la petite fille Kenza, orpheline, recueillie un temps chez Marie ?

J'avais appris que des enfants avaient péri en mer avec leurs parents, au moment où des discours politiques violents se diffusaient. Kenza, qui signifie « trésor » en arabe, est comme un hommage à ces enfants disparus. La scène d'ouverture du film la montre dans son bain, en écho au naufrage

mais aussi au baptême. Ici, les évangéliques se font baptiser à la mer. C'est très beau, mais je n'ai pas pu filmer la scène : nous devions rester discrets pendant le tournage, ne pas avoir besoin de nombreux figurants en extérieur. Le bain est aussi symbolique de la condition très précaire des migrants : ils sont en apnée. Tout peut basculer d'un moment à l'autre, le château de cartes peut s'écrouler. Kenza regarde ces femmes, les imite parfois, et on s'interroge sur son avenir, sur celle qu'elle deviendra. Mais elle est aussi un peu laissée de côté, car chacune doit gérer sa vie. Même si elles sont réunies en raison de ce contexte tendu, accueillies par Marie, mes personnages ne sont pas reliées entre elles. Elles n'auraient jamais dû être ensemble. Kenza paie ce prix-là aussi, de cette famille recomposée mais pas tout à fait alignée. J'ai voulu montrer les fragilités dans l'entraide, les challenges que pose la sororité. On s'attend à ce que la solidarité l'emporte et constitue l'apogée du film. Or, ce n'est pas très réaliste. Il n'y a pas tellement de place pour le rêve, pour la sororité, mais elles arrivent tout de même à insuffler quelque chose chez l'autre, à garder à la fin quelque chose de chacune.

Cette enfant, Kenza, devient ainsi pupille de la nation tunisienne.

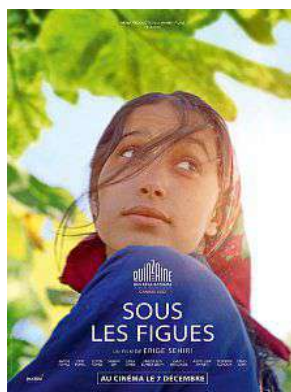
La Tunisie est signataire de la Convention internationale des droits de l'enfant. Selon la loi, l'État s'engage à protéger un enfant retrouvé sur le territoire, à lui donner le statut de

pupille de la nation, à l'intégrer en passant par des psychologues, des orphelinats, l'éducation. Ainsi, Kenza devient tunisienne. J'ai trouvé que c'était un symbole très fort au regard de la situation actuelle. Marie souhaiterait la garder, car elle n'a pas confiance en les autorités pour leur remettre une enfant noire dans une période où sa communauté est rejetée. Elle cherche conseil auprès du personnage de Noa, interprété par Blamassi Touré,

qui n'est pas acteur, mais militant des droits humains. Il est resté quinze ans en Tunisie, qu'il a quittée depuis. Son rôle a été très important au sein de la société civile, dans la lutte antiraciste et la protection des migrants. Son personnage rappelle à Marie qu'elle doit confier Kenza à l'État, aussi parce qu'elle pourrait être accusée de trafic d'enfants. Noa sait que les migrants sont instrumentalisés, on leur cherche toute défaillance pour justifier que leur présence serait dangereuse. Et les églises évangéliques sont souvent accusées de trafic d'êtres humains. Sans cesse taxés de tous les maux, de tous les travers, ces gens suivent la règle à la lettre pour que l'on n'ait rien à leur reprocher.



Promis le ciel, Jour2Fête. Sortie en France le 28 janvier 2026.



Sous les figes, 2022, Jour2Fête.

Les rapports humains sont fragiles. Ainsi, on peut être «copines à vie», puis passer à la brutalité, à la trahison.

La dureté du film ne se trouve pas dans les images, mais dans les relations humaines, dans le fait de devoir ramener Kenza aux autorités, dans celui d'être copines mais pas vraiment, dans le regard que l'État pose sur elles, dans le fait qu'elles n'ont pas accès à la Tunisie, qu'elles ne voient pas le pays, qu'elles n'y soient pas intégrées. D'ailleurs, on voit très peu la ville de Tunis; ce sont des arrière-plans flous, car le pays demeure insaisissable pour elles. C'est à travers leur ressenti, leur regard que je raconte. C'est un film tunisien dans lequel il y a très peu de Tunisiens – ce qui risque d'être étonnant pour le public concerné.

Comment avez-vous composé avec les actualités en cours dans le pays?

Nous avons adapté le scénario, évité les extérieurs pour ne pas mettre en danger les personnes, tourné rapidement. D'une certaine manière, on a rendu cette histoire universelle, afin de ne pas faire de la Tunisie la seule responsable de cette situation. C'était vraiment spécial de tourner sur le vif, alors qu'en parallèle, des choses similaires à nos scènes se passaient dans la vraie vie. C'était très émouvant, et en même temps, ça a donné beaucoup d'énergie aux comédiennes. Tout devait se faire avec instinct et impulsion, et il nous fallait composer avec l'urgence du moment, l'importance de raconter ce maillon manquant dans la chaîne de la migration. Tout en restant fidèle à mon désir de cinéma, et ne pas en faire des héroïnes ni des victimes. Je ne montre pas le pire des histoires de migrants. Car la situation dans le sud de la Tunisie est bien plus difficile. J'invite à regarder aussi ailleurs que dans le drame de ces femmes, pour découvrir qui elles sont, avant tout.

Qu'est-ce qui a motivé le choix de l'actrice Aïssa Maïga pour incarner la pasteur Marie?

Elle est arrivée tard sur le projet, elle n'a pas eu trop le temps de se préparer et a dû entrer en immersion totale, jouer des scènes devant les vrais fidèles d'une véritable église. Une pasteur évangélique l'a accompagnée avant et pendant le tournage. On devine le passé de Marie, qui montre à quel point les parcours migratoires sont faits de plusieurs réinventions de soi, d'une capacité à se transformer. Il fallait une comédienne qui puisse, tout en retenue, en subtilité, faire deviner, ressentir des choses, et interpréter cette femme mystérieuse. Je cherchais une actrice charismatique, engagée dans la vie, qui comprenne l'histoire et l'esprit du film, réalisé avec des petits moyens, dans l'urgence, en collectif. J'ai tout de suite pensé à Aïssa Maïga, qui incarne tout ça. En Afrique subsaharienne, elle est une icône; ainsi Naney l'admirait, la regardait avec respect comme on regarde avec déférence son pasteur.

Comment avez-vous vécu la présentation de *Promis le ciel* au dernier Festival de Cannes en 2025?

« Au final, c'est toujours l'étranger, le problème. Sauf qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un, toujours plus noir ou plus blanc que l'autre... »

C'était incroyable. Pour moi qui suis aussi française, c'est important de partager mon regard issu d'une double culture sur le monde. C'était évidemment très symbolique: ce film tunisien, tourné dans le pays avec des équipes tunisiennes, interprété par des comédiennes ivoiriennes, fait l'ouverture de la section Un certain regard. L'identité africaine de la Tunisie était représentée et se passait ainsi de discours. C'était très fort et émouvant, notamment pour Debora Lobe Naney, de par son vécu: elle était désormais de l'autre côté de la Méditerranée, mais sans avoir risqué sa vie.

Vous vivez entre la Tunisie et la France. De quelle manière cet entre-deux nourrit-il votre cinéma?

Cela crée une certaine fébrilité, une tension et un regard toujours bienveillant, affectueux. J'essaie de voir le meilleur des deux mondes à chaque fois. J'aime ces allers-retours qui me permettent de prendre du recul, de maintenir mon désir de cinéma sans jamais être lassée. Car les gens sont fatigués, à bout, blasés, en France comme en Tunisie. Le climat est tendu, difficile. Cet entre-deux me permet de garder ce regard critique, mais aussi un espoir, loin du *happy end* artificiel. Il faut bien s'accrocher à quelque chose de beau, dans cette société.

Comment observez-vous l'effervescence du cinéma tunisien actuel?

Il s'inscrit dans une lignée, porte un héritage de films engagés, de ciné-clubs, de militantes féministes qui ont tant œuvré pour le pays – Gisèle Halimi, Sophie Bessis, l'Association tunisienne des femmes démocrates... Et la Tunisie a été une terre d'accueil, cultivant la diversité, prônant l'accès à l'éducation et à la culture. Même si aujourd'hui, c'est difficile. Je ne sais pas comment on réussit, avec le peu de moyens dont on dispose, à réaliser nos films, à être aussi dynamiques. Tous ces cinéastes actuels, femmes et hommes, m'inspirent. Et ce n'est encore que le début pour le cinéma tunisien. ■

Debora Lobe Naney

L'ACTRICE IVOIRIENNE est à l'affiche de *Promis le ciel* d'Erige Sehiri, portrait de trois femmes migrantes en Tunisie. Pour son premier rôle, inspiré de son vécu, elle révèle l'étendue de son talent, incarnant un personnage lumineux et poignant dans toute sa complexité. propos recueillis par Astrid Krivian

La Star : c'est ainsi que la surnommait sa tante quand elle était enfant. «J'aimais rire, faire des blagues. J'étais à la fois turbulente et réservée, dans mon monde», se rappelle Debora Lobe Naney. Ce tendre sobriquet d'alors apparaît aujourd'hui comme une évidence, puisqu'à 29 ans, elle est à l'affiche du film *Promis le ciel* de la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri (voir interview p. XXX), dans lequel elle fait ses premiers pas. Présenté au Festival de Cannes en mai dernier, il raconte le parcours de migration de trois femmes originaires d'Afrique subsaharienne en Tunisie, dans un climat d'hostilité et de racisme. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître : la présence et le talent de Debora illuminent le film. Son interprétation de Naney, une migrante qui vit de débrouillardises, est saisissante, explorant toute une palette d'émotions, à la fois bouleversante et solaire, oscillant entre la joie et le drame. Une performance couronnée à juste titre du Valois de la meilleure actrice au Festival d'Angoulême en 2025. Ce rôle est très inspiré de son propre vécu. Comme Naney, elle a quitté la Côte d'Ivoire pour tenter de gagner sa vie en Tunisie et offrir un avenir meilleur à sa fille, restée au pays. «Je me retrouve en elle. Faite de joie et de tristesse, elle cache beaucoup de choses qu'elle n'arrive pas à exprimer. La vie m'a donné tellement de coups que plus rien ne m'effraie. Je suis libre de faire ce que je veux. Je parle à Dieu et je retrouve le sourire ; je suis en vie grâce à Lui. Mon personnage ne perd pas espoir malgré les problèmes. Elle se relève toujours pour son enfant, elle fonce, elle assume.»

Quand Erige Sehiri la rencontre lors d'un casting, Debora Lobe Naney s'apprête à traverser la Méditerranée. «J'ai essayé trois fois de prendre la mer... Je ne le conseille à personne. Notre situation ne nous permet pas de prendre l'avion, d'avoir des visas. On est obligés de passer par le désert, la Méditerranée, de compter sur nous-mêmes, de faire de nombreux sacrifices.» La cinéaste la convainc de renoncer et de participer au film. Il se tourne à l'été 2024, à Tunis, dans la discrétion, afin de protéger les équipes dans un contexte de répression, d'arrestations.

Debora apprend à jouer en oubliant la caméra. Et ses partenaires – l'actrice française Aïssa Maïga, l'artiste ivoirienne Laetitia Ky, le comédien tunisien Foued Zaazaa – l'encouragent dans ses moments de doute. «Malgré la fatigue, on finissait les journées avec le sourire. On fournissait tous des efforts pour bien faire.» Celle qui a grandi à Abidjan, adoptée par une mère solo, et qui rêvait enfant d'être mécanicienne d'avions prend conscience de la portée et des enjeux de *Promis le ciel* lors de la projection à Cannes. «C'est important de raconter cette réalité pour la faire connaître au monde, mais aussi pour donner de l'espoir à certaines personnes. Il ne faut jamais baisser les bras, toujours croire en des lendemains meilleurs», estime l'actrice, bien décidée à poursuivre sa carrière dans le 7^e art. Sa fille découvrira le film prochainement à sa sortie en Côte d'Ivoire.

«Je veux qu'elle soit brave, plus forte même que moi, et qu'elle sache que je me suis battue pour elle.» ■

Promis le ciel. Sortie en France le 28 janvier 2026, Jour2Fête.



«C'est important de raconter la réalité de la migration pour la faire connaître au monde, mais aussi pour donner de l'espoir à certaines personnes.»

Debora Lobe Naney

L'ACTRICE IVOIRIENNE est à l'affiche de *Promis le ciel* d'Erige Sehiri, portrait de trois femmes migrantes en Tunisie. Pour son premier rôle, inspiré de son vécu, elle révèle l'étendue de son talent, incarnant un personnage lumineux et poignant dans toute sa complexité. propos recueillis par Astrid Krivian

La Star : c'est ainsi que la surnommait sa tante quand elle était enfant. «J'aimais rire, faire des blagues. J'étais à la fois turbulente et réservée, dans mon monde», se rappelle Debora Lobe Naney. Ce tendre sobriquet d'alors apparaît aujourd'hui comme une évidence, puisqu'à 29 ans, elle est à l'affiche du film *Promis le ciel* de la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri [voir interview p. XXX], dans lequel elle fait ses premiers pas. Présenté au Festival de Cannes en mai dernier, il raconte le parcours de migration de trois femmes originaires d'Afrique subsaharienne en Tunisie, dans un climat d'hostilité et de racisme. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître : la présence et le talent de Debora illuminent le film. Son interprétation de Naney, une migrante qui vit de débrouillardises, est saisissante, explorant toute une palette d'émotions, à la fois bouleversante et solaire, oscillant entre la joie et le drame. Une performance couronnée à juste titre du Valois de la meilleure actrice au Festival d'Angoulême en 2025. Ce rôle est très inspiré de son propre vécu. Comme Naney, elle a quitté la Côte d'Ivoire pour tenter de gagner sa vie en Tunisie et offrir un avenir meilleur à sa fille, restée au pays. «Je me retrouve en elle. Faite de joie et de tristesse, elle cache beaucoup de choses qu'elle n'arrive pas à exprimer. La vie m'a donné tellement de coups que plus rien ne m'effraie. Je suis libre de faire ce que je veux. Je parle à Dieu et je retrouve le sourire ; je suis en vie grâce à Lui. Mon personnage ne perd pas espoir malgré les problèmes. Elle se relève toujours pour son enfant, elle fonce, elle assume.»

Quand Erige Sehiri la rencontre lors d'un casting, Debora Lobe Naney s'apprête à traverser la Méditerranée. «J'ai essayé trois fois de prendre la mer... Je ne le conseille à personne. Notre situation ne nous permet pas de prendre l'avion, d'avoir des visas. On est obligés de passer par le désert, la Méditerranée, de compter sur nous-mêmes, de faire de nombreux sacrifices.» La cinéaste la convainc de renoncer et de participer au film. Il se tourne à l'été 2024, à Tunis, dans la discrétion, afin de protéger les équipes dans un contexte de répression, d'arrestations.

Debora apprend à jouer en oubliant la caméra. Et ses partenaires – l'actrice française Aïssa Maïga, l'artiste ivoirienne Laetitia Ky, le comédien tunisien Foued Zaazaa – l'encouragent dans ses moments de doute. «Malgré la fatigue, on finissait les journées avec le sourire. On fournissait tous des efforts pour bien faire.» Celle qui a grandi à Abidjan, adoptée par une mère solo, et qui rêvait enfant d'être mécanicienne d'avions prend conscience de la portée et des enjeux de *Promis le ciel* lors de la projection à Cannes. «C'est important de raconter cette réalité pour la faire connaître au monde, mais aussi pour donner de l'espoir à certaines personnes. Il ne faut jamais baisser les bras, toujours croire en des lendemains meilleurs», estime l'actrice, bien décidée à poursuivre sa carrière dans le 7^e art. Sa fille découvrira le film prochainement à sa sortie en Côte d'Ivoire. «Je veux qu'elle soit brave, plus forte même que moi, et qu'elle sache que je me suis battue pour elle.» ■

L'actualité **Entretien**



À propos de *Promis le ciel*
Entretien avec Erige Sehiri

Après le succès de *Sous les figues*, la cinéaste Erige Sehiri confirme avec un troisième long métrage, présenté en ouverture d'Un Certain Regard à Cannes en mai dernier, *Promis le ciel*. Un film où la metteuse en scène affirme effectivement un regard, entre la fiction et le réel, obsédé par la politique mais aussi préoccupée par la singularité de chaque individu, construit autour de sa volonté de tenter de pleinement capter le monde contemporain, dans ses tourments et son opacité. **PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE-SIMON GUTMAN**



Ce film est-il né après votre précédent, ou remonte-t-il à plus loin ? Chez les jeunes cinéastes, ce n'est pas toujours dans l'ordre...

Erige Sehiri : C'est vrai, et ça dépend aussi de la manière dont on le voit. En 2016, j'ai fait un court documentaire sur des étudiants subsahariens en Tunisie. C'était plutôt un travail journalistique d'ailleurs. J'ai fait un travail de recherche préalable. Ensuite, je pense que c'est une multitude d'éléments qui se construisent avec le temps, qui mûrissent avec. Après *Sous les figes*,

"... je savais qu'il y avait des églises évangéliques en Tunisie, mais c'est aussi un peu tabou..."

j'avais un autre projet sur lequel je travaillais. Et je suis allée prendre un café avec une amie journaliste ivoirienne. Je lui ai dit : « *Dis-moi, je veux vraiment savoir comment tu fais pour vivre en travaillant dans une radio locale, indépendante, qui n'a pas vraiment de financement. Comment tu fais pour vivre en Tunisie ?* » Elle m'a répondu : « *En fait, j'ai un deuxième métier* ». Je pensais qu'elle allait me dire qu'elle gardait des enfants ou qu'elle travaillait ailleurs, et elle m'a dit : « *Je suis pasteur* ». Je lui ai demandé : « *Pasteur de quoi ?* » Elle m'a expliqué qu'elle avait une église. Je connaissais déjà l'évangélisme, je savais qu'il y avait des églises évangéliques en Tunisie, mais c'est aussi

un peu tabou, parce que ce n'est pas reconnu par l'État, ce n'est pas officiel, et ça se pratique souvent dans des maisons. Elle m'a dit : « *Si tu veux, tu peux venir à mon culte du dimanche* ». J'étais fascinée par cette journaliste très cartésienne, qui fait de l'info, de l'actualité, et qui le dimanche organise son culte. Et c'est là que l'histoire de ce film a commencé.

Même pour un film aussi politique, vous semblez partir avant tout des personnages, pas de la situation. Est-ce que c'était aussi le cas pour votre précédent film ?

E. S. : Pour *Sous les figes*, c'était différent, mais globalement, oui. Je suis retournée dans le village de mon père, je devais en fait faire un autre film. Et je rencontre une jeune travailleuse agricole.

Elle m'emmène dans ce champ extraordinaire, et je vois ce tableau de femmes et d'hommes qui travaillent dans les champs. Je me dis : c'est fou, c'est ancestral ce qu'ils font, on n'en parle jamais. Et ils sont complètement oubliés par l'État. À partir de tels personnages, il y a toujours un contexte politique, nous y sommes tous reliés, et c'est ce qui m'intéresse. J'ai envie de voir comment on

"... il y a toujours un contexte politique, nous y sommes tous reliés, et c'est ce qui m'intéresse."

Janvier 2026

★AVANT-SCÈNE CINÉMA

Janvier 2026



navigue là-dedans, comment on s'exprime par rapport à ça, comment on le vit, comment on se débrouille. Donc ça part toujours d'un personnage relié à un contexte. C'était la même chose ici.

Quand vous écrivez des personnages et des situations très inspirés du réel et de rencontres précises, comment travaillez-vous ce mélange entre fiction et respect de la réalité ? Jusqu'où vous autorisez-vous à transformer ?

E. S. : Je prends du temps. J'ai passé une année entière à aller à la messe tous les dimanches. Il y a à chaque fois d'autres rencontres, et puis un regard : le regard qu'on impose sur l'autre. J'ai aussi demandé à des gens comment ils voient la pasteure, comment est-elle perçue ? Moi, je la connais comme journaliste, comme amie. En multipliant les points de vue, on prend du recul, tout en gardant de l'intimité. J'ai besoin des deux. Je me suis aussi posé la question de la comédienne pour ce rôle : est-ce que je fais jouer la pasteure elle-même ? C'est ce que j'aurais fait naturellement. Mais comment imiter une pasteure ? Elles sont toutes très différentes, avec une façon de parler très particulière. Et surtout, être pasteure, c'est déjà avoir une posture. Elles jouent déjà dans la vie. Donc comment faire jouer quelqu'un qui joue déjà ? Il y a un risque de surjeu, même dans la vraie vie. Il fallait

atténuer ça pour entrer davantage dans son intimité, et pas dans une posture de religieux parfait. Il y a aussi cette volonté de montrer une bonne image de l'évangélisme. Avec une comédienne, je pouvais aller vers des zones d'ombre. C'est pour ça que j'ai choisi Aïssa Maïga. Elle est arrivée très tard sur le projet, à trois semaines du tournage. Je pensais encore tourner avec la pasteure à ce moment-là.

Comment avez-vous travaillé la direction d'actrice avec un personnage aussi proche du réel ? Préférez-vous que l'actrice rencontre les personnes qui l'ont inspirée ?

E. S. : Oui, je préfère qu'elle les rencontre. Aïssa a rencontré deux pasteures : celle qui m'a inspirée le rôle, avec qui elle a échangé sur Zoom parce qu'elle était repartie à Abidjan, et une autre pasteure que j'avais rencontrée plus tard, dans un style complètement différent. Je voulais lui montrer qu'elle pouvait s'approprier son propre personnage. Ce qui compte, c'est ce que ça veut dire d'être une femme pasteure.

Il ne faut pas oublier que c'est assez exceptionnel dans un pays arabe, musulman. Elles sont femmes, souvent célibataires, auto-entrepreneuses, pasteures à Tunis.

"Ce qui compte, c'est ce que ça veut dire d'être une femme pasteure."

Une des pasteures était présente à chaque scène de culte. Elle coachait Aïssa, lui disait quand ce n'était pas crédible, quand elle pouvait faire mieux. On a écrit les textes ensemble : moi, la pasteur, puis Aïssa nous a rejointes pour ajuster selon ce avec quoi elle était à l'aise ou non.

Le motif narratif de l'enfant est très fort. Est-ce quelque chose que vous aviez prévu dès le départ ?

E. S. : Je savais qu'il y aurait une pasteur et une étudiante, car j'avais fait ce travail de recherche sur les étudiants. Je m'intéresse beaucoup à la question de l'étiquette : quand tu es étudiant, tu es étudiant, tu n'es pas migrant. Ce n'est pas parce que tu es noir que tu es migrant. Ce qui m'avait frappée, c'est que les étudiants voulaient se différencier des discours politiques sur la migration, tout en se sentant malgré tout liés à leur communauté. C'était très complexe. Le personnage de l'étudiante est synthétique, construit à partir de nombreux témoignages. On veut être unique, on ne veut pas être mis dans une case.

Et le personnage de l'enfant, Kenza ?

E. S. : Kenza est arrivée très tard, trois semaines avant le tournage. Elle n'était même pas dans le scénario au

départ. Je continuais à aller au culte, et il y avait une petite fille que j'avais rencontrée plusieurs fois, à laquelle je m'étais attachée. Elle avait six ans, parlait arabe. Un dimanche, elle n'était plus là. On m'a dit qu'elle faisait partie de ceux qui avaient tenté la traversée et qu'elle était morte en mer. Ça m'a dévastée. En parallèle, on m'appelait pour me dire que deux enfants rescapés avaient été retrouvés, sans famille, et qu'on ne savait pas quoi faire : les confier aux autorités ou à une église. Je vivais tout ça pendant que j'écrivais le film.

“On m'a dit qu'elle faisait partie de ceux qui avaient tenté la traversée et qu'elle était morte en mer. Ça m'a dévastée.”

Je me suis dit qu'il fallait poser cette question : que fait-on d'un enfant rescapé ? À qui appartient-il ? À l'État, ou à la communauté ? Kenza joue son propre rôle. Son rôle est volontairement léger. Je ne voulais pas manipuler un enfant. Je l'ai laissée être comme elle est, joyeuse.

Sur le tournage, comment le film continue-t-il à vivre ? Y-a-t-il un cadre très strict ou beaucoup de liberté ?

E. S. : Il y a un cadre, bien sûr, ne serait-ce que technique. Mais je m'adapte beaucoup aux personnalités



★AVANT-SCÈNE CINÉMA

Janvier 2026

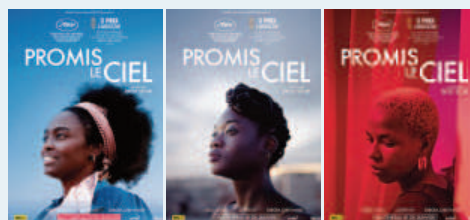
des acteurs. Il y avait très peu de répétitions, donc le tournage était un laboratoire permanent. Le scénario était ouvert. Avec certains personnages, les textes étaient écrits et répétés. Avec d'autres, c'était totalement improvisé. Ce que j'essaie de construire, c'est un tournage où la caméra soit moins importante que ce qui se passe devant elle.

La fin du film, et notamment la décision de remettre l'enfant, a surpris beaucoup de spectateurs. Pouvez-vous nous en parler ?

E. S. : C'est la question principale pour moi. Après le montage, je me suis beaucoup interrogée. Il y a des détails importants dans ce genre de situations : les pasteurs sont accusés de trafic, les églises sont surveillées. Si la police débarque et trouve un enfant qui n'appartient à personne, c'est du trafic d'êtres humains. L'enfant est à la fois une bénédiction et une menace. À ce moment-là, le personnage est dans un deuil, dans une situation trop lourde. Je ne suis personnellement pas d'accord avec sa décision, je pense qu'elle ne devrait pas remettre l'enfant. La réaction de l'enfant, presque neutre, pour moi, c'est une forme de sidération, de trauma. J'ai envisagé une fin plus ouverte, mais je voulais garder une vitalité, l'idée que la vie continue

malgré la tragédie. Les personnages se séparent parce que le contexte politique et économique ne leur permet pas de construire des liens durables. Ce film parle de ça : des liens possibles, mais empêchés. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE-SIMON GUTMAN



Réal. : Erige Sehiri. Scén. : Erige Sehiri, Anna Ciennik, Malika Cécile Louati. Phot. : Frida Marzouk. Mus. : Valentin Hadjadj. Prod. : Maneki Films, Henia Production. Dist. : Jour2Fête. Int. : Aïssa Maïga, Laetitia Ky, Debora Lobe Naney, Mohamed Grayaa, Estelle Kenza Dogbo. Durée : 1h32. Sortie France : 28 janvier 2026.



Promis le ciel d'Erige Sehiri

Persévérance

par Charlotte Garson

Un huis clos à ciel ouvert : la maison où vivent Marie (Aïssa Maïga), Jolie (Laetitia Ky) et Naney (Debora Lobe Naney), avec son patio mal protégé par un portail qui ne coulisse plus, paraît d'abord aussi circonscrite que le verger du précédent film d'Erige Sehiri, *Sous les figues*, microcosme éloquent sur les contraintes régissant les rapports entre les classes et les sexes. Les premiers plans la désignent comme un refuge pour Kenza (Estelle Kenza Dogbo), qui n'a pas 5 ans, tout juste recueillie après le naufrage d'une barque d'émigrés, sans doute de Côte d'Ivoire : le baquet où la baignent les trois bonnes fées n'est pourtant que le point de départ d'un mouvement de diffraktion qui rompt cette arche gironde. À l'image du bateau renversé et de la « terre » qui « s'est cassée », comme le dit Kenza de sa traversée, la petite communauté qui s'organise autour de Marie, qui est pasteur, relève du bricolage (tuyaux qui fuient, argent qui manque) et de la clandestinité (dans ces faubourgs de Tunis, la police traque les immigrés subsahariens). Interdite de culte, celle qui s'appelait à l'origine Aminata prêche depuis dix ans dans un chapiteau accolé à la maison qu'elle abaptisé « l'église de la persévérance ». Mais l'ardeur de ses fidèles n'empêche pas les coups de boutoir du doute dans le storytelling qu'elle martèle :

« Dieu a un plan pour toi... » Naney, sa locataire ivoirienne qui vit de petits trafics, finira par demander : « Dieu a un plan pour moi, mais pour quand, en fait ? » Le tiraillement entre sa fille laissée au pays et la tentation d'un voyage vers l'Europe fonctionne pour elle comme un piège, un temps indéfiniment suspendu.

De cette stagnation et cette semi-claus-tration imposées aux émigrés intracontinentaux que l'État arrête en pleine rue par centaines, Erige Sehiri ne fait pas un petit théâtre, une cocotte-minute d'affects opprimés. De même que la petite Kenza n'a de traumatismes qu'invisibles et qu'elle court partout, apparemment insouciant, les trois héroïnes de *Promis le ciel* vaquent chacune dans leur bulle, ou tout au plus par deux, les meilleures scènes appariant Marie à Jolie (l'étudiante, dont le père a chargé à distance Marie de la superviser, trouve le chaperonnage pesant) ou Jolie à Naney (qui rentrent fourbues de boîte de nuit, et qu'une chauffeuse de taxi voilée refuse de les prendre pour cause de minijupes). Les à-coups de la caméra tailladent la barrière déjà branlante de la maison-église-radeau, confrontant les traditions des immigrées au quotidien tunisien à l'épicerie, au square ou dans les plans foireux de Foued, ami et soutien (voire souteneur) de Naney. Autre point de contact entre les mondes, le propriétaire tunisien

bienveillant mais inquiet de Marie, quand elle lui fait goûter une pâtisserie, demande : « C'est un gâteau africain ? » ; ce à quoi la pasteur rétorque : « Pourquoi, vous n'êtes pas africain ? » Tout le film campe sur cette suture, l'absurdité d'un adjectif qui désigne un continent partagé mais en est venu à séparer Nord et Sud.

Promis le ciel se tend aussi entre la discipline rigoriste que maintient Marie et le statut de pièces rapportées des Subsahariens à Tunis, les virées dératées de Naney, les interruptions perturbantes que subit Jolie qui tente de potasser – autant de cahots que traduit un montage centrifuge, contribuant à une forme impure : un triple portrait empêché, zébré. Si le dilemme de déclarer ou non l'existence de Kenza aux autorités ouvre et clôt le film, Sehiri parvient à faire de cette enfant autre chose qu'un cas social, et plus qu'un personnage : un soubresaut vital dans la fatigue des trois femmes, un âge que toutes ont eu il y a plus ou moins longtemps, une descendance perdue, laissée de côté, ou à venir. ■

PROMIS LE CIEL

France, Tunisie, Qatar, 2025

Réalisation Erige Sehiri

Scénario Erige Sehiri, Anna Ciennik, Malika Cécile Louati

Image Frida Marzouk

Montage Nadia Ben Rachid

Son Aymen Laabidi, Alexis Jung, Simon Apostolou

Décors Amel Rezgui

Costumes Imen Khalledi

Musique Valentin Hadjadj

Interprétation Aïssa Maïga, Laetitia Ky,

Debora Lobe Naney, Mohamed Grayaâ, Foued Zaazaa,

Estelle Kenza Dogbo, Blamassi Touré

Production Maneki Films, Henia Production

Distribution Jour2Fête

Durée 1h32

Sortie 28 janvier



CAHIER CRITIQUE

PORTRAIT. La réalisatrice et productrice Erige Sehiri, née dans la banlieue de Lyon, a tourné ses quatre longs métrages en Tunisie. Une distance garante de son « *pas de côté* ».

Voies de traverse



Erige Sehiri sur le tournage de *Promis le ciel*.

Il faut du courage pour partir filmer seule, comme l'a fait Erige Sehiri au milieu des années 2010, la vétuste ligne 1 des chemins de fer tunisiens, métaphore de la transition briguebalante du pays vers une démocratie friable. Du courage, pas seulement parce que les accidents sont fréquents, mais parce que, dans la Tunisie postrévolutionnaire, si la corruption de ce service public peut être dénoncée à la télé, le cheminot lanceur d'alerte de *La Voie normale*, son documentaire réalisé en 2018, se fait ensuite licencié, puis tabasser. Peut-être Sehiri, aujourd'hui âgée de 43 ans, a-t-elle eu la témérité des débutants ; plus sûrement, sa formation sur le tas d'abord sous la forme d'un petit reportage sur son quartier natal des Minguettes, à Vénissieux, puis comme fixeuse pour des médias français à Jérusalem, a infléchi son désir adolescent de cinéma. Même pendant qu'elle travaillait dans la finance (puisque son père lui garantissait qu'on ne peut pas faire des films sans argent), Sehiri n'a cessé, après un passage par les États-Unis, de prendre pour « *boussole géopolitique* » la question palestinienne : « *Bouleversée par les bombardements de l'opération Plomb durci de 2008, j'ai tout lâché pour y aller. Quand on est d'une famille maghrébine, on est sensibilisé à ce qui s'y passe. Mais je voulais que la question*

palestinienne ne soit pas seulement héritée : je voulais comprendre. »

D'autres vies que la sienne

C'est quand la révolution tunisienne éclate, en 2010, qu'elle part filmer ce pays qu'elle ne connaît pas si bien, pour n'y avoir séjourné que pendant les vacances. Son court métrage *Le Facebook de mon père* (2012) met le doigt sur cette projection filiale : elle filme son père tunisien revenant dans son village, tenté d'en devenir le maire, ému, lui confie-t-il, par le récent soulèvement « *sans leader, cette révolution de mal-vêtus, comme moi il y a quarante ans* ». C'est encore la campagne paternelle qu'elle filme dans *Sous les figes*. « *Les cueilleuses qui se parlent d'amour, ce pourrait être moi s'il n'avait pas émigré en France* », rappelle la cinéaste ; idem pour les aides-soignantes venues de leur campagne pour travailler dans les hôtels de luxe transformés en Ehpad pour étrangers, sujet de sa fiction documentée actuellement en préparation.

Ses débuts plus journalistiques que cinématographiques, Sehiri les a compensés par une grande complicité avec sa cheffe-op Frida Marzouk (« *l'extension de mon regard* »), une cinéphilie éclectique (Kiarostami, Cassavetes, mais aussi Andrea Arnold et Maïwenn), et surtout la rencontre avec les films d'Abdellatif

Kechiche, « *un cinéma qui parlait de nous, jeunes de quartier, avec authenticité, humour, justesse* » (et c'est avec la coscénariste et monteuse des films de Kechiche, Ghalya Lacroix, qu'elle écrit *Sous les figes*). Elle n'envisage pas pour autant de rompre le lien à l'actualité qui lui vient de son expérience journalistique, modifiant son scénario en cours de casting et de tournage. *Promis le ciel* a été filmé au moment où les rafles de migrants battaient leur plein, dans le sillage de l'accord entre l'UE et la Tunisie signé en 2023. « *Si les trois femmes, qui doivent se faire discrètes, voient la ville de manière floue comme la faible profondeur de champ le suggère, leur maison-église existe vraiment, dans le quartier de la Mer Bleue, entre Tunis et la mer, qui donne l'impression que la traversée est à portée de main.* » Debora Naney, non-professionnelle primée depuis dans plusieurs festivals, s'apprêtait elle-même à tenter sa chance quand Sehiri l'a embauchée, avant d'entamer pour elle des démarches de régularisation. À Cannes, la cinéaste lui a demandé si elle était tentée de rester en France. « *Pas comme ça* », a répondu Naney, rentrée depuis auprès de sa fille en Côte d'Ivoire. Comme son personnage.

Charlotte Garson

La Voie normale d'Erige Sehiri ressort en salles le 26 janvier.

★ CHRISTIANISME D'AUJOURD'HUI

Janvier 2026

Promis le ciel



Marie, pasteur en Tunisie, abrite chez elle une petite Eglise évangélique à peine tolérée. Elle héberge deux femmes, Naney qui cherche à embarquer clandestinement pour l'Europe et Jolie, étudiante, qui possède un visa légal. Alors que le gouvernement devient de plus en plus répressif vis-à-vis des populations subsahariennes,

Marie tente de protéger ses brebis tout en accueillant une petite orpheline, rescapée d'un naufrage.

Ce film est un superbe portrait de femmes, enfermées à ciel ouvert dans un pays où les personnes noires subissent discrimination et hostilité systémique, met en lumière le destin douloureux d'une Eglise persécutée. Privés de droits, confrontés au racisme et à l'intolérance religieuse, ces déracinés n'ont pour richesse que leur foi, leur fraternité et l'espérance d'un avenir meilleur... **AVR**

★ CINEMATEASER

Été 2025

CANNES 2025

**Florilège de portraits des
actrices, acteurs et cinéastes
incontournables de cette
78^e édition du Festival de Cannes.**

Portfolio : Sébastien Vincent

Imogen Poots, actrice de *THE CHRONOLOGY
OF WATER*, le premier film de Kristen Stewart,
présenté au Certain Regard

★ CINEMATEASER

Été 2025

La réalisatrice
Erige Schiri
entourée de ses
actrices Debora
Lobe Nancy,
Aïssa Maïga et
Laetitia Ky pour
PROMIS LE
CIEL, ouverture
d'Un Certain
Regard



ERIGE SEHIRI

“Au Maghreb, il y a un racisme indéniable envers les Noirs”

La réalisatrice franco-tunisienne explore depuis dix ans les réalités sociales en Tunisie : rail, travail agricole et migration. *Promis le Ciel*, ode à la sororité et dénonciation des stéréotypes, lui a valu l'Etoile d'Or à Marrakech et un prix pour l'actrice Deborah Lobe Naney. **Propos recueillis par Jean-Jacques Rue**

INTERVIEW

Dans vos deux précédents films, vous interrogez des aspects fondamentaux d'une Tunisie en mutation, en l'occurrence la survie d'un service public au lendemain de la révolution dans *La Voie normale* et la situation des travailleuses agricoles dans *Sous les figues*. Qu'est-ce qui vous a poussée à vous intéresser au sort de ces femmes d'origine subsahariennes aujourd'hui ?

Quelque part, les transports, le secteur agricole et la migration sont les piliers d'une société. En racontant ces histoires d'hommes et de femmes à travers ces thèmes, on raconte l'histoire d'un pays. Et dans les trois, l'antagoniste est invisible, quelque peu représenté par l'Etat. Pour la migration, c'est une dynamique relativement récente, et gérée de manière totalement nouvelle, entre autres sous la pression européenne. En plus, cela a un effet miroir : comment on est traité ailleurs et, vice versa, comment nous traitons ceux qui arrivent chez nous ? Et puis, on évoque très peu les migrantes alors que de nombreux films montrent des migrations d'hommes. Désormais, on voit de nombreux mouvements de femmes qui laissent tout derrière elles pour partir et subvenir aux besoins des membres de leur famille restés au pays. Il y a d'ailleurs dans le film une question plus personnelle, qui est celle de la maternité.

Le fait qu'il s'agisse de femmes change-t-il les rapports que ces migrants peuvent avoir ?

J'ai été inspirée par des femmes que j'ai rencontrées, notamment une pasteure qui avait une église. Personnellement, je n'aurais jamais pu imaginer une église de

femmes, je ne savais même pas que ça existait. C'est ce que j'ai découvert en Tunisie, mais cela existe aussi au Maroc. La plupart d'entre elles font le ménage dans des familles tunisiennes, comme nos mères l'ont fait dans des familles françaises. Après, j'ai décidé de montrer des individualités qui ne suivent pas le parcours attendu : Marie, l'étudiante qui gère son église comme une petite entreprise, et Naney, qui veut être coûte que coûte une femme libre. Je voulais briser l'idée selon laquelle il y a un seul archétype de migrant.

Vous avez choisi des personnages dissemblables mais qui, dans l'adversité, restent malgré tout soudés...

C'est toute la difficulté du récit. Comment ces femmes aux objectifs très différents vont faire famille, accueillir une enfant naufragée... Surtout dans un contexte tendu où la solidarité est mise à l'épreuve. Elles sont ensemble, bon gré mal gré, et les individualités peuvent l'emporter. Mais quoi qu'il arrive, la force du collectif imprègne chacune d'entre elles.

Est-ce que le phénomène de ces églises, officiellement interdites en Tunisie, contrairement au Maroc, prend de l'ampleur ?

En Afrique subsaharienne où j'ai été, notamment en Côte d'Ivoire, à Abidjan, les églises évangéliques se multiplient et on assiste à de nombreuses conversions d'une religion à l'autre dans des pays où Islam et christianisme coexistent. Il y a une ouverture d'esprit qu'on n'a pas forcément sur ce sujet dans les pays du Maghreb. Alors qu'inversement, cela a été et c'est

toujours un peu un combat pour nous, musulmans, de pouvoir pratiquer notre culte en France. Cela m'a rappelé mon vécu d'enfant (Erige Sehiri est née et a grandi dans la région lyonnaise, ndlr) quand on créait des mosquées dans les caves avant qu'elles ne soient légales. Même si je respecte la critique des religions, j'avais envie de montrer aussi que la foi peut être un moteur de persévérance.

Ce qui est frappant dans votre film, c'est qu'il y a très peu d'interactions entre ces migrants et les Tunisiens. C'est comme cela que cela se passe généralement ?

Oui, c'est le cas. On est en train de faire vivre à ces gens ce que certains d'entre nous ont vécu en Europe. Ces communautés essaient de s'en sortir avec des gens qui pourront les aider et, souvent, ce sont des personnes de la communauté elle-même ; une minorité d'entre elles, comme Marie, étant connectées avec l'extérieur. Mais, il y a une forme de frustration. Deborah m'avait dit que dans la vraie vie, son rêve aurait été d'aller dans un hôtel à Hammamet et de sentir qu'elle est une touriste. Elle ressent comme inaccessible un monde que fréquentent les Tunisiens. D'ailleurs, dans mon film, on voit peu la Tunisie, ça pourrait être ailleurs.

Les personnages masculins – l'agent du propriétaire et l'ami-amant de Deborah – ne sont pas montrés sous leur meilleur jour...

J'ai peut-être été un peu dure et je ne veux pas généraliser. Il y a quand même, en Tunisie, un mouvement de défense des droits humains des personnes migrantes. Les personnages que je montre ne sont



Aurora Marechal / Getty Images Europe/Getty Image via AFP

**“ON EST EN TRAIN DE FAIRE
VIVRE DES MIGRANTS CE
QUE CERTAINS D'ENTRE NOUS
ONT VÉCU EN EUROPE”**

pas forcément de mauvaises personnes, ils sont juste un peu lâches. Je pense qu'ils sont dominés par un climat général, une atmosphère où la peur domine : la peur des autorités, la peur sociale face à une forme de criminalisation de la solidarité, ce qui rappelle aussi des choses qui se passent en Europe.

Ce racisme que l'on constate notamment quand Jolie, pourtant en situation régulière, est raflée par la police, vous le voyez plutôt comme systémique ou conjoncturel ?

Il y a les deux. La pression migratoire et ces réponses ont instrumentalisé le ressentiment envers les migrants, mais il y a

un racisme indéniable au Maghreb envers la communauté noire. J'ai choisi de montrer un épisode de rafle où les policiers, qui ont reçu des ordres, ne font plus la distinction entre personnes en situation régulière ou non. C'est juste à la couleur de peau qui compte, y compris pour un Tunisien à la peau foncée. D'ailleurs, quand on tournait, il y avait chez les figurants une forme de crainte et d'urgence, car des rafles avaient lieu quotidiennement. J'ai voulu montrer cette forme d'urgence y compris dans la mise en scène.

Quelle est cette chanson qui a donné son titre au film ?

A chaque film, j'ai une chanson que j'écoute en boucle pendant le tournage et qui donne la tonalité, l'énergie. Pour *Sous les figes*, c'était *L'Estaca*, chant anti-franquiste du Catalan Lluís Llach, remis au goût du jour en arabe. Et j'ai découvert *Promis le ciel*, du groupe caribéen Delgres, sur France Culture. La chanson m'a semblée comme créée pour le film.

Pouvez-vous nous dire un mot sur votre formidable casting ?

Au départ, je n'osais pas proposer le rôle à Aïssa Maïga parce que je ne voulais pas lui imposer un rôle de femme migrante – elle, une actrice noire qui tente de déjouer les stéréotypes. Au contraire, elle a été totalement enthousiaste, acceptant des conditions artisanales. C'était très amusant parce qu'elle a dû obtenir l'approbation des croyants évangélistes. Pour Laetitia Ky, j'ai eu un coup de cœur sur Instagram. Elle avait joué dans *Disco Boy* (2022) de Giacomo Abbruzzese et *La Nuit des rois* (2020) de Philippe Lacôte. Je l'ai trouvée charismatique, parfaite pour incarner son côté différent. Enfin, Deborah Lobe Naney, c'est une découverte totale, repérée lors d'un casting de figurants alors qu'elle s'apprêtait à tenter la traversée de la Méditerranée. C'est très amusant : chez elle, dans une armoire, il y avait un gilet de sauvetage et une robe à paillettes rose – ce qui résume parfaitement le personnage. ■

PROMIS LE CIEL

Un film franco-tunisien d'Erige Sehri. Avec Aïssa Maïga, Laetitia Ky et Deborah Lobe Naney. Durée : 1h 32.

★ LES FICHES DU CINÉMA

Janvier 2026

Promis le ciel

de Erige Sehiri

À Tunis, trois femmes ivoiriennes et une fillette rescapée d'un naufrage forment une communauté de fortune. Avec *Promis le ciel*, Erige Sehiri signe un film retenu, dont la délicatesse parfois excessive émousse la puissance émotionnelle.



★★ Après *Sous les figues*, qui révélait une adolescence suspendue dans les vergers du nord tunisien, la cinéaste franco-tunisienne Erige Sehiri déplace son regard vers une autre forme d'invisibilité : celle des femmes noires exilées sur un sol maghrébin rarement filmé depuis leur point de vue. Ici, le pays ne se donne plus à voir comme simple escale vers l'Europe, mais comme territoire d'attente, d'enracinement précaire, de tensions raciales sourdes. Dans ce théâtre intérieur, la cinéaste choisit la douceur de l'observation et la lenteur des gestes quotidiens. La mise en scène se retire devant ses personnages ; elle laisse s'installer les silences, la fatigue, et la foi comme dernier rempart contre la déshumanisation. Ce parti pris confère certes au film une fidélité accrue au réel. Mais c'est aussi là qu'est sa limite. À force de pudeur, le récit s'amenuise, les lignes dramatiques s'effacent, et l'émotion, bien que tapie dans chaque plan, semble refuser l'épanchement. Le film frôle parfois l'atonie narrative, comme s'il craignait de nommer pleinement les douleurs qu'il convoque. La spiritualité, motif central du film, est abordée sans emphase, comme une force discrète, une architecture intérieure plus qu'un sujet. Aïssa Maïga, dans le rôle de Marie, impose une autorité douce, presque liturgique, malgré quelques variations de jeu qui altèrent l'homogénéité du personnage. Face à elle, Deborah Lobe Naney et Laetitia Ky offrent des interprétations plus immédiatement vibrantes, donnant chair à cette triangulation féminine. En contrepoint, la petite Kenza - allégorie silencieuse des tragédies migratoires - demeure à la marge de la narration. Son traumatisme est à peine effleuré. À trop esquiver l'émotion brute, le film oublie parfois de fonder l'ossature de son propre drame. **_A.C.**

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Aïssa Maïga (Marie), Laetitia Ky (Jolie), Debora Naney (Naney), Mohamed Grayaa (Ismaël), Foued Zaazaa (Foued), Estelle Dogbo (Kenza), Touré Blamassi (Noa), Roxanne Takouri (la tenancière), Marie-Noël Ngwe (la pasteur Audrey), Elisabeth Kongolo Badibanga et Zohe Malunda (les choristes), Elly Biboum (le chef d'orchestre), David Biboum (le batteur), Yate Bebo (le pianiste), Viviane Boudouaahou, Kouakou Konan, Yao Siméon, Charlotte Ourega, Flora Bozoua et Jean Claude Yué (les fidèles), Christ Jordan (Eric).

Scénario : Erige Sehiri, Anna Ciennik et Malika Louati **Images :** Frida Marzouk **Montage :** Nadia Ben Rachid **1^{re} assistante réal. :** Sophie Davin **Musique :** Valentin Hadjadj **Son :** Aymen Laabidi, Alexis Jung et Simon Apostolou **Décor :** Amel Rezgui **Costumes :** Imen Khalledi **Production :** Maneki Films et Henia Production **Production associée :** MAD Solutions et Pathé Touch Afrique **Productrices :** Didar Domehri et Erige Sehiri **Dir. de production :** Julien Auer et Yasmine Dhoukar **Distributeur :** Jour2Fête.

92 minutes. France - Tunisie - Qatar, 2025

Sortie France : 28 janvier 2026

◆ RÉSUMÉ

Tunis, 2024. Trois femmes originaires de Côte d'Ivoire cohabitent. Elles ont recueilli une fillette rescapée d'un naufrage, Kenza. Remise aux autorités, celle-ci pourrait grandir comme pupille de l'État tunisien. Marie, femme pasteur dans une église évangéliste, n'y croit guère et juge préférable de garder l'enfant. Naney a dû laisser sa propre fille derrière elle, trois ans plus tôt. Elle demande aux voisins s'ils connaissent la petite et savent où se trouvent ses parents. Sa survie à elle ne tient qu'à des trafics, orchestrés avec la complicité de Foued, un Tunisien plus âgé. Jolie semble avoir une vie plus simple : étudiante, elle est dotée de papiers en règle.

SUITE... Les immigrants subsahariens subissent la colère d'une partie de la population. L'église de Marie est menacée de fermeture. Lorsque la jeune femme découvre que Naney vend de l'alcool à des bars clandestins, elle exige qu'elle quitte leur maison. Jolie, qui blâme sa fausse générosité, est arrêtée par la police. Quand elle ressort du commissariat, les deux femmes se réconcilient. Au cours d'une cérémonie religieuse animée par Marie, Naney réapparaît à son tour et expose la précarité de sa situation. Pardonnée, elle n'en décide pas moins de rentrer en Côte d'Ivoire. Marie, à qui un ami rappelle qu'elle n'a aucun titre de séjour, admet finalement qu'elle fait courir un risque à Kenza et la conduit dans une structure d'accueil pour les orphelins. L'enfant se laisse faire et s'endort en silence.

ITW Aïssa « Après minuit »

TÊTE-À-TÊTE

après
minuit
avec

Aïssa Maïga

Rencontre Devant un verre d'eau chaude, l'actrice-réalisatrice, aujourd'hui à l'affiche de *Promis le ciel*⁽¹⁾, est fidèle à l'image de fille bosseuse et entière que l'on se faisait d'elle quand elle évoque ses combats, nombreux, et les causes qui lui tiennent à cœur. Ou lorsque surgit le souvenir de son père adoré, le journaliste malien Mohamed Maïga, disparu trop tôt, mais « *qui a eu le temps de semer plein de petites graines de lumière* ». Et dont elle est, à 50 ans, l'éblouissante héritière. *Par Catherine CASTRO Photos Audoin DESFORGES*

C'est elle qui a choisi le lieu. Le Comptoir général, à Paris, où Aïssa Maïga n'a pas mis les pieds depuis des années. L'ancien repaire alter est aujourd'hui une escale caribéenne nocturne. Il est 23 heures presque et demie, elle commande un verre d'eau chaude. Les notes de salsa nous titillent les esgourdes. « *Ça danse, là-bas, ça fait envie* », rigole l'actrice-réalisatrice et désormais productrice qui ne fait « *que bosser* », ou dîne, « *comme si dîner était un truc incroyable, c'est naze* ». Le 28 janvier, elle sera à l'affiche de *Promis le ciel*, film de la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri, sur les exilé-es subsaharien·nes en Tunisie. Elle y incarne une pasteur·e évangélique qui héberge une étudiante et une jeune mère en migration. Arrive une enfant rescapée d'un naufrage. Pour Aïssa Maïga, ce film corrige l'idée erronée que tout le continent africain débarque en Europe. « *80 % de la migration africaine a lieu à l'intérieur du continent*. » Elle dénonce les politiques racistes et inhumaines, la grande vague brune. « *En Tunisie, des migrants subsahariens ont été jetés sans eau ni nourriture dans le désert, on a retrouvé les corps, des hommes,*

des femmes, des enfants. Le traitement des corps noirs, le mépris, la violence totale liée au racisme, c'est insoutenable. » À 19 ans, Aïssa Maïga lâchait la fac et ses études de sociologie pour devenir actrice, convaincue que les artistes peuvent changer le monde. À 21 ans, elle était mère de son premier fils, à 27, du deuxième. « *Je mesure la chance de vivre de ce métier. Même quand on se bat, y arriver est une probabilité minime.* » Nom incontournable du cinéma français, elle trace sa route depuis vingt-cinq ans, entre cinéma d'auteur, Alain Tanner, Michael Haneke, Abderrahmane Sissako, et comédies, *Les Poupées russes*, *Il a déjà tes yeux*, ou *Bienvenue à Marly-Gomont*. Des choix éclectiques qui peuvent dérouter. « *Je ne veux pas être enfermée dans une posture militante. J'ai besoin, très régulièrement, d'être dans des films qui viennent interroger, et nous empêcher de dormir, tout en nous racontant une belle histoire, avec une esthétique forte. Le divertissement, la notion de plaisir sont aussi très importants. Les films sont des miroirs, des objets d'identification.* » Aïssa Maïga a 50 ans, cap compliqué dans une industrie majoritairement jeuniste et ...

★ MARIE CLAIRE

Janvier 2026



Aïssa Maïga au Comptoir
général, à Paris 10^e,
le 25 novembre 2025.

“Je vois *mes tantes*, leur âge, leur stature. Je ne veux pas rendre ça exotique, mais la possibilité existe d’évoluer dans l’âge sans être humiliée parce qu’on vieillit.”

... sexiste. Elle, elle le vit comme une renaissance. « Je vois mes tantes, leur âge, leur stature. Je ne veux pas rendre ça exotique, mais la possibilité existe d’évoluer dans l’âge sans être humiliée parce qu’on vieillit. » En 2018, elle a initié et cosigné *Noire n’est pas mon métier*⁽²⁾, recueil où seize actrices, dont Firmine Richard, Karidja Touré, Eye Haïdara, Assa Sylla, racontaient leur expérience du racisme dans leur profession, invisibilisation, stéréotypes et blagues douteuses à l’appui. Uppercut. À Cannes, la bande gravissait ensemble les marches du Palais des festivals. Enfin. Nouvelle tournée d’eau chaude. Une fille vient s’asseoir près de nous, pour éviter un homme qui se pointe devant la table. Est-elle en danger ? C’est comment déjà le signe international d’appel à l’aide ? Aïssa Maïga nous montre : paume vers l’extérieur, rentrer le pouce, refermer les quatre doigts sur le pouce. La fille repart avec l’homme.

À la suite de *Noire n’est pas mon métier*, Aïssa Maïga est passée à la réalisation. *Regard noir*, documentaire coréalisé avec Isabelle Simeoni, se penche sur le racisme dans le cinéma et la pop culture, du Brésil à la France en passant par les États-Unis. Ce film n’a pas été primé, il l’aurait mérité. En 2021, elle signe, seule, *Marcher sur l’eau*, où elle expose les difficultés d’accès à l’eau dans un village du Niger, sur fond de réchauffement climatique. Ces jours-ci, elle part au Zimbabwe, jouer un rôle de ranger dans une réserve animale. Bref, elle n’a pas le temps d’aller danser.

NÉE À DAKAR, ELLE QUITTE LE SÉNÉGAL À 4 ANS POUR VIVRE AVEC SON PÈRE EN FRANCE. « J’ai une histoire familiale compliquée. Disons que je n’ai pas grandi dans la fratrie à laquelle je suis censée appartenir. » Jusqu’à ses 8 ans, Aïssa Maïga a connu des nuits paisibles. On l’imagine enfant, lire tard dans son lit et reprendre le livre au réveil, « c’était comme une cachette ». En 1984, son père, Mohamed Maïga, journaliste malien panafricaniste et anticolonialiste, meurt empoisonné à Ouagadougou. Proche de Thomas Sankara, le président burkinabé, il a eu des funérailles nationales. « Après

sa mort, le soir est devenu un moment très difficile », se souvient sa fille qui lui ressemble de façon troublante. « J’ai eu de la chance d’avoir un papa, pas juste un père. Il provoquait l’intelligence chez les autres. C’était ce genre d’adulte lumineux qui t’écoute, te stimule. Il a eu le temps de semer plein de petites graines de lumière. » Après sa mort, elle a découvert un intellectuel fascinant, « une figure héroïque, avec tout ce que ça comporte de problématiques ». « C’était un humaniste, une belle âme, pas un héros. » Elle a créé l’association Mohamed Maïga qui, depuis 2024, décerne le Prix du journalisme d’investigation africain, en partenariat avec Reporters sans frontières. Orpheline, elle sera élevée par sa tante et son oncle, dans le 12^e arrondissement de Paris, avec interdiction de sortir avant 17 ans. Elle se souvient de sa frustration le lundi au lycée, quand ses copines racontaient leurs soirées. Et sa mère ? Pause. « C’est ma mère, je l’aime. Next question. » Entre 33 et 35 ans, elle a connu deux ans de ténèbres. « Mon père est mort à 33 ans, passer cet âge était très angoissant. D’autres raisons, objectives, m’ont fait plonger. Je connaissais la souffrance émotionnelle, pas la souffrance psychique. Avec les crises d’angoisse, j’ai compris, c’était horrible. Je ne sortais plus de chez moi, je vivais dans le noir. J’avais l’impression que c’était tout le temps la nuit. » Pendant cette descente aux enfers, elle a accouché d’une pièce de théâtre, une tragédie, rédigée en écriture automatique. « Et je suis allée chez le psy cinq fois par semaine. J’élaborais à la vitesse de l’éclair, mon cerveau était en surrégime. »

Elle pense à la mort tout le temps, « la nuit éternelle, omniprésente dans ma vie depuis l’enfance, elle flotte, comme une pensée fantôme ». Les fantômes d’ailleurs font « clairement » partie de sa vie. Elle converse avec ses proches disparus, son père « est là tout le temps », elle s’en remet à lui. « J’ai une sorte de mystique dans la concentration, je convoque des choses, des gens, boum, c’est immédiat. Chelou, non ? » Émouvant surtout. Aïssa Maïga se définit comme complètement française, complètement parisienne, mais son lien à l’Afrique se situe « au-delà de l’amour ». « Je me sens lui appartenir dans les fibres de mon corps. Et je me sens appartenir à un peuple qui s’est disséminé sur la planète au fil de l’Histoire. Quand, en Colombie, je rencontre des Noirs colombiens, on a plein de trucs à se raconter. Le traitement réservé aux communautés noires fait que l’on se reconnaît dans une certaine condition noire. » Sans aucun doute, la fille est la digne héritière de son père. La nuit des Césars 2020 restera dans les annales. Ce soir-là, Adèle Haenel « se cassera » d’une cérémonie récompensant Roman Polanski. Et Aïssa Maïga tendra un miroir à une assistance médusée. Son discours est devenu viral : « Je ne peux pas m’empêcher de compter le nombre de Noirs dans la salle... Ce soir, on est douze. » On la revoit très seule sur scène, en robe jaune flamboyante, devant un parterre de nœuds papillon soudain trop serrés. On la revoit, splendide, braver la morgue et l’embarras tout blancs d’un public aux privilèges bien assis. Cinq ans après, face à cette femme qui bataille au lieu d’aller danser, on se dit que tout n’est pas perdu. ●

1. D’Erige Sehiri, avec Aïssa Maïga, Deborah Christelle Lobe Naney, Laetitia Ky... En salle le 28 janvier. 2. Collectif, éd. du Seuil.



Vos boissons et nourritures nocturnes ?

L'eau chaude, et le chocolat au lait et aux noisettes, seulement s'il y en a. Je n'en achète pas.

Préférez-vous dormir seule ou à deux ?

À deux. Mais être seule de temps en temps, j'adore.

**Vos carburants d'après minuit ?
Alcool ? Xanax ? Drogue ? Sexe ?**

Le vin rouge avant l'ivresse, j'aime bien être grisée. Le Xanax, non, je n'en ai jamais pris. La drogue, j'ai testé, mais ce n'est pas mon truc parce que j'ai très peur de l'addiction, du non-contrôle. Pour pouvoir me lâcher, il faut que je sente qu'il n'y a pas de danger. Le sexe, je ne veux pas en parler. Et pas de sucre après minuit.

Boule à facettes ?

Ma tante et mon oncle avaient 27-28 ans quand je suis allée vivre avec eux. Il y avait un dîner, tous les samedis, chez les uns, chez les autres, et à un moment, tout le monde se levait de table pour danser. Je dansais avec eux sur de la salsa, du reggae, du rock. C'était très mélangé.

La nuit la plus dingue de votre vie ?

Je ne sais pas.

Le plus trash la nuit ?

La violence, l'alcool, tout ça. Ou tout simplement des gens qui dorment dehors quand tu rentres chez toi.

Qu'aimez-vous le plus la nuit ?

L'inspiration que permet la nuit. Quand ça sort, ça coule de source, j'adore.

Les mots de la nuit ?

Je t'aime.

Le parfum de la nuit ?

Je suis en train de le créer.

Le tube de la nuit ?

So La La ! de Wasis Diop.

13 questions d'après minuit

Dormez-vous la nuit ?

Je dors peu. Quand je me fais mes huit heures, c'est wow.

Votre mère vous embrassait-elle au coucher ?

Je n'ai pas grandi avec elle.

Avez-vous une bonne étoile ?

Oui, ma bonne étoile, c'est une présence bienveillante, une constance protectrice, une inspiration.

Promis le ciel

CINÉMA **SURVIE INDIVIDUELLE ET SOLIDARITÉ COLLECTIVE**

Marie, pasteure ivoirienne et ancienne journaliste, vit à Tunis. Elle héberge Naney, une jeune mère en quête d'un avenir meilleur, et Jolie, une étudiante déterminée qui porte les espoirs de sa famille restée au pays. Quand les trois femmes recueillent Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage, leur refuge se transforme en famille recomposée tendre, mais sur le qui-vive dans un climat social de plus en plus préoccupant.

Portraits de femmes

Réalisatrice franco-tunisienne passée par le documentaire, Erige Sehiri poursuit ici son action initiée avec *Sous les figues* dans la Quinzaine des cinéastes en 2022, à savoir : filmer des petites communautés invisibilisées pour éclairer les tensions sociales du pays. À travers ces portraits de femmes, Sehiri interroge la complexité des solidarités féminines, loin de toute idéalisation. Les rapports sont traversés de tensions liées aux hiérarchies, aux besoins de survie, à la culpabilité, aux différences d'ambi-

tions. Le film montre que la fraternité comme la sororité sont des conquêtes, des efforts constants plutôt qu'un état naturel. Les trois protagonistes oscillent entre entraide, reproches et besoins de dignité, dans un environnement politique qui les pousse à se protéger elles-mêmes avant de protéger les autres.

Promis le ciel réunit sous un même toit trois femmes ivoiriennes exilées à Tunis. Aïssa Maïga, tout en retenue et en intensité, incarne Marie, autoritaire, mais fragile, écartelée entre foi, culpabilité et désir de bien faire. Laetitia Ky interprète

Jolie, une étudiante ambitieuse persuadée de sa réussite future. Debora Lobe, une actrice non professionnelle, incarne Naney et, comme son personnage, elle a véritablement connu l'exil. Elle bouleverse par sa vitalité et son humour. Elle survit de petits trafics après avoir laissé sa fille en Côte d'Ivoire. Toutes vivent dans la maison-église de Marie, espace de solidarité, mais aussi de conflits, miné par la précarité.

L'arrivée de Kenza, petite fille de quatre ans miraculeusement rescapée d'un naufrage en mer où ses parents ont péri, va bouleverser leurs vies. Devant l'enfant traumatisée, les trois femmes se questionnent : doivent-elles la garder clandestinement, au risque d'être arrêtées, ou la confier à une administration tunisienne hostile aux migrants ? Cette question cristallise les tensions du film, qui montre comment l'exil fragilise les liens, même au sein d'un groupe uni par un sort commun.



MANEKI FILMS ET HERBA PRODUCTION présentent

PROMIS LE CIEL

Un film de ERIGE SEHIRI

PROJECTIONS DE PRESSE
 MERCREDI 24 SEPTEMBRE - 18H
 JEUDI 16 OCTOBRE - 13H
 MARDI 4 NOVEMBRE - 13H
 JEUDI 13 NOVEMBRE - 18H
 Club Marbeuf - 38 rue Marbeuf - 75008 Paris

Durée du film : 1h32 min
 Merci de confirmer votre présence à clairevirolaudpresse@gmail.com

AU CINÉMA LE 26 NOVEMBRE

Matériel presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

FESTIVAL DE CANNES
 SÉLECTION OFFICIELLE 2025
 UN CERTAIN REGARD
 FILM D'OUVERTURE

Distribution :
JOUR2FÊTE
 Sarah Chazelle et Étienne Ollagnier
 01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

Relations presse :
Claire Viroulaud
clairevirolaudpresse@gmail.com
 06 87 55 86 07

François Gaboret
assistantclairevirolaud@gmail.com
 06 95 71 09 14



Ode à la dignité des invisibles

Avec *Promis le ciel*, Erige Sehiri écrit non seulement un portrait sensible d'un groupe de femmes, mais aussi une critique directe du racisme d'État en Tunisie. Le film interroge la frontière entre survie individuelle et solidarité collective, montrant des existences suspendues entre plusieurs pays, plusieurs identités et plusieurs dangers. Loin d'un discours militant frontal, la réalisatrice choisit la finesse, le détail, la proximité, et signe un long-métrage où les trajectoires personnelles reflètent les tensions géopolitiques des pays. La force du film s'exprime dans cet équilibre entre documentaire et fiction. La réalisatrice capte l'angoisse quotidienne des migrants : rafles, contrôles, menaces, durcissement de la politique anti-subsaharienne mise en place depuis 2023. Jolie, persuadée d'être protégée par ses papiers, se fait pourtant arrêter. Le propriétaire tunisien de Marie lui ordonne de suspendre les offices religieux, jugés suspects, car trop fréquentés par des Africains noirs. Quant à Naney, trouvée avec des bouteilles d'alcool destinées au marché noir, elle est expulsée brutalement par Marie, dans une scène

qui révèle les contradictions de cette dernière. La sororité n'est jamais donnée, elle se négocie, elle est fragile, puis se reconstruit parfois, au gré des événements.

Erige Sehiri filme Tunis avec une attention particulière aux détails du quotidien : une voiture où s'échangent des confidences, un salon transformé en lieu de culte, les rues où l'on tremble à l'approche des patrouilles. Le film est ponctué d'instantanés d'une grande douceur, comme le long plan-séquence dans la voiture où Marie et la petite Kenza partagent un moment de grâce mêlé de tristesse et de tendresse. Malgré la solidarité, une profonde mélancolie imprègne le récit : celle d'un monde où les liens, même les plus sincères, semblent voués à se déliter sous la pression des violences institutionnelles.

La réalisatrice laisse une large place aux visages, aux silences et à la vulnérabilité des corps. La petite Kenza, quant à elle, symbolise la dimension politique du film : un petit être innocent pris dans un système qui ne laisse aucune place à l'erreur.

Mireille Mercier et Daniel Pinós

Promis le ciel

Un film de Erige Sehiri
Production : Maneki Films, Henia Production
Avec : Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney, Laetitia Ky, Estelle Kenza Dogbo, Foued Zaazaa, Mohamed Grayaa, Touré Blamassi

Festivals & Prix

Un Certain regard, Festival de Cannes 2025
Valois de la mise en scène, Festival du film francophone d'Angoulême 2025
Valois de la meilleure actrice pour Debora Lobe (Naney), Festival du film francophone d'Angoulême 2025
En 2015 et 2017, il lance DILY, un mouvement social et culturel dans la capitale indienne, qui sera à l'origine de nombreuses initiatives, dont le Delhi Walk Festival.
Thomas Ellis a produit une centaine de reportages pour les chaînes de télévision, dont certains lauréats du Prix Albert Londres (2014) et un Emmy Awards (2019).

★ MULTI MAGAZINE

Janvier 2026



RENCONTRE

AÏSSA MAÏGA

LA FORCE ET L'ESPRIT

PROPOS RECUEILLIS PAR CLEMENCE DURANTON



Dans "Promis le ciel", elle incarne Marie, une pasteure, ancienne journaliste ivoirienne, qui a trouvé refuge en Tunisie. Le film sublime d'Erige Sehiri raconte les migrations inter-africaines, cet état transitoire où les protagonistes sont bloqués à leur point d'étape quelque part entre le départ et la destination. Dans ce non-lieu, cette non-appartenance, Marie devient plus qu'une figure religieuse, elle est une mère, une famille, un repère. Un rôle sur mesure pour Aïssa Maïga qui a toujours aimé osciller entre comédie et cinéma d'auteur, réflexion et drôlerie. Avec elle, comme dans ce film, on réfléchit, on sourit et on se remet en question. Rencontre avec une femme aux mille couleurs.

"80% de l'immigration africaine a lieu sur le continent africain. C'est bien de se remettre cette réalité chiffrée en tête, cela va aux antipodes de tous les discours politiques qui instrumentalisent cette question."

MULTI. Votre personnage s'inspire d'une pasteure, l'avez-vous rencontrée ?

Aïssa Maïga. Oui, Marie-Noël, une Camerounaise brillante basée à Tunis. Elle a une connaissance très poussée de la Bible. Je suis arrivée 10 jours avant le tournage, donc très tardivement et j'étais un peu en panique... Surtout pour la notion de prêches, il fallait les apprendre, les comprendre et elle m'a aidée. Je ne suis absolument pas familière de cette religion, donc j'avais une image et des notions très lointaines. **Votre personnage vit dans une situation de transition, dans un pays qui n'est pas le sien, en attendant d'en rejoindre un autre...**

C'est ce qui m'a porté : l'idée que ces gens n'ont pas d'avenir là où ils sont. Ils sont bloqués en Tunisie, ce n'est pas leur destination, c'est une étape. Pour partir ailleurs, leur possibilité est de traverser la Méditerranée avec tout ce que ça représente comme danger pour leur vie. Et dans ce contexte là, le culte fédère, soude, permet une solidarité, une sororité aussi. C'est ce qui permet aux gens de tenir sinon c'est trop difficile. Mon personnage est un peu maman, un peu assistante sociale, un peu banquier.

Vous vous doutiez que le rôle du pasteur était aussi large ?

Pas du tout. Quand on parle des pasteurs en Afrique et de leur rapport à l'argent, on dit souvent que ce sont des charlatans qui s'enrichissent sur le dos des fidèles, ceux qui roulent en superbes berlines payées par l'argent de l'église... C'est une réalité évidemment mais ce n'est pas la réalité la plus répandue.

Cette notion de migration au sein même du continent africain est méconnue en Europe.

Vous aviez conscience des chiffres ?

Je sais que les Africains bougent beaucoup sur le continent et de ce fait qu'ils sont souvent polyglottes. Ce que je ne savais pas, c'est que 80 %

africain. Et 20 % ailleurs dans le monde, dont une partie en Europe. C'est bien de se remettre cette réalité chiffrée en tête parce que ça va aux antipodes de tous les discours politiques qui instrumentalisent cette question. J'ai été frappée par le moment où le Président de la Tunisie a pris la parole pour parler de grand remplacement comme le font certains membres de l'extrême-droite en France.

C'était suite à une vague de violences, non ?


Oui suite à un fait divers, certains Tunisiens s'étaient lancés dans de véritables chasses à l'homme envers les migrants. Les gens ont été pourchassés jusqu'à chez eux et on les a jetés dans le désert, sciemment, sans eau, sans nourriture, sans aucun vivre. On les a condamnés à mourir dans le désert. En tant que citoyenne, ça m'avait glacé d'effroi. On ne peut pas comprendre ce genre de comportement, ce niveau de cruauté. Je me souviens notamment de cette femme et de sa petite fille retrouvées mortes dans le désert, faces contre terre. Quelques jours après, un homme avait pris la parole, il avait reconnu sa femme et son enfant. Il était en train d'économiser pour que sa famille le rejoigne. C'est terrible. Et cette histoire est très récente.

Il y a une volonté dans le film de brouiller l'environnement. Comme si finalement toute cette histoire pouvait se passer n'importe où dans le monde...

Oui, tout l'environnement est très flou, les femmes du film sont très isolées, comme si elles n'avaient pas de vrai contact avec le pays, comme si elles étaient en transit. On a montré le film au festival de Marrakech, où il y a eu beaucoup de réactions très fortes de Marocains qui se sont reconnus dans ces questions. Ils avaient énormément de gratitude envers la réalisatrice, parce que les gens qui n'adhèrent pas à cette violence déployée contre les migrants se sentent

★ MULTI MAGAZINE

Janvier 2026



**"Une personne qui a le même parcours
que moi, avec une expertise dans son
métier, mais n'a pas le bon passeport,
n'aura jamais les mêmes opportunités.
Je ressens une rage impuissante."**

Vous êtes originaire du Sénégal et du Mali, est-ce que dans ces pays, ce sont des questions qui existent aussi ?

Oui, il y a beaucoup de migrations. Au Mali, elle est intérieure. C'est très complexe mais pour simplifier, disons que les gens ont fui le nord à cause de l'insécurité, de la sécheresse, des revendications de certains groupes ethniques et politiques qui voulaient annexer cette partie-là du pays. Une grosse partie de la migration a eu lieu vers le sud. Et ça déstabilise toute une économie. Au Sénégal, la question qui se pose beaucoup, ce sont les jeunes qui prennent la mer. Le Sénégal vit notamment de la pêche, sauf que les gros navires s'accaparent une partie de la pêche locale et les gens ne peuvent plus vivre de leur métier, il n'y a plus assez de poisson.

On a ce regard européen sur le Sénégal où beaucoup de riches retraités ou actifs partent s'installer dans de grandes villas...

C'est une notion qu'on retrouve dans pas mal d'endroits, cette asymétrie, l'idée qu'avec un certain passeport, on voyage dans le monde entier sans visa. Le passeport français est un des plus forts au monde, il permet de se déplacer librement sur un coup de tête. Et une personne qui a le même parcours que moi, je pense à certaines comédiennes, notamment, des filles connues au Sénégal, qui ont une expertise dans leur métier, mais n'ont pas le bon passeport, n'ont pas tous les mêmes opportunités. Face à ça, je ressens une rage impuissante. Tout ça est tellement basé sur des injustices historiques.

En parler autant que vous le faites c'est pour conjurer l'impuissance ?

Je ne m'illusionne pas sur le pouvoir ni de mes paroles, ni de mes actes, mais je crois en la force du collectif. La montée des fascismes n'aident pas à être optimiste mais il faut garder à l'esprit que tout ce qu'on sème va avoir un impact, même si ce n'est pas tout de suite, même si ce n'est pas aussi fort qu'on le voudrait.

Le cinéma français devrait-il être plus engagé ?

Le cinéma souffre, c'est de plus en plus difficile de monter des films, de trouver des financements... Pour qu'un film marche, ça relève vraiment du miracle. Je connais beaucoup de gens engagés qui n'ont pas entre les mains les outils nécessaires pour leurs films. Mais le cinéma n'est pas fait pour être engagé. J'aime voir des films qui n'ont rien de politique. Et quelque part, je me bats aussi pour qu'on ait le luxe de ça. Pour moi, le monde idéal n'est pas un monde où on ne fait que du cinéma engagé, c'est un monde dans lequel chacun est respecté. J'aimerais que ces sujets soient dépassés. Ce n'est pas par plaisir que je m'en empare, c'est plutôt par devoir.

On vous sort de certains projets à cause de votre engagement ?

Ces dernières années, j'ai beaucoup entendu de la part de réalisateurs, de réalisatrices : je suis fier que soit toi dans ce rôle. Je pense que les prises de parole ont généré ça, elles ont fait un nettoyage naturel. Ça peut être un peu vertigineux parce que personne n'a envie d'être puni parce qu'il a pris la parole sur des sujets qui lui semblent importants. À la fois, j'attire des gens qui sont en adhésion avec les idées que je défends.

Votre discours aux Césars a dû largement contribué à tout ça....

Il y a eu une vraie hystérie, je ne pensais pas que ça allait réveiller autant de gens. Je ne pensais pas être l'objet d'émissions de télé, j'ai vu des gros titres : *Aïssa Maïga est-elle raciste ?* Il faut arrêter... L'ironie c'est que les Césars m'ont appelé parce qu'ils voulaient quelqu'un qui fédère... Je n'ai pas voulu diviser mais ça n'a pas vraiment eu l'effet voulu. Ils ne m'ont pas réinvité, d'ailleurs. Mais j'étais déjà un second choix, tout le monde les avait lâché à cause de Polanski...

Aux États-Unis, le cinéma est plus ouvert ?

C'est plus installé parce qu'ils l'ont travaillé. Les syndicats des directeurs de casting, des producteurs... ont signé une charte pour ouvrir les rôles à la diversité d'âge, de genre, d'ethnie... Ça ne se fait pas tout seul. En France, on croit que parce qu'on est gens biens, on n'a pas besoin de se pencher sur le sujet... Quand je vois passer des affiches de film, je me dis que c'est très monochrome, et de plus en plus..

On ne parle beaucoup de votre humour mais vous êtes aussi très drôle.

Oui, merci ! On m'appelle moins pour des comédies qu'à une époque. Mais c'est un cycle : quand je suis dans du cinéma d'auteur, on ne me propose pas de comédie, et vice versa. Ce n'est pas un choix de ma part. J'adore la comédie.



En salle le 28 janvier

Aïssa Maïga : ses confidences poignantes sur son père assassiné



Dans *Promis le ciel*, le nouveau film de la réalisatrice Erige Sehiri en salles ce 28 janvier, Aïssa Maïga incarne une femme pasteur et ancienne journaliste. **Un rôle qui résonne intimement avec sa propre histoire familiale.** « *Je suis fille de journaliste. Mon père était un journaliste très engagé qui a laissé derrière lui beaucoup d'écrits. Il est mort il y a longtemps et très jeune, dans des circonstances très bizarres. Mais en tout cas, il a laissé un héritage très puissant, très très beau et très inspirant* », a-t-elle confié au média [L'Arrogante](#) dans une interview publiée ce 24 janvier. Son père, Mohamed Maïga, était en effet proche du président révolutionnaire burkinabè Thomas Sankara. Il a été assassiné en 1987, à l'âge de 33 ans, quelques mois avant que Sankara lui-même ne soit tué lors d'un putsch. Aïssa Maïga n'avait alors que 8 ans.

À l'occasion de la sortie de son nouveau film *Promis le ciel*, en salles ce 28 janvier, Aïssa Maïga s'est confiée sur son père, un journaliste engagé, qui a été assassiné alors qu'elle n'avait que 8 ans.

★ PARENTS

Mercredi 28 janvier 2026

| Aïssa Maïga : "C'était vraiment un papa adorable"

Même si elle était encore enfant, l'actrice garde des souvenirs très précis de la présence de son père. Dans l'Arrogant, toujours : « **Mon père travaillait beaucoup à la maison**, notamment le dimanche, pendant que moi j'étais devant Goldorak, Heidi, tout ça tout ça. Candy. La Panthère rose. Je me revois devant la télé, la table de la cuisine était par là-bas. Et mon père, je me souviens, il avait son dictaphone, donc j'entendais des voix, la voix qu'il avait enregistrée. Pause. Il écrivait, il écoutait, retournait en arrière. » Ces souvenirs, la comédienne les chérit profondément aujourd'hui : « Je ne me rendais pas compte que c'était quelque chose qui allait compter pour moi, mais en tout cas, c'est **des moments que je chérissais** parce que mon père avait une présence très positive. C'était vraiment un papa adorable, présent quand il était là, parce qu'il était aussi très absent, il voyageait beaucoup. Mais quand il était là, il donnait beaucoup d'attention, beaucoup d'affection. **On rigolait beaucoup**. J'avais le droit de lui poser au moins 100 questions. »

« Pour moi, la famille ça a un sens particulier »

Née à Dakar, Aïssa Maïga a grandi en France à partir de l'âge de 4 ans, sans sa mère restée au Sénégal. Après l'assassinat de son père, **ce sont son oncle et sa tante qui ont pris le relais**. « Pour moi, la famille ça a un sens particulier. J'ai eu la chance dans les malheurs que j'ai pu traverser d'être au contact de gens incroyables, mon oncle, ma tante, qui m'ont considérée comme leur enfant et qui ont pris une place dans ma vie telle que je sais que **je n'aurais pas été qui je suis aujourd'hui sans eux** » se souvenait-elle en 2020 sur France 2.

| Aïssa Maïga, maman de deux fils

Très discrète sur sa vie privée, Aïssa Maïga est **aussi maman de deux garçons**. Elle a été en couple pendant plusieurs années avec l'homme politique Stéphane Pocrain, ancien chroniqueur dans *On a tout essayé* avec Laurent Ruquier et collaborateur parlementaire de Noël Mamère puis d'Eva Joly. De cette relation sont nés deux fils : Sonni, en 1996, et Kwaneh, en 2002.



Promis le ciel d'Erige Sehiri

Sur la Terre, à ramer
Dominique Martinez

Le second long métrage de fiction de la réalisatrice Erige Sehiri porte un regard intimiste sur trois Subsahariennes émigrées en Tunisie en quête d'un avenir meilleur. L'arrivée d'une petite rescapée les révèle.

« On m'a promis le ciel / En attendant j'suis sur la Terre / À ramer /
On m'a promis le ciel / En attendant j'suis en enfer »
DELGRES, « Promis le ciel », 2024

L FALLAIT de l'audace pour aborder en Tunisie le sujet brûlant des migrations subsahariennes, dans un contexte de dérive autoritaire, d'attaques contre la liberté d'expression et de chasse aux migrants. Davantage encore lorsqu'il s'agit de donner une voix aux femmes. Après avoir filmé avec poésie l'étouffement social des jeunes filles rurales dans *Sous les figues* (2022), Erige Sehiri s'attache cette fois au destin de quatre Africaines à Tunis. *Promis le ciel* déploie une histoire chorale autour de Marie, ancienne journaliste ivoirienne devenue pasteur, qui héberge trois femmes. Il y a Naney, jeune mère énergique qui cherche un avenir meilleur, Jolie, étudiante déterminée qui porte l'espoir de sa famille restée au pays, et la petite Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage.

L'arrivée de l'enfant transforme le quotidien des trois femmes en un cocon fragile, chaleureux, mais inquiet. La scène d'ouverture est révélatrice : tandis que ses nouvelles protectrices la lavent dans un bain chaud, la fillette évoque à demi-mot son drame en mer. Ce moment installe d'emblée le contraste saisissant entre la banalité d'une vie domestique courante et la violence des récits migratoires. Loin du thriller ou du film-dossier, la cinéaste humanise ses personnages en les filmant dans une veine intimiste proche du documentaire. La caméra, près des visages, capte les silences, les regards et les gestes. Le filmage privilégie les corps et les intérieurs, plutôt que les scènes spectaculaires. Le temps semble suspendu, comme pour révéler l'attente et la précarité de l'exil. La maison devient

une véritable bulle de résistance. C'est là que Marie prêche pour son église évangélique et offre à la communauté un lien social, une protection face au racisme et à la stigmatisation ambiante. Ce choix esthétique est aussi une réponse politique. Saturé de discours sécuritaires et muselé par le pouvoir de Kaïs Saïed (l'actuel président de la République tunisienne), l'espace public tunisien reste délibérément hors champ. Un contexte de tension qui a vraisemblablement limité les possibilités de tournage en extérieur. Deux séquences sont pourtant marquantes : une balade à trottinette pleine de jubilation vite douchée et une arrestation de rue d'une injustice froide.

La direction d'acteurs est décisive : Aïssa Maïga interprète une pasteuruse généreuse mais déchirée, Laetitia Ky apporte la fierté et l'élan de la jeunesse, et Debora Lobe Naney, mère coupable en quête de rédemption, déborde d'énergie. Tous masculins, les rôles secondaires évitent avec finesse l'anecdote. Chacun, à son niveau, incarne une voix de la société tunisienne : celle d'un pays qui se pense avant tout comme une terre d'émigration vers l'Europe, intégrée au bassin méditerranéen, mais qui occulte son africanité et la réalité de sa propre immigration. *Promis le ciel* impose un regard féminin et africain, et propose une réflexion en miroir dont on peut se demander comment elle a été perçue dans le pays. ■

Sortie le 28 janvier 2026

Franco-tunisien (2025). 1 h 32. Réal. : Erige Sehiri.

Scén. : Erige Sehiri, Anna Ciennik & Malika Cécile Louati.

Dir. photo. : Frida Marzouk, AFC. Mont. : Nadia Ben Rachid. Son : Aymen

Laabidi, Alexis Jung, Simon Apostolou. Déc. : Amel Rezgui. Cost. : Imen Khalledi.

Mus. : Valentin Hadjadj. Dir. Prod. : Julien Auer, Yasmine Dboukar. Prod. : Didar

Domehri & Erige Sehiri.

Int. : Aïssa Maïga (Marie), Laetitia Ky (Jolie), Debora Lobe Naney (Naney),

Mohamed Grayaa (Ismael), Foued Zaazaa (Foued), Estelle Kenza Dogbo (Kenza).

Voir aussi n° 773-774, p. 82, Cannes 2025



★ PREMIÈRE

Février 2026

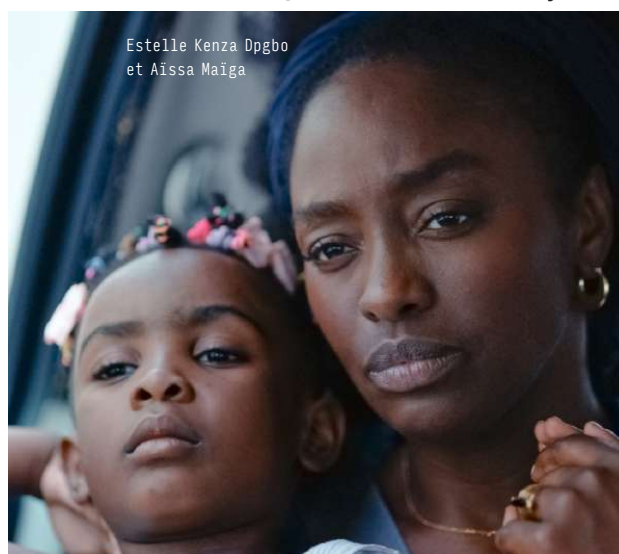
Promis le ciel

★★★★☆ SORTIE 28 JANVIER

DE ERIGE SEHIRI AVEC AÏSSA MAÏGA, DEBORA
LOBE NANEY, LAETITIA KY... (TUNISIE, 1H32)

On a découvert la Franco-Tunisienne Erige Sehiri en 2022 avec *Sous les figues*, son tout premier long métrage de fiction, huis clos à ciel ouvert qui racontait le quotidien et le désir d'émancipation de travailleuses agricoles dans des vergers du nord-ouest de la Tunisie. On en retrouve tout ce qui en faisait le sel dans *Promis le ciel*, triplement primé à Angoulême (réalisation, scénario et meilleure actrice pour Debora Lobe Naney) et lauréat de l'Étoile d'or à Marrakech. À commencer par la manière dont l'œil de documentariste de Sehiri vient nourrir la fiction. Et même l'inspirer.

C'est en effet en réalisant, en 2016, un documentaire sur des étudiants d'Afrique subsaharienne venus étudier en Tunisie que lui est venue l'idée de *Promis le ciel*. Le film est construit autour d'une pasteure ivoirienne et ancienne journaliste vivant à Tunis qui héberge sous son toit une jeune mère en quête d'un avenir meilleur et une étudiante en école d'ingénieur portant les espoirs de sa famille restée au pays. *Promis le ciel* parle de la difficulté à trouver sa place dans un pays qui n'est pas le sien, en dépit d'un racisme qui ne connaît ni frontière ni latitude, y compris au sein d'un même continent. Le tout sans enfoncer de portes ouvertes grâce à une écriture de personnages féminins riches en nuances et paradoxes. Un regard pertinent et original sur la question des migrants et de l'exil. ● **Thierry Cheze**



■ **Aïssa Maïga, citoyenne du monde... et de Romainville**



- Rendue célèbre par ses rôles dans « Bamako » ou « Il a déjà tes yeux », la comédienne s'est installée à Romainville il y a 5 ans.
- Elle y a présenté en avant-première « Promis le ciel », film tunisien dans lequel elle joue et qui sera en salles le 28 janvier.
- Celle qui a déjà signé deux documentaires travaille à un autre, sur son propre père, journaliste qui était proche du leader burkinabè Thomas Sankara.

★ SEINE SAINT-DENIS MAG

Lundi 8 décembre 2025



Qu'est-ce qui vous a poussé à jouer dans « Promis le ciel », drame sur les populations noires en Tunisie ?

Le regard d'Erige Sehiri, la réalisatrice du film, sur cette histoire. Elle qui vient du documentaire avait à la fois une approche sensible mais aussi très pertinente du point de vue politique. Son regard plein d'empathie mais aussi esthétique manquait dans le paysage concernant la question de la migration qui est réduite souvent à des chiffres...

« Promis le ciel » raconte l'histoire de 3 femmes issues de la communauté ivoirienne qui vont connaître chacune le racisme en Tunisie...

Le film est intéressant à plus d'un titre. Premièrement, il vient rappeler que 80 % de la migration africaine a lieu sur le continent. Ça vient contrecarrer l'idée reçue selon laquelle les Africains ne chercheraient qu'à venir en Europe pour « grand-remplacer » tout le monde. Et puis, on s'attache à ces 3 femmes parce qu'on les rencontre dans leur complexité

humaine. Elles ne sont pas réduites au fait de ne pas avoir de papiers : elles ont des projets, de l'ambition, des rêves et des difficultés...

Vous avez tourné avec des réalisateurs maliens, anglo-nigériens, tunisiens. Vous-même avez réalisé un documentaire sur des femmes au Niger (*Marcher sur l'eau*). On sent que vous voulez que l'Afrique soit plus présente au cinéma...

Oui, c'est vrai que c'est un peu mon obsession. Evidemment, je suis française, mais je me sens aussi pleinement appartenir à mon identité malienne. Au-delà de ça, j'ai une pensée panafricaine dont j'ai hérité d'un point de vue familial. Encore une fois, je suis curieuse du monde entier, mais il y a en Afrique des histoires qui n'ont pas encore pu être racontées. Parce qu'accéder à la formation dans les métiers du cinéma, c'est encore très difficile. Parce que la diffusion des films est aléatoire. Donc j'essaie d'y mettre toute mon énergie, comme comédienne, comme réalisatrice et aussi maintenant comme productrice.

Voilà maintenant 5 ans que vous vivez à Romainville. Qu'est-ce qui vous a menée ici ?

Un peu le hasard de l'immobilier. Paris était bien trop cher et j'ai découvert cette petite commune de Seine-Saint-Denis, encore pleine de son histoire de classes populaires. Je m'y sens bien, c'est une ville en pleine mutation avec cette toute nouvelle ligne de métro...

Et son cinéma, le Trianon...

Oui. Que je connaissais déjà bien parce que petite, je regardais la Dernière séance avec Eddy Mitchell. Si on m'avait dit, quand j'avais 6-8 ans, que je serais actrice et que je viendrais présenter un de mes films dans cette salle-là ! J'ai l'impression d'être entrée dans ma télé et d'avoir fait un voyage dans le temps (rires).

★ SEINE SAINT-DENIS MAG

Lundi 8 décembre 2025

■ ■ ■ « Si j'écrivais quelque chose sur la Seine-Saint-Denis, ce serait plutôt un projet collectif. »

La Seine-Saint-Denis pourrait-elle vous inspirer un film ?

Oui, plein ! Mais je pense que si j'écrivais quelque chose sur la Seine-Saint-Denis, ce serait plus un projet collectif. En m'appuyant sur des associations... Aussi pour donner à voir la diversité qu'il y a ici.

En 2018, avec « Noire n'est pas mon métier », vous et d'autres comédiennes noires dénonciez la manque de diversité dans le cinéma français. 7 ans après, estimez-vous qu'il y a eu des améliorations ou pas ?

Il faut aller voir les dirigeants des chaînes de télé pour leur demander si ça a changé. Moi je n'ai pas les chiffres. J'ai bien une impression, mais dans ce domaine, on ne peut se satisfaire d'impressions. J'ai le sentiment que sur les affiches par exemple, la diversité, on l'a un peu oubliée. Alors c'est peut-être au profit – et ça on peut s'en réjouir – de la question des femmes. En tous les cas, je n'ai pas énormément d'espoirs sur cette question de la diversité au cinéma. Je trouve compliqué aujourd'hui d'aborder ce sujet dans la période qu'on vit sans s'épuiser.

Dans quelles productions pourra-t-on vous voir prochainement ?

Dans « Un Château en Espagne », un téléfilm de Corinne Masiero sur le mal-logement, où je joue en tandem avec Romane Bohringer. Et dans « Juste après l'aube », un film de science-fiction d'Olivier Boillot. Le pitch : en rentrant de leur mission, des astronautes découvrent qu'il n'y a plus de vie sur terre...

Et comme réalisatrice ?

Je travaille à un documentaire. L'histoire de mon père en fait. Il était journaliste, proche de Thomas Sankara (*président du Burkina Faso, assassiné en 1987*). Il est malheureusement mort très jeune quand j'étais enfant. J'ai fait une partie de l'enquête et je crois avoir trouvé la forme du film. C'est un voyage intérieur...

★ TROIS COULEURS

Janvier 2026

PROMIS LE CIEL

d'Erige Sehiri

Jour2fête (1 h 32)



À Tunis, Marie héberge Naney et Jolie. Elles recueillent Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage. Leur refuge se transforme en famille recomposée tendre, mais chahutée.

**HEBDO
MADAIRES
&
BIMENSUELS**

ET LEURS SITES WEB

“Promis le ciel”, le portrait touchant de trois femmes noires immigrées en Tunisie

En salle.

En salle le 28 janvier, “Promis le ciel” nous plonge dans la réalité de femmes originaires d’Afrique subsaharienne vivant à Tunis. La presse tunisienne applaudit le courage de la cinéaste Erige Sehiri, qui dresse un portrait tendre de trois héroïnes en proie au racisme et à une répression de plus en plus violente.



Laetitia Ky et Deborah Naney campent Julie et Naney, une étudiante et une mère de famille vivant à Tunis dans “Promis le ciel”, le film d’Erige Sehiri. Photo Jour2fête

L’une est pasteure, l’autre étudiante et la troisième une mère en situation irrégulière. Marie, Jolie et Naney forment le trio touchant qui est au cœur du nouveau film de la cinéaste franco-tunisienne Erige Sehiri. En salle le 28 janvier, *Promis le ciel* nous plonge dans la réalité de ces trois femmes originaires d’Afrique subsaharienne qui vivent ensemble à Tunis. Elles doivent composer avec un racisme croissant, alimenté par le discours xénophobe du président Kaïs Saïed.

Pour le site de la radio tunisienne **Mosaïque FM**, le film, tout en “s’inspirant de la réalité traumatisante qu’a connue la Tunisie, marquée par une vague de violence et d’incitation à la haine envers les migrants d’Afrique subsaharienne”, ne se contente “*pas de relater les événements, mais explore le quotidien de ces personnes, leurs peurs, leurs espoirs et leur lutte quotidienne contre les discriminations*”.

Un très bon casting

“Déracinement, précarité, avenir incertain sont les principaux thèmes exploités dans Promis le ciel, un film choral”, détaille le quotidien **La Presse**, installé à Tunis.

★ COURRIER INTERNATIONAL

Mercredi 28 janvier 2026

En février 2023, un premier communiqué de la présidence, aux relents complotistes, avait accusé les migrants de vouloir “transformer la démographie” du pays. À l’été 2023, après un accord conclu avec l’Union européenne pour empêcher les traversées vers l’Europe, la répression des migrants d’Afrique subsaharienne s’était encore durcie.

Depuis, les scènes de violence et les rafles de la police se multiplient. Une réalité qu’Erige Sehiri a voulu représenter dans *Promis le ciel*, sélectionné en 2025 au Festival de Cannes, dans la catégorie Un certain regard.



PROMIS LE CIEL- Bande Annonce

La cinéaste continue d’explorer la veine naturaliste et sociale qu’elle avait commencé à creuser avec son premier long-métrage de fiction, très remarqué lors de sa sortie en 2022, *Sous les figes*. Elle y dépeignait les amours estivales et le quotidien de jeunes travailleurs ruraux tunisiens. C’est avec la même sensibilité que dans *Promis le ciel*, elle met en scène le destin de trois femmes. Des personnages servis par un très bon casting.

L’actrice franco-sénégalaise “Aïssa Maïga incarne Marie avec une gravité traversée d’élans maternels et de silences douloureux. À ses côtés, Laetitia Ky, artiste et militante ivoirienne, prête sa fougue à Jolie, tandis que Deborah Naney compose un personnage de mère pudique et résolue”, prénommée Naney dans le film, juge le site tunisien **Webdo**.

Inviter à la compassion

Marie est une pasteure ivoirienne qui célèbre des offices dans la maison qu’elle partage avec Jolie et Leaticia, et représente un pilier pour la communauté chrétienne originaire d’Afrique subsaharienne dans la capitale tunisienne. Lorsqu’elle décide d’accueillir dans leur colocation une fillette, orpheline après le naufrage d’un bateau de

Mercredi 28 janvier 2026

migrants, cela fragilise un peu plus *"leurs relations et révèle la résilience des personnages face à la peur et à la violence"*, poursuit Webdo.

Car la violence va crescendo dans le film, alors qu'avec le temps se multiplient les arrestations arbitraires et les agressions à l'égard des migrants et migrantes. La réalisatrice réussit à capturer cette réalité sans jamais perdre de vue l'humanité de ses personnages. On les suit face à des discriminations de plus en plus violentes : du refus des chauffeurs de taxi de les conduire aux inquiétudes de leur propriétaire tunisien, jusqu'aux rafles par la police et aux agressions de la part de citoyens tunisiens racistes.

Promis le ciel est ainsi une invitation à *"regarder les autres avec compassion"* et à écouter *"leurs histoires avec compréhension"*, *"à nous rappeler que le cinéma est plus puissant lorsqu'il se concentre sur l'humain"*, considère Mosaïque FM.

Le site Webdo rappelle que la cinéaste vient du documentaire, ce qui est très palpable dans ce film. *"Sans jamais verser dans le misérabilisme ni les archétypes du film à sujet"*, Erige Sehiri met en scène une histoire *"d'exil et de sororité, où se révèlent les tensions, les espoirs, les colères et les blessures"* de ces femmes, apprécie aussi le média. Le film attise d'autant plus l'intérêt qu'il sort *"à un moment où les questions de migration, de racisme et d'hospitalité sont au cœur des fractures européennes et méditerranéennes"*, enchaîne le site. En remplaçant derrière ces questions *"un visage féminin, intime, chaleureux, et en les arrachant aux slogans et aux statistiques"*, Promis le ciel propose une autre manière de regarder le monde".

Jeudi 22 janvier 2026



« PROMIS LE CIEL ».

7

C I N É M A

LARMES SOEURS

Ode à la sororité, le deuxième long-métrage de la réalisatrice Erige Sehiri est une échappée originale à Tunis. Loin des clichés touristiques, on y suit le destin de trois femmes réunies sous un même toit. Marie, la patronne des lieux, ex-journaliste ivoirienne reconvertie en pasteure, Naney, blonde peroxydée, sans papiers, qui ne rêve que d'Europe, et Jolie, une étudiante ingénieure. Toutes trois venues d'Afrique subsaharienne, elles partagent un quotidien en transit en attente d'un futur meilleur. Non seulement elles

sont victimes de racisme, mais en tant que femmes seules elles subissent un harcèlement au grand jour, tandis qu'à la radio leur parviennent des messages alarmants de compatriotes arrêtés par la police. Mais, malgré tout, les scènes teintées d'humour ne manquent pas et, ensemble, elles forment une famille pleine d'énergie, recomposée autour d'une petite fille de 4 ans, seule rescapée du naufrage d'un bateau de migrants. Dans un élan maternel, elles lui offrent un cadre chaleureux lui permettant d'oublier les scènes d'horreur dont elle a été témoin. Comme elles, on passe des larmes aux rires. F.D.

« PROMIS LE CIEL », d'Erige Sehiri, avec Aïssa Maïga, Deborat Christelle Naney, Laetitia Ky (1h32). En salle le 28 janvier.

Entre l'instinct et la loi, à qui obéir? Par Christophe Donner

Christophe Donner

À Tunis, carrefour de l'exil subsaharien, trois migrantes recueillent Kenza, 4 ans, seule rescapée d'un naufrage. Dans "Promis le ciel", Erige Sehiri filme leur dilemme.

Promis le ciel, c'est le titre du film. Kenza (Estelle Kenza Dogbo) a 4 ans, elle barbote dans une baignoire pleine de mousse. Autour d'elle, trois femmes, une qui la coiffe, une qui la lave, la troisième qui verse une grande casserole d'eau chaude dans le bain. Elles interrogent Kenza pour essayer de comprendre ce qui s'est passé sur le bateau, l'enfant dit que le bateau s'est renversé, ils se sont cogné la tête, la terre s'est cassée, tonton a pris le couteau, il l'a lancé sur les gens, et quand le bateau a coulé, je suis montée là, dit-elle en montrant le bord de la baignoire, quand on était assis, le pied de quelqu'un s'est coupé... Elle n'a pas l'air traumatisée par le naufrage où elle a perdu ses parents, dont elle semble être la seule rescapée, elle joue avec la mousse. On la sort du bain, on la sèche : "On va bien s'occuper de toi." Kenza répond : "Ici je veux pas." Elle se tourne, se jette sur le lit et s'endort.

Les trois femmes sont à la cuisine : Jolie (Laetitia Ky), Naney (Debora Lobe Naney) et Marie (Aïssa Maïga). "C'est quoi le plan, en fait?", demande Jolie. "C'est quoi cette question, réplique Marie, on va s'occuper d'elle." Marie est la plus âgée des trois jeunes femmes, elle est pasteur.e évangélique, on la retrouve plus tard en train de prêcher devant une vingtaine de fidèles, membres d'une communauté d'immigrés, exilés, rescapés en partance pour l'Europe rêvée et improbable. L'histoire du film d'Erige Sehiri se passe à Tunis, un des goulets d'étranglement de l'immigration subsaharienne vers l'Europe. Ils chantent pour se donner du courage. Marie les motive : "Quand Dieu a dit à Abraham : 'Quitte la maison de ton père, quitte ta nation, va où je vais te bénir', Abraham s'est levé... Je sais que Tu as un plan pour moi, ce n'est pas pour que je périsse dans la mer!" Et tous en chœur : "Amen! Amen!"

Le plus raisonnable n'est pas le plus heureux

Marie semble avoir trouvé sa place dans cette société précaire. Avec le denier du culte, elle peut louer cette maison où elle héberge Naney et Jolie. L'arrivée de la petite Kenza chamboule tout. Le plus raisonnable serait de la rendre aux autorités, qui la placeront dans un foyer en compagnie d'autres enfants perdus. Mais le plus raisonnable, le moins illégal, n'est pas le plus normal, le plus naturel, le plus heureux. L'intrigue du film tient dans ce dilemme : entre l'instinct et la loi, à qui obéir? L'intérêt du film est dans ses personnages.

Il y a Noa, le journaliste aveugle, interprété par Blamassi Touré qui, dans la vraie vie, n'est pas seulement aveugle mais aussi militant des droits humains, personnage politique important en Tunisie où il vit depuis quinze ans, après avoir quitté la Côte d'Ivoire. Les films d'Erige Sehiri sont comme ça, un peu de fiction pour beaucoup de réel. "Regarde-moi, demande l'aveugle à Marie venue le consulter pour savoir ce qu'elle doit faire de la petite Kenza. Regarde-moi et dis-moi si c'est pour ton bien ou pour le sien que tu veux la garder chez toi."

Il y a le propriétaire de la maison où habite Marie, interprété par Mohamed Gravaa, immense acteur, qui vient réclamer son loyer, parle de ses malheurs, de ce qu'il risque en hébergeant des sans-papiers comme elles, et cette église évangélique... "Et cette petite, il demande en voyant Kenza, elle est à qui?"

Mon préféré dans le genre haut en couleur, c'est Foued (Foued Zaaza), le seul Tunisien du film, la cinquantaine bien tassée. Petit-bourgeois déclassé, il s'est lié d'une amitié ambiguë avec Naney qu'il entraîne dans des combines à deux dirhams, plus foireuses les unes que les autres. Il offre à Naney une trottinette pour son anniversaire, elle est tellement heureuse de foncer à toute berzingue sur le parking. Jusqu'à ce que Foued lui explique qu'il doit rendre la trottinette : c'est une location.

Toute cette petite misère n'est pas triste, pas désespérée. Toute l'intrigue est plutôt de savoir si elles ne vont pas basculer dans la grande misère, celle d'où l'on ne remonte pas.

★ EXPRESSIONS DE VÉNISSIEUX

Samedi 22 novembre 2025

Erige Sehiri : « Mon film décrit l'entre-deux »

Enfant des Minguettes, Erige Sehiri était au cinéma Gérard-Philippe ce 20 novembre pour présenter son nouveau film, « Promis le ciel », qui décrit le quotidien des migrants subsahariens en Tunisie.



Il y avait du monde, ce 21 novembre dans la soirée, au cinéma Gérard-Philippe. Non seulement parce que le public était curieux de découvrir *Promis le ciel*, un film projeté en avant-première, en partenariat avec les associations Coup de soleil et Maghreb des films. Mais aussi parce que beaucoup connaissaient la réalisatrice, Erige Sehiri, qui a grandi aux Minguettes, dans le quartier Marcel-Cachin.

★ EXPRESSIONS DE VÉNISSIEUX

Samedi 22 novembre 2025

Celle-ci rappelait d'emblée ses racines : *« Gérard-Philippe est le cinéma de mon enfance. C'est là où j'ai vécu et je garde un souvenir fort de Titanic, découvert ici. »*

Après un court-métrage documentaire, *Le Facebook de mon père*, et deux longs-métrages remarquables, *La Voie normale* et *Sous les figes*, Erige présentait son nouveau film, exemple, expliqua-t-elle, *« d'un cinéma engagé parce que j'ai grandi ici, avec vous »*.



Promis le ciel se déroule à Tunis et décrit le quotidien de trois jeunes femmes subsahariennes, interprétées par Aïssa Maïga, Laetitia Ky et Debora Lobe Naney, qui ont recueilli chez elles une petite fille, Kenza (Estelle Kenza Dogbo), orpheline et sauvée d'un naufrage de migrants. La première est pasteur évangélique, la seconde étudiante et la troisième se débrouille comme elle peut, alors qu'elle a laissé sa fille chez elle, en Côte d'Ivoire.

Sur la profession de la première, Erige apporte des précisions : *« À Vénissieux, dans les années quatre-vingt-dix, on trouvait des mosquées dans les caves, avant qu'elles ne deviennent légales. En Tunisie, les églises s'installent dans des maisons, en clandestinité. L'évangélisme est considéré comme une secte. Je voulais inverser les choses. Là-bas, c'est nous, les blancs, alors qu'ici, nous ne sommes pas considérés comme tels. »*

Elle ajoute : *« Au fil de l'écriture, la petite Kenza, qui aurait dû être au centre du film, s'est retrouvée laissée-pour-compte. Je me suis intéressée aux trois femmes et à cette sororité mise à l'épreuve. On voit souvent, dans les films d'aujourd'hui, des combats de femmes qui agissent ensemble. Je ne trouve pas cela très réaliste ! »*

★ EXPRESSIONS DE VÉNISSIEUX

Samedi 22 novembre 2025

Ainsi, le scénario ne suit-il pas une ligne définie — la manière dont les trois vont s'occuper d'une petite fille entrée dans le pays en toute illégalité — mais nous offre une succession de séquences montrant les différentes activités des trois héroïnes : la foi pour le pasteur, l'envie de liberté et d'indépendance pour l'étudiante, les petits trafics pour récupérer de l'argent et pouvoir se payer le passage vers l'Europe pour la troisième.

TOURNÉ DANS L'URGENCE

« Tourné dans l'urgence, reprend Erige, le film décrit un entre-deux : entre le Subsahara et l'Europe, entre le jour et la nuit, entre rester ou partir. Il montre aussi comment la politique européenne envers les migrants influence la politique tunisienne, avec également du racisme. Les trois femmes ont une vie très fragmentée et le récit l'est aussi. »



Cet entre-deux baigne également les actions des personnages. Bien que sympathiques, les trois femmes peuvent soudain devenir dures ou faire n'importe quoi, ce qui les rend plus crédibles, plus humaines. D'ailleurs, à propos du rôle joué par Aïssa Maïga, Erige lâche : *« On ne sait pas si elle est honnête ou pas. »*

La réalité montrée dans le film est, reconnaît-elle, moins violente que dans la vraie vie. *« J'ai atténué pour mieux regarder leurs personnalités, leurs individualités. Qu'est-ce qui nous reste de l'autre quand on a vécu un moment ensemble dans l'adversité ? »*

★ EXPRESSIONS DE VÉNISSIEUX

Samedi 22 novembre 2025

Elle précise que la première version du scénario ne comprenait que deux personnages, la pasteure et l'étudiante, et que le troisième s'est rajouté suite à sa rencontre avec Debora Lobe Naney. « *Ça a tout chamboulé ! Elle avait vraiment traversé la Méditerranée.* » On ne peut qu'apprécier la décision de la cinéaste, tant ce personnage est fort et tant est impressionnante son interprète. Le casting est d'ailleurs idéal, non seulement en ce qui concerne les trois actrices principales mais aussi les personnages secondaires. Citons Foued Zaazaa, qui incarne cet ami qui apporte une note d'humour — « *C'était sa première expérience au cinéma* », indique Erige —, et Mohamed Grayaâ (le propriétaire). « *Ce grand acteur tunisien a accepté de jouer ici un second rôle.* »

Quant au titre du film, il vient d'une chanson de Delgres, entendue pendant le générique final. Les paroles disent « *On m'a promis le ciel, en attendant j'suis sur la Terre* ». Erige renchérit : « *Mon film repose sur des promesses. Celles d'une mère à sa fille, d'un pasteur à ses fidèles, d'un gouvernement aux citoyens. Des promesses non tenues...* »

« Promis le ciel » d'Erige Sehiri sortira sur les écrans le 28 janvier 2026.

Mercredi 28 janvier 2026

TOUTE PREMIÈRE FOIS

AÏSSA MAÏGA

PAR FRANÇOIS OUISSÉ
PHOTOS ALEXANDRE ISARD

Depuis plus de vingt ans, l'actrice révélée au grand public par *Les Poupées russes* trace un sillon original au cinéma. Le 26 novembre, dans *Promis le ciel*, elle va surprendre en femme pasteur d'une église baptiste de Tunisie qui se bat pour sauver une fillette réfugiée. Venue présenter ce long-métrage fort en humanité au festival du film à Angoulême (qui lui a décerné trois Valois, dont celui de la mise en scène), Aïssa Maïga a accepté de se dévoiler au fil de notre questionnaire.

GALA : Le premier souvenir d'enfance gravé dans votre mémoire ?

AÏSSA MAÏGA : Dans l'avion qui m'emmène de Dakar à Paris. Je laisse ma mère pour rejoindre mon père, j'ai 4 ans et ne prendrai le vol retour que vingt ans plus tard. Je me souviens de la mer à travers le hublot et du froid à mon arrivée, en plein mois de novembre. J'ai eu la curiosité de faire des recherches longtemps après : c'était un hiver particulièrement rude.

GALA : Votre premier modèle dans la vie ?

A. M. : Mon papa. Il était journaliste, brillant, cultivé, curieux de ma propre intelligence, très ouvert. C'était le seul adulte que je voyais s'adresser de façon normale à ce qu'on appelait alors les clochards. Il était le même avec tout le monde et je trouvais ça admirable.

GALA : Votre premier regard sur la France ?

A. M. : J'étais déroutée par la langue. Au Sénégal, je parlais le wolof, qui n'était même pas la langue de mon père. J'ai le souvenir que, même à 6 ou 7 ans, le français m'apparaissait encore parfois comme une langue étrangère. Les autres enfants connaissaient par cœur les chansons des dessins animés, pas moi. J'avais un peu honte.

GALA : La première fois que vous avez ressenti une injustice ?

A. M. : En CE1, avec Sandrine, une fille que tout le monde appelait « la pouilleuse » parce qu'elle était pauvre et sans doute négligée par ses parents. J'assistais aux méchancetés des autres enfants et me sentais totalement impuissante. Il m'arrive encore parfois de penser à elle, je me souviens même de son nom de famille...

GALA : Le premier film qui vous a éblouie ?



A. M. : E.T. On était allés le voir avec l'école. J'étais amoureuse d'un certain Frédéric et lui ai tenu la main pendant tout le film. Ça, c'est une vraie première fois [*Rires*] !

GALA : La première star dont vous avez été fan ?

A. M. : Marilyn Monroe. J'avais des posters d'elle dans ma chambre. Je la trouvais extrêmement belle et m'identifiais à son parcours, son enfance chaotique. On n'a pas eu les mêmes vies, j'ai toujours été bien entourée, avec des figures parentales fortes. Mais j'avais ce côté « orphelin ». Mon père était déjà mort à ce moment-là, je ne connaissais pas vraiment ma mère. Marilyn incarnait l'idée qu'on peut déjouer le mauvais sort, qu'il n'y a pas de fatalité.

GALA : Le premier métier dont vous rêviez ?

A. M. : Je voulais être astronaute. Ce qui était complètement irréaliste car j'ai le vertige à partir du troisième étage, et ce métier nécessite un tout petit peu d'appétence pour les mathématiques : ce n'était pas mon cas.

GALA : Votre première claque professionnelle ?

A. M. : J'étais serveuse dans le quartier Bastille quand j'ai entendu parler d'un casting pour un film avec Gad Elmaleh, alors inconnu. À l'issue de quatre mois de sélection, on m'a dit « on vous donne la réponse lundi ». Le lundi, pas de réponse. Le mercredi, n'y tenant plus, j'ai appelé Gad depuis une cabine téléphonique dans le métro. Il m'a dit : « Ah, tu ne sais pas ? Ils ne t'ont pas choisie... » Je me suis effondrée en larmes au milieu du couloir souterrain car, pour moi, tout était perdu, j'allais rester serveuse toute ma vie. Gad m'a remonté le moral, il m'a expliqué que ça lui était arrivé d'être écarté encore plus tard, après le début d'un tournage. Ça m'a servi de leçon : jamais plus je n'ai été désespérée par un casting raté.

GALA : La première chose qui vous séduit chez un homme ?

A. M. : Ses yeux. Et la deuxième, c'est son humour.

GALA : La première fois que vos fils Sonni et Kwameh (29 et 23 ans) vous ont fait vous sentir vieille ?

A. M. : Quand Sonni, en CM1, m'a dit qu'il ne fallait plus que je vienne le chercher devant l'école. Sa décision était sans appel. Moi qui avais l'impression d'être une mère hyper cool, j'étais désespérée ! [*Elle éclate de rire*] ♦

Arte Mare, Promis le ciel d'Erige Sehiri La Tunisie comme jamais !...

Promis le Ciel, film généreux. Tendre. Bienveillant. Film de femmes réalisé par Erige Sehiri. Long-métrage représentant la Tunisie à la compétition méditerranéenne du festival Arte Mare. Promis le Ciel, comme une réconciliation d'avec une époque mortifère. Promis le Ciel, un contexte impitoyable, mais que le rire, les chants, la danse, teintés de spiritualité des protagonistes féminines — reines de l'écran — pansent... Façon de faire reculer le mal. De le maîtriser.



Des femmes fortes dans une ville refuge Marie, Naney, Jolie, originaires de Côte d'Ivoire, vivent à Tunis, ville qui est un peu leur auberge espagnole. Marie (Aïssa Maïga) est la guide et la tête pensante de sa communauté religieuse. Naney (Deborat Christelle) rêve un peu d'une échappatoire ultramarine, mais est avant tout la bonne copine, toujours prête à donner un coup de main. Jolie (Laetitia Ky), étudiante, est une future ingénieure. Un jour survient Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage en Méditerranée. Gamine espiègle qui conquiert vite le cœur de celles qui l'accueillent.

Des présences lumineuses

Toutes les quatre, face à la caméra d'Erige Sehiri, sont formidables de présence. Kenza est l'incarnation de la vitalité, du bonheur de vivre, même si sa maman ne lui répond jamais au téléphone ! Jolie... est jolie, tantôt méditative, tantôt au bord de la révolte.

Marie, la pasteure, est une belle personne dont les sermons émeuvent ses paroissiens. Elle est aussi une femme pleine de délicatesse, d'attentions aux autres, tout en restant pragmatique au quotidien. Naney, la débrouillarde, ne plie pas devant le machisme et autres coups du sort.

Une joie plus forte que la douleur

Kenza, Jolie, Naney, Marie parviennent à surmonter leur détresse, les aléas guère réjouissants de leur vie grâce à leurs tempéraments qui convoquent, aux moments difficiles, rires, chants, danses. En les regardant, on se croirait réellement à Abidjan, Cotonou ou Ouagadougou. Certes, les instants bienheureux, ponctués d'une gaieté si naturelle, n'arrivent pas à faire complètement oublier l'ambiance délétère que font régner les champions de l'ordre : la police.

Une répression ciblée

Traque, rafles des peaux noires sans

distinction. Chasse à l'étranger de couleur foncée. Répression avec des hauts et des bas dictés par ceux qui décident. Décrètent. Ordonnent... Le pouvoir tunisien n'est-il pas sommé par l'UE d'empêcher les traversées maritimes vers l'Europe du Sud ? Alors, c'est le retour périodique du bâton et de la bastonnade ! Sauf qu'il y a des citoyens tunisiens noirs. Sauf qu'il y a des Subsahariens installés légalement en Tunisie. Sauf qu'il y a également des gens d'au-delà du Sahara qui ne souhaitent pas se retrouver à Lampedusa ou dans les camps de « rétention » grecs.

Une migration africaine méconnue

80 % des migrations en Afrique se font entre États africains. Phénomène plutôt inconnu des Européens. Phénomène qui, en outre, est ancien. En effet, les frontières imposées par les colonisateurs ont découpé le continent africain à la tronçonneuse, au mépris de l'histoire



des grands empires érigés en Afrique de l'Ouest depuis plus d'un millénaire.

Grands empires et royaumes recentrés autour de villes importantes. Mais les limites de ces empires et de ces royaumes n'ont jamais empêché les gens d'aller là où ils en avaient envie, où un souverain ou une parentèle les appelaient, à moins que ce ne soit la soif d'un ailleurs plus fertile ou mieux situé sur des axes de communication !

Depuis des siècles et des siècles, les Africains migrent, au fond, chez eux... Par instinct de panafricanisme ? Pourquoi pas !

• Michele Acquitiva-Pache

Crédit photos : ©ManekiFilms, Henia Production

★ M LE MAGAZINE DU MONDE

Vendredi 23 janvier 2026



Laetitia Ky,
à New York,
le 7 janvier.

Vendredi 23 janvier 2026

C'EST PAR UN message sur Instagram que la cinéaste Erige Sehiri l'a contactée. « Avec moi, les choses commencent toujours par les réseaux sociaux », s'amuse Laetitia Ky, 29 ans, artiste ivoirienne touche-à-tout suivie par 5,7 millions de personnes sur TikTok et 528 000 sur Instagram. La réalisatrice franco-tunisienne a fait de Laetitia Ky, découverte dans un article de la presse féminine, l'une des trois héroïnes de *Promis le ciel*, sélectionné dans la section Un certain regard au dernier Festival de Cannes, en salle le 28 janvier. Dans ce long-métrage beau, douloureux et lumineux, qui dénonce le racisme envers les immigrés subsahariens en Tunisie, Laetitia Ky incarne Jolie, une étudiante en ingénierie. Un personnage taiseux, insondable, paumé. À l'exact opposé de l'image qu'elle renvoie sur les réseaux sociaux, où elle s'est d'abord fait connaître grâce à des sculptures capillaires engagées, des posts intimes parfois logorrhéiques et une imagerie frondeuse. « Jolie me ressemble beaucoup », assure l'Abidjanaise, qui s'est installée à New York début novembre. Depuis son appartement de Chelsea, où elle vit en colocation, elle confie par visio : « En vérité, je suis peu sûre de moi. La vie d'artiste n'a rien de prévisible et laisse toujours dans l'inconfort. »

Prolifique, pluridisciplinaire, parfois polémique : Laetitia Ky est un précipité des années 2020. Actrice pour la troisième fois, après ses apparitions dans des films art et essai (*La Nuit des rois*, de Philippe Lacôte, en 2020 ; *Disco Boy*, de Giacomo Abbruzzese, en 2023), elle n'a jusqu'ici jamais passé de casting et n'est représentée par aucun agent. Il y a une dizaine d'années, c'est aussi en parfaite autodidacte qu'elle a percé sur les réseaux... Après une adolescence marquée par des troubles alimentaires, elle a claqué la porte de l'école de commerce ivoirienne où elle étudiait. Au grand dam de son père, fabricant d'emballages dans l'industrie médicale, fâché les premiers temps que sa fille précoce, élève modèle, bac en poche dès 15 ans, choisisse une voie moins traditionnelle pour s'émanciper.

C'est ainsi, en emberlificotant ses longs cheveux noirs autour de structures de fil de fer, qu'elle trouve son terrain d'expression. Carte de l'Afrique, baobab,

ailes de papillon, gants de boxe, poing levé, sexe féminin, têtes d'animaux... Qu'elle s'élève au-dessus de son crâne ou retombe jusqu'à sa poitrine, sa chevelure esquisse des formes visuellement frappantes. À chaque publication de photo, prise seule ou avec l'aide de sa sœur graphiste, Florencia, d'abord sur fond uni puis dans des paysages réels, Laetitia Ky adjoint un message rédigé en anglais : prise de position afroféministe, éloge de la maternité, coup de gueule contre les violences faites aux femmes, les mutilations génitales, le repassage des seins (une coutume pratiquée dans plusieurs pays d'Afrique censée contrarier le développement de la poitrine lors de la puberté).

Les abonnés affluent. En 2022, elle fait partie de la délégation ivoirienne à la Biennale de Venise, collabore avec des marques de mode (Marc Jacobs, Burberry), et travaille de 2019 à 2023, pour l'agence de mannequins Elite. « Au bout de quelques années, pourtant, j'ai senti que j'avais besoin d'un nouveau mode d'expression, raconte l'artiste. J'essaie de créer sans stratégie. Je pars de visions venues de mon imagination, que j'estime fertile, et je tente ensuite de leur donner vie. » En 2021, elle achète ainsi, sur un coup de tête, une toile et de l'acrylique. Un premier autoportrait la dévoile nue, coude levé, aisselle poilue.

Depuis, se sont succédé des dizaines de tableaux, viscéraux, troublants et hallucinés, exposés à Paris par la Galerie LIS10, qui la représente. Évocation de chagrins ou d'attraction sexuelle, corps qui surgissent, le travail plastique de Laetitia Ky met en scène des êtres déshabillés, aux seins ou phallus disproportionnés, aux cerveaux parfois trépanés, aux vulves sanglantes. « Je parle mieux de mes émotions en peinture qu'en mots, commente-t-elle. L'art est à la fois ma pudeur et ma thérapie. » Sur les réseaux sociaux, réceptacle de toutes ses pensées et fulgurances, chacun y va alors de son commentaire ou de son émoji, enthousiaste ou ulcéré. Aucune de ses publications ne laisse indifférent. Les amateurs d'art trouvent douteuse sa popularité, et les âmes sensibles jugent obscènes ses représentations de menstruations. Certains s'agacent de ses revendications féministes, tandis que d'autres l'accusent de transphobie à cause de son insistance à définir une

femme par son sexe biologique et à voir dans l'identité de genre un concept trop occidental.

Est-ce pour apaiser les esprits qu'elle privilégie, depuis quelques mois, des sculptures capillaires plus consensuelles (flocon de neige, canne à pêche, milk-shake), ou des vidéos TikTok du type tutos de cuisine ou de maquillage. « J'en ai eu assez que mon travail soit seulement lu par le prisme du politique, explique Laetitia Ky. Politique, je le suis, mais je pense que mon art a davantage d'épaisseur, avec des couches variées, ludiques, intimes, esthétiques... Maintenant, je veux me le réapproprier, ne pas trop conceptualiser, ne pas me mettre de pression et laisser couler l'inspiration comme elle vient. »

Elle admire la pop fière de Rihanna, la témérité picturale de Frida Kahlo, les romans plaidoyers de Chimamanda Ngozi Adichie, et a puisé dans la lecture de l'écrivain sénégalais Cheikh Hamidou Kane, 97 ans, des réflexions sur les identités africaines. « Mais j'essaie de garder la bonne distance avec l'art des autres : je connais mon cerveau, je peux vite être dans la comparaison et m'y perdre. D'autant que je me cherche encore », avoue-t-elle. Dans cette vie créative, instable et solitaire embrassée avec flamme, le cinéma ressemblerait presque à une parenthèse reposante. « C'est l'endroit où je dois m'oublier pour me mettre au service de la vision d'un autre. Jouer me stresse, mais m'aide à lâcher prise sur ma propre production. »

Amatrice de films fantastiques et des sagas Marvel ou DC Comics, elle rêve désormais d'un premier rôle à l'écran. Et réfléchit, en attendant, à la façon de transformer ses créations capillaires en performances données devant un public. Elle travaille aussi sur sa première bande dessinée. « Je dessine à la main, planche après planche, et colorise ensuite à l'ordinateur », dit-elle, exhibant une page en cours d'élaboration. Cette fiction longtemps mûrie pourrait, selon elle, se décliner sur plusieurs tomes. Au cœur de l'intrigue ? Une super-héroïne qui lutte contre le crime à Abidjan en usant de sa chevelure. (M)

« PROMIS LE CIEL » (1 H 32), D'ERIGE SEHIRI.
AVEC AÏSSA MAÏGA, LAETITIA KY ET DEBORA LOBE NANEY.
EN SALLE LE 28 JANVIER.

Le décoiffant militantisme artistique de Laetitia Ky

L'artiste ivoirienne de 29 ans s'est fait connaître sur les réseaux sociaux avec ses spectaculaires sculptures capillaires délivrant des messages politiques et féministes. Aujourd'hui, c'est par la peinture qu'elle exprime ses engagements. Laetitia Ky est à l'affiche de « Promis le ciel », de la réalisatrice Erige Sehiri, qui dénonce le racisme envers les migrants subsahariens en Tunisie.

zoom. Erige Sehiri et L'IDENTITÉ africaine

SANS RIEN ENJOLIVER,
LA RÉALISATRICE
ERIGE SEHIRI BROSSÉ
AVEC POÉSIE, HUMOUR
ET DÉLICATESSE TROIS
PORTRAITS DE FEMMES
SUBSAHARIENNES

EXILÉES À TUNIS : UNE
PASTEURE, UNE MÈRE
SÉPARÉE DE SON ENFANT ET UNE
ÉTUDIANTE QUI RECUEILLENENT KENZA,
4 ANS, RESCAPÉE D'UN NAUFRAGE. • M. L.

« Promis le ciel », d'Erige Sehiri, avec Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney...



Aïssa Maïga et la petite
Estelle Kenza Dogbo.

"Promis le ciel" au cinéma : le racisme ne s'arrête pas aux frontières de la Tunisie

La talentueuse réalisatrice Erige Sehiri signe un film implacable sur la marginalisation (euphémisme) dont sont victimes les exilés subsahariens en Tunisie. Cette fiction implacable prouve, s'il en était besoin, que l'exploitation et l'abjection ignorent les frontières et ne sont pas l'apanage des pays riches.

L'exil et le dossier migratoire sont au cœur des préoccupations des cinéastes qui préfèrent s'intéresser au sort du vaste monde plutôt qu'à leur tout petit nombril. Si de nombreux films n'échappent pas à la bien-pensance et à la démagogie en évoquant le douloureux sujet, d'autres se distinguent par leur lucidité et leur hauteur de vue. Promis le ciel, la nouvelle fiction de la Franco-tunisienne Erige Sehiri, s'inscrit dans cette catégorie et confirme le talent d'une réalisatrice déjà applaudie en 2022 pour Sous les figues, fiction subtilement transgressive sur la Tunisie d'aujourd'hui.

Contrairement à son confrère mexicain Michel Franco qui, cette semaine, s'abîme dans le didactisme et les surenchères douteuses avec Dreams - histoire passionnelle et érotique trouble entre une riche Américaine (Jessica Chastain) et un sans-papiers -, la cinéaste échappe aux pièges de la démonstration dans son nouveau film. Un film qui met en scène trois femmes ivoiriennes installées, provisoirement espèrent-elles, en Tunisie et qui subissent le racisme et le mépris des autochtones.

L'internationale horridique

Marie, ex-journaliste devenue pasteure dans son « pays d'accueil », tente d'oublier les douleurs de son quotidien dans la ferveur religieuse et œuvre à l'harmonie au sein de sa communauté. Dans sa maison délabrée, elle cohabite avec Naney, qui survit en multipliant les petits trafics et fantasme sur un avenir en Europe, et Jolie, une étudiante qui est la seule à avoir des papiers en règle et est donc censée pouvoir circuler comme bon lui semble dans les rues de Tunis. Une illusion tant la violence (y compris celle des institutions) ne connaît aucune limite à l'égard des étrangers venus de la « lointaine » Afrique noire. Les trois femmes accueillent bientôt une nouvelle venue : Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage.

Dépourvu de clichés sur les souffrances des migrants et le courage des femmes puissantes, Promis le ciel frappe les esprits avec sa rigueur, fruit d'un long travail d'enquête, son refus de la sensiblerie et son ancrage quasi documentaire dans les réalités endurées par les exilés. « On oublie souvent », souligne Erige Sehiri, que la

Mercredi 28 janvier 2026

grande majorité des migrants africains, environ 80 %, se déplacent à l'intérieur du continent. Seuls 20 % d'entre eux migrent vers l'Europe. » C'est tout l'intérêt du film que de mettre en scène, de l'autre côté de la Méditerranée, une situation humaine, politique et économique désolante qui, en règle générale, est examinée par les cinéastes en Occident. Erige Sehiri, avec une exigence de chaque instant, donne à voir l'exploitation dans un pays du Maghreb et démontre, s'il en était besoin, que l'homme et la femme sont partout des loups et des louves pour leurs semblables.

Promis le ciel, de Erige Sehiri. En salles.



[https://media.marianne.net/assets/asNHTT2VlbaJ3Teh2.jpeg?
w=1540&h=924&r=fill](https://media.marianne.net/assets/asNHTT2VlbaJ3Teh2.jpeg?w=1540&h=924&r=fill)

Marie, ex-journaliste devenue pasteure dans son « pays d'accueil », tente d'oublier les douleurs de son quotidien dans la ferveur religieuse et œuvre à l'harmonie au sein de sa communauté. Maneki Films - Henia Production

★ MAXI

Lundi 19 janvier 2026

Par Nathalie Jacquet

Film

PORTRAITS DE FEMMES

Après *Sous les figues*, qui se déroulait en milieu rural, la réalisatrice Erige Sehiri rend à nouveau visible les invisibles dans *Promis le ciel*, cette fois en milieu urbain, à Tunis. À travers trois personnages féminins de la communauté subsaharienne, en proie à la discrimination, la réalisatrice dessine trois portraits de femmes fortes et lumineuses malgré leurs parcours chaotiques. Aïssa Maïga est Marie, la femme pasteur, Laetitia Ky, Jolie, l'étudiante, et Debora Lobe Naney, auréolée d'un prix d'interprétation à Angoulême et Marrakech pour son premier rôle, incarne Naney, qui a abandonné son enfant. Un film choral pétri d'humanité.

Promis le ciel, de Erige Sehiri, en salle le 28 janvier.



Le destin de
trois femmes
fortes dans
le film *Promis
le ciel*.

« Promis le ciel » : un drame sur la condition des immigrées subsahariennes en Tunisie, porté par des comédiennes lumineuses

Critique Drame d'Erige Sehiri, avec Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney, Laetitia Ky (France/Tunisie/Qatar, 1h32). En salle le 28 janvier ★★☆☆☆



A Tunis, trois immigrées d'Afrique subsaharienne – une étudiante, une mère seule et une pasteure – réunies autour de l'église évangélique de leur communauté voient leur quotidien bouleversé par une orpheline de 4 ans, dont les parents ont péri en mer en tentant de rejoindre l'Europe. Récit choral d'une sororité résiliente, ce film éclaire une réalité méconnue de la Tunisie où sévit un violent racisme anti-migrant. Pour ne pas exposer certains membres du casting en situation irrégulière, la réalisatrice, issue du documentaire, a dû louvoyer. D'où, peut-être, le manque de tenue de la mise en scène. Sa force vive ? Les comédiennes, professionnelles (Aïssa Maïga, Laetitia Ky) ou non (Debora Lobe Naney, dont la vie a inspiré le personnage), habitées, lumineuses. Leurs visages laissent entrevoir les blessures du passé que balaient leurs maigres espoirs d'avenir.

ITW vidéo Aïssa

Aïssa Maïga : « Plus on avance dans une carrière en tant que femme, plus les rôles intéressants deviennent rares »



Vidéo Dans « Promis le ciel », Aïssa Maïga incarne une pasteure à Tunis aidant des réfugiés subsahariens. Elle éclaire, sous la caméra d'Erige Sehiri, les angles morts de l'exil, du racisme et de la représentation.

Enfin un personnage à la mesure de son talent ! Dans « Promis le ciel », Aïssa Maïga incarne la pasteure d'une église évangélique de Tunis où elle vient en aide aux réfugiés subsahariens qui tentent de survivre sur place ou de rejoindre l'Europe par la mer. Le film d'Erige Sehiri, ex-journaliste et documentariste, éclaire une réalité méconnue de l'émigration et le racisme dont sont victimes les Africains et les chrétiens en Tunisie.

★ LE NOUVEL OBS

Mardi 27 janvier 2026

L'actrice de « Prête-moi à ta main » et des « Poupées russes » y trouve un rôle en écho avec ses convictions. Lesquelles ont secoué la doxa, il y a sept ans, grâce à « Noire n'est pas mon métier », un recueil de témoignages de comédiennes noires et métisses sur l'ostracisme et les clichés auxquels elles font face dans le milieu du cinéma français. Aïssa Maïga en était l'instigatrice.

Au dernier Festival de Cannes, où « Promis le ciel », en salle ce mercredi 28 janvier, faisait l'ouverture de la section Un certain regard, elle nous parlait de son travail sur le film, de son importance à ses yeux et de l'évolution du métier sur les questions de représentation et de diversité.

★ L'OFFICIEL DES SPECTACLES

Mercredi 28 janvier 2026

PROMIS LE CIEL (2025 – 1h32)

France, Tunisie. Couleur. De Erige Sehiri. Avec Aïssa Maïga, Laetitia Ky, Debora Naney, Mohamed Grayaa, Foued Zaazaa, Estelle Dpgbo.

● **Drame** : Marie, pasteure ivoirienne et ancienne journaliste, vit à Tunis. Elle héberge Naney, une jeune mère en quête d'un avenir meilleur, et Jolie, une étudiante déterminée qui porte les espoirs de sa famille restée au pays. Quand les trois femmes recueillent Kenza, quatre ans, rescapée d'un naufrage, leur refuge se transforme en famille recomposée tendre mais intranquille, dans un climat social de plus en plus préoccupant.

● Réalisatrice franco-tunisienne, Erige Sehiri propose des œuvres oscillant entre réalisme documentaire et fiction narrative. Ce nouveau long-métrage, après **Sous les figues** (2021), s'inscrit dans une démarche de « rendre visibles les invisibles ». Elle explique avoir rencontré en 2016 des jeunes d'Afrique subsaharienne venus poursuivre leurs études en Tunisie, bien avant la vague migratoire vers l'Europe qui a suivi : « Ce qui m'intriguait, c'est qu'ils vivaient dans des mondes parallèles, ils avaient leurs propres bars, leurs discothèques, leurs commerces et leurs églises. Ces maisons d'habitation, transformées en églises évangéliques, c'est le retour du lien social. »

UGC Ciné Cité Les Halles 1^{er} (vo) – **3 Luxembourg 6^e** – **UGC Gobelins 13^e** (vo) – **7 Parnassiens 14^e** – **Cinéma des Cinéastes 17^e** – **UGC Ciné Cité Paris 19 19^e** (vo) – **MK2 Gambetta 20^e** – **Versailles 78** – **Trappes 78** – **Massy 91** – **Chilly-Mazarin 91** – **Villeneuve-la-Garenne 92** – **Châtenay-Malabry 92** – **Montreuil 93** – **Rosny-sous-Bois 93** – **Créteil 94** (vo) – **Montmorency 95** – **Saint-Ouen-l'Aumône 95** (vo)

«Promis le ciel» : la critique d'un film fort sur le sort des migrants en Tunisie

Après «Sous les figes», la réalisatrice franco-tunisienne Érige Sehiri confirme l'acuité de son regard de cinéaste.

Le synopsis

Marie, pasteure ivoirienne et ancienne journaliste, vit à Tunis. Elle héberge Naney, une jeune mère en quête d'un avenir meilleur, et Jolie, une étudiante déterminée qui porte les espoirs de sa famille restée au pays. Quand les trois femmes recueillent Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage, leur refuge se transforme en famille recomposée tendre mais intranquille dans un climat social de plus en plus préoccupant.

La critique de Paris Match (4/5)

Les meilleurs films politiques sont souvent ceux qui racontent l'urgence d'une situation sans ajouter un jugement moral et surplombant, juste en donnant un visage et une voix à ceux qui souffrent. Venue du documentaire et autrice d'un premier film de fiction étonnant - «Sous les figes» -, la réalisatrice franco-tunisienne Érige Sehiri a composé un casting étonnant, avec des actrices professionnelles - l'expérimentée **Aïssa Maïga** et la prometteuse Laëtitia Ky - et des amateurs qui rejouent les drames de leur vie et l'angoisse au quotidien. Parmi eux, une vraie révélation, Deborah Christelle Lobe Naney, qui donne une telle force à son personnage de migrante combative qu'elle nous submerge d'émotion à chaque scène.

La puissance du film tient aussi dans son caractère choral mais jamais démonstratif, qui permet d'appréhender la situation dans toute sa dimension tragique et universelle. Comment se construire une nouvelle famille quand on a tout perdu ? Quels liens peut-on tisser quand on ne sait pas quel nouvel exil nous est promis ? Et quand l'ami aveugle de Marie l'éclaire sur l'avenir de la petite Kenza, les larmes ne sont pas loin...

CINÉMA

Aïssa Maïga (« Promis le ciel ») : « Pour vivre dignement, tous les risques sont pris »



Beau film de la réalisatrice Erige Sehiri, « Promis le ciel » raconte la chasse aux migrants subsahariens en Tunisie. Paris Match avait rencontré à Cannes l'une de ses interprètes, l'actrice franco malienne au sourire éclatant Aïssa Maïga.

Paris Match. Comment êtes-vous arrivée dans l'aventure de « Promis le ciel » ?

Aïssa Maïga. Érige Sihiri m'a envoyé un mail. Je ne la connaissais pas. J'avais entendu parler de son précédent film, « Sous les figes », que je n'avais pas eu l'occasion de voir. On s'est fait un zoom quasiment dans la seconde. La première chose que j'ai vue, ce sont des yeux noir profond et tellement brillants, pétillants, d'intelligence, d'envie. Puis, elle m'a raconté l'histoire de cette pasteur, l'histoire de cette communauté subsaharienne en Tunisie. Je me suis dit : « J'ai envie de travailler avec elle ». Mais elle n'était pas sûre, car elle ne travaille qu'avec des non-acteurs. Mais finalement, elle m'a choisie pour le rôle de Marie. Avec mon amie Julie Judd, qui est actrice aussi, nous avons construit en accéléré l'histoire de cette femme pasteur, d'où elle vient, cette ancienne journaliste qui a décidé de quitter ce métier-là pour entrer dans le service auprès des fidèles, dans un pays où il y a une hostilité parfois orchestrée de manière politique vis-à-vis des communautés migrantes ouest-africaines. J'ai rencontré aussi une femme pasteur, dont je ne peux pas dire le nom, qui m'a vraiment nourri à la fois sur l'aspect sociologique et sur la dimension spirituelle. Érige est aussi une journaliste d'investigation de formation. Elle a beaucoup enquêté sur le sujet avant d'écrire et de réaliser ce film.

Vous êtes à la fois la grande actrice professionnelle de la distribution et la « maman » de la communauté de « Promis le ciel ». Comment cela s'est passé sur le tournage ?

D'abord, il y a eu le travail avec Déborah Naney et Laetitia Ky, qui sont avec Marie le noyau de ce film. Elles me posaient beaucoup de questions sur le jeu d'acteur mais il n'y a pas de formule magique.

C'était très riche de sentir que le lien entre nous se créait. Il y avait une vérité qui s'établissait et qui accompagnait le travail dans le film. Il y a eu aussi un travail avec Kenza, la petite fille du film, qui a vraiment une personnalité incroyable et qui m'a accepté tout de suite. C'était magique. Et puis, il y a la communauté au sein de l'église, tout le monde voulait me donner des conseils. Ils m'ont dit : « Pour nous, tu es vraiment une pasteur, il n'y a pas de film. On ne prend pas ça comme un film. Pour nous, c'est une occasion de montrer qui nous sommes, de vivre notre foi. »

« En Tunisie, elle avait beau travailler, elle ne gagnait rien »

Vous avez eu l'occasion de discuter avec les acteurs non-professionnels sur leur parcours ?

J'ai eu l'occasion de discuter avec pas mal d'entre eux, au fur et à mesure des semaines du tournage, avec beaucoup de pudeur. J'étais très touchée. Une femme m'a expliqué avoir décidé de reprendre la mer parce qu'en Tunisie, elle avait beau travailler, elle ne gagnait rien, en tout cas pas suffisamment pour envoyer de l'argent à sa famille qui comptait sur elle en Côte d'Ivoire. Je pense qu'on serait nombreux à leur place à faire la même chose. Pour survivre, pour vivre dignement, tous les risques sont pris. Je n'ai aucun jugement à émettre de là où je suis, avec tout le confort de vie que j'ai, avec tous mes privilèges. Mais en tout cas, je trouve que cela force le respect. Il y a une part d'héroïsme, un courage énorme, de la résilience aussi.

Il y a une scène que je trouve magnifique dans le film, quand son ami journaliste, qui est non-voyant, la place face à une vérité qu'elle ne veut pas entendre.

En fait, c'est une scène où Marie, mon personnage, est vue dans une dimension qui est très secrète chez elle, sa blessure intime. Elle est regardée par quelqu'un qui a beaucoup d'amour pour elle et d'un seul coup, elle baisse la garde. Ça, ce sont des moments qui sont très forts à jouer, pour les acteurs, il faut convoquer la bonne matière, le bon matériau émotionnel, physique et spirituel. Cette scène, pour moi, elle est dédiée à quelqu'un que j'aime beaucoup, qui est passé par une énorme souffrance et qui continue d'être une personne merveilleuse.

Aïssa Maïga « Lever les yeux vers le ciel élève »



GRÉGORIE TAUIZAC

Dans *Promis le ciel*, elle incarne une pasteure installée à Tunis. Un rôle plein de sens pour cette comédienne humaniste.

Dans votre nouveau film, vous incarnez Marie. Présentez-nous cette femme en quelques mots...

Elle vit à Tunis (Tunisie) et héberge de jeunes migrantes dans la maison où se trouve l'église évangélique dont elle est pasteure. Attentive à leurs besoins, elle tente de les aider, dans un pays qui leur est hostile.

Qu'est-ce que ce rôle révèle de vous ? Mon besoin de m'exprimer sur la situation des migrants africains. Quatre-vingts pour cent d'entre eux se déplacent à l'intérieur du continent et vivent la plupart du temps dans des conditions très difficiles. Seuls 20 % migrent vers l'Europe. Cela se sait peu.

Le film que vous avez vu cent fois ? *Les 400 coups*, de François Truffaut, qui évoque avec grâce l'enfance maltraitée et la possibilité de trouver sa liberté.

La personne pour laquelle vous éprouvez le plus de gratitude ?

M^{me} Ganot, ma grand-mère adoptive. Elle s'est occupée de moi pendant mon enfance, à Fresnes (Val-de-Marne), notamment après le décès de mon papa quand j'avais 8 ans. Cette mamie de rêve, d'une grande douceur, lisait d'ailleurs *Le Pèlerin* ! Avec elle, j'ai voulu aller à la messe pour la première fois. Même si je ne me suis pas convertie au christianisme, elle m'a appris à me connecter à ma dimension spirituelle.

Pour quelle cause marcheriez-vous ? La question du manque d'eau au Sahel ! J'ai réalisé un documentaire sur ce sujet : *Marcher sur l'eau*, en 2021.

Une initiative qui vous touche ? J'ai créé l'association Mohamed

SON ACTU *Promis le ciel*, d'Erige Sehiri, drame, 1h 32. En salles, le 28 janvier.

Maïga, en mémoire de mon père, journaliste malien assassiné à 33 ans, en 1984. Avec Reporters sans Frontières, nous venons de créer le prix du journalisme d'investigation africain portant son nom.

Un lieu spirituel où vous aimez vous réfugier ? Églises, temples, mosquées... Dans les lieux de culte, je perçois la trace de toutes les personnes venues déposer leurs joies, leurs peines et leurs prières. Cela m'émeut.

Une qualité que vous seriez fière de transmettre à vos enfants ? L'esprit de tolérance. Élevée par un oncle et une tante athées, je suis allée au catéchisme grâce à M^{me} Ganot et à l'école coranique quand j'étais chez ma grand-mère, au Mali. Ces personnes avaient en commun l'humanisme et le respect de la foi – ou de l'absence de foi – de leur prochain.

Quelle beauté sauvera le monde ? Celle du ciel ! Au cœur de Paris ou ailleurs, lorsque mon regard s'oriente vers la lumière du ciel, je sens que je m'élève. ■

Recueilli par **Catherine Escrive**

★ LE PETIT BULLETIN

Mercredi 21 janvier 2026



District 9

PROMIS LE CIEL

De Erige Sehiri (France, Tunisie, Qatar, 1h32) avec Aïssa Maïga, Deborah Christelle Naney, Laetitia Ky... En salle le 28 janvier 2026.

Chronique faussement solaire mêlant légèreté et âpreté, *Promis le ciel* suit le quotidien de femmes noires immigrées en Tunisie dans un climat de racisme institutionnalisé croissant. Des trajectoires multiples composent un même geste portraitiste où solidarité et générosité se heurtent à des murs, tandis que l'humanisme vacille. Attendu côté mise en scène, privilégiant la justesse à l'audace, le film sait s'autoriser des écarts payants, adoptant un point de vue à hauteur d'enfant ou de brèves parenthèses oniriques. Sans bouleverser les formes, Erige Sehiri éclaire avec acuité des tensions longtemps reléguées hors champ.

« Promis le ciel » ★★★★★

Rire malgré tout

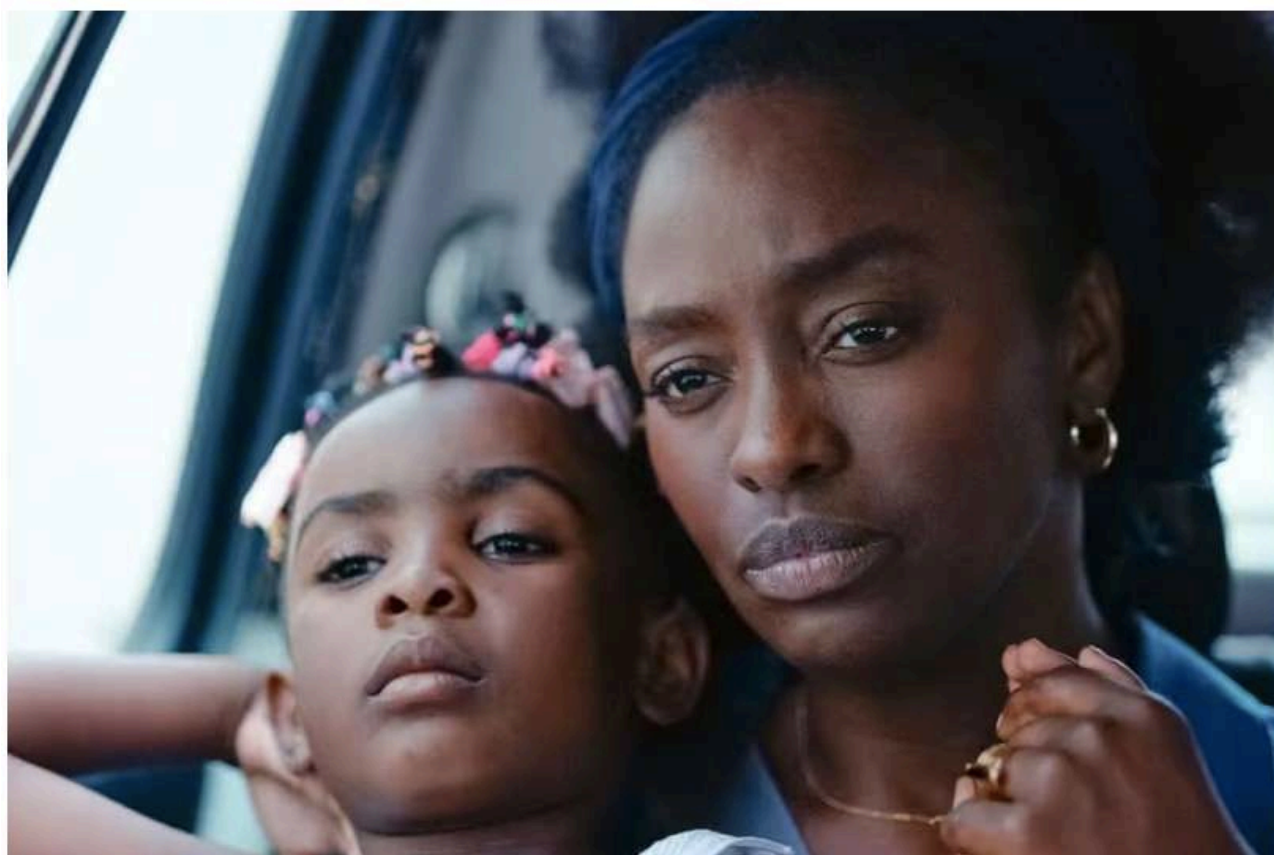
Jolie (Laetitia Ky) est étudiante, Naney (Debora Lobe Naney) a laissé sa famille en Côte d'Ivoire et attend, depuis trois ans, une traversée vers l'Europe, et toutes deux habitent, à Tunis, sous le toit de Marie (Aïssa Maïga), pasteure évangélique vivant et prêchant dans la clandestinité. Cachée, maternée par ces trois femmes coupées de leurs propres familles, la petite Kenza est, quant à elle, survivante, on le devine, d'un naufrage de migrants.

Le récit de ces destins brisés pourrait évidemment être sinistre. Or « Promis le ciel » est d'une drôlerie, d'une vitalité sidérantes. On sourit des prêches grandiloquents et un peu naïfs de cette pasteure qui gère sa communauté comme une PME en sursis. On aime, dans cette ville inhospitalière dont elles devraient raser les murs, les virées nocturnes, les jupettes à paillettes et les fous rires des deux protégées de Marie.

On est surtout subjugué par ces comédiennes, notamment par l'Ivoirienne Debora Lobe Naney, qui n'est pas une actrice professionnelle et que la réalisatrice a découverte alors qu'elle tentait, dans la vraie vie, de traverser la Méditerranée. Elle fait ses premiers pas au cinéma. Sûrement pas les derniers...

« Promis le ciel », une nécessaire sororité

Dans un troisième long métrage très juste, Erige Sehiri raconte la difficile survie d'une communauté de femmes à Tunis.



Une petite fille de 4 ans, dans une baignoire, est lavée par trois femmes qui lui posent des questions sur le parcours qu'elle vient d'effectuer. Une traversée traumatisante. Elle évoque des gens serrés sur un bateau, un homme dangereux muni d'un couteau, un naufrage, beaucoup de noyés. Les trois femmes savent que ses parents en font partie. La petite orpheline, KENZA, est une exilée comme Marie (Aïssa Maïga), Jolie (Laetitia Ky) et Naney (Debora Lobe Naney), qui l'entourent, toutes trois venues de Côte d'Ivoire jusqu'en Tunisie, espérant une vie meilleure. Erige Sehiri les a choisies pour protagonistes de son troisième long métrage (son deuxième de fiction), Promis le ciel, qui avait fait l'ouverture à Cannes, l'année dernière, de la section Un certain regard.

Comme le précédent, *Sous les figues*, qui se déroulait également en Tunisie, où la cinéaste française s'est installée en 2011 – année de « la révolution du jasmin » –, *Promis le ciel* est un film choral. Mais là où *Sous les figues* avait une quasi-unité de lieu, ce nouvel opus est géographiquement plus éclaté, même si le point d'ancrage est, à Tunis, la maison de Marie, où elle conduit des offices religieux – elle est pasteure de l'Église évangélique, ayant dû mettre en pause sa carrière de journaliste. Jolie, étudiante, y habite grâce à l'argent qu'envoie son père à Marie. Précaire, sans papiers, Naney y est hébergée : depuis trois ans qu'elle est en Tunisie, elle s'interroge sur ce qu'elle doit faire : la traversée vers l'Europe ou le retour en Côte d'Ivoire, où sa fille est restée.

Si Erige Sehiri aime filmer des groupes de femmes, elle ne pose pas la sororité comme un fait accompli. Ce que montre *Promis le ciel*, c'est que, comme la fraternité, la sororité n'est pas une donnée « naturelle ». On peut même dire que c'est un combat (sur soi, avec les autres), en tout cas le fruit d'une volonté. Qui dépend aussi des circonstances. Or l'action du film se déroule au moment où le pouvoir décide de faire la chasse aux exilés subsahariens sans papiers – ce que le régime autocratique de Kaïs Saïed a réellement mis en place à partir de février 2023. La cinéaste, qui a été journaliste, incline à intégrer des éléments de l'actualité dans ses scénarios.

★ TÉLÉ 7 JOURS
Lundi 26 janvier 2026

les people

Soirées et
tapis rouges

PROMESSE TENUE

Joli moment de tendresse lors de l'avant-première, à Paris le 15 janvier, de *Promis le ciel*, entre Debora Lobe Naney et Aïssa Maïga. Les deux actrices sont à l'affiche de ce drame réalisé par Erige Sehiri, dans lequel trois femmes vivant en Tunisie recueillent une fillette de 4 ans, rescapée d'un naufrage...





Promis le ciel

Erige Sehiri

À Tunis, trois Ivoiriennes recueillent une fillette rescapée d'un naufrage de migrants. Faut-il la confier aux autorités ? Lumineux et incarné.



Trois femmes en train de donner un bain plein de mousse à une fillette : lumineuse image de gynécée dans un décor de faïence bleue... Mais l'inquiétude, déjà, est dans les regards quand, avec douceur, les adultes interrogent l'enfant – qui était avec elle « sur le bateau » ? La petite Kenza répond par bribes innocentes et tragiques que tout le bateau a coulé, sauf elle...

Comme dans son film précédent, le resplendissant *Sous les figues*, nous sommes en Tunisie, mais après les jeunes travailleuses rurales, la réalisatrice Erige Sehiri a choisi de suivre, cette fois, trois héroïnes ivoiriennes à Tunis. Marie (Aïssa Maïga), ancienne journaliste devenue pasteure évangélique, héberge, dans sa paroisse, Naney, une jeune mère qui veut récupérer sa fille pour traverser la Méditer-

ranée, et Jolie, une étudiante déterminée et porteuse d'espoirs pour sa famille restée au pays. Dans un climat politique de plus en plus violent à l'égard des migrants d'autres pays africains, la question de garder la petite orpheline rescapée ou de la remettre aux autorités tunisiennes devient cruciale et dangereuse pour cette petite communauté religieuse, mais Marie, elle, ne peut se résoudre à s'en séparer. Chronique féminine des affres d'un enracinement rêvé et impossible...

Promis le ciel aborde un sujet rarement traité : la migration subsaharienne au Maghreb, et on a pu voir à quel point, récemment, la réalité des rafles et des arrestations reflète, hélas, la fiction... Mais, loin du film dossier, Erige Sehiri bouleverse avec sa mise en scène d'un naturalisme vibrant, sa manière de regarder,

avant tout, vivre ses personnages, avec des plans serrés sur leurs visages lors des désaccords et des peurs, et d'autres, larges, où leurs corps noirs avancent, fiers, presque poétiques, mais toujours étrangers, extérieurs au monde inhospitalier qui les entoure. Aïssa Maïga impressionne dans la gravité comme dans ses prêches fervents. Et Debora Lobe Naney, la révélation tout en énergie du film, donne à Naney une foi en la débrouille envers et contre tout. La séquence où cette femme qui n'a jamais reçu de cadeau de la vie croit que son ami Foued, Tunisien au chômage vivant loin de toute opinion politique, lui offre une trottinette, résume bien ce film lumineux, si beau et nécessaire, qui dénonce les promesses non tenues.

► Guillemette Odcino

| France/Tunisie (1h32) | Scénario : E. Sehiri et Anna Ciennik. Avec Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney, Laetitia Ky.

L'INSTANT T

L'ACTRICE

Aïssa Maïga

Propos recueillis par
Guillemette Odicino

L'immigration au féminin

« Avant même de me faire lire le scénario de *Promis le ciel*, la réalisatrice Erige Sehiri s'interrogeait, à voix haute, sur sa nécessité de raconter l'histoire de migrants subsahariens à travers une expérience féminine. En l'occurrence, celle de trois Ivoiriennes installées en Tunisie : une pasteure, que j'interprète, une étudiante (Laetitia Ky) et une mère célibataire (Debora Lobe Naney). Quatre-vingts pour cent des migrations ont lieu à l'intérieur même du continent africain ! J'ignorais ce chiffre avant de tourner le film. J'étais heureuse et fière d'y participer après le trauma que j'avais ressenti en voyant le traitement des corps noirs en Libye et en Tunisie, comme cette image à la télé d'une femme et sa petite fille allongées, mortes, face contre terre... »

Agnostique et mystique

« J'ai été choisie dix jours seulement avant le début du tournage. Pour dessiner si vite le personnage de Marie, ancienne journaliste devenue pasteure, j'ai demandé à une copine actrice, Julie Judd, de me coacher. Deux cerveaux valent mieux qu'un ! Et deux visions de la foi qu'une seule. J'ai été élevée par un père marxiste et journaliste – ce qui résonnait avec mon personnage –, mais aussi par une grand-mère d'adoption, française et très catholique, qui m'emmenait à la messe avec l'accord de mon père ! En vacances au Mali chez ma vraie grand-mère musulmane, en revanche, je mettais mon foulard et j'allais à l'école coranique. Puis je revenais en France et... au catéchisme ! Quand mon père est mort, j'ai été récupérée par mon oncle et ma tante hyper athées. Ces influences multiples, mais toujours humanistes et sans une once de sectarisme, ont fait de moi une agnostique capable de connexion mystique. »



l'actu

L'actrice franco-sénégalaise-malienne incarne une pasteure ivoirienne victime de la répression antimigrants en Tunisie dans *Promis le ciel*, d'Erige Sehiri, à découvrir lors d'avant-premières au Festival cinéma Télérama, et en salles le 28 janvier.

2021

Réalisation du documentaire *Regard noir*.

2018

Rôle principal dans la série irlandaise *Escale fatale (Taken Down)*, créée par David Caffrey.

2007

Nomination au César du meilleur espoir féminin pour *Bamako*, d'Abderrahmane Sissako.

Jouer une pasteure

« J'étais terrorisée par les scènes de prêche. J'ai regardé beaucoup de vidéos, mais chaque pasteur a un style tellement différent que je me suis sentie libre. J'ai aussi rencontré la pasteure Marie-Noëlle, inspiratrice de mon personnage, qui a été une énorme clé de validation mais aussi de compréhension de son parcours spirituel. Je ne prêchais pas devant de banals figurants puisqu'ils sont tous issus d'une même communauté religieuse. Je leur ai expliqué que je n'étais pas chrétienne évangélique – ni même chrétienne –, que j'allais faire de mon mieux, dans le respect. Ils m'ont répondu que, pour eux, j'étais pasteure puisque ce film avait été "envoyé" et moi, choisie. Entre les prises, ils ne m'appelaient plus Aïssa mais Maman Pasteure ! C'était beau et impressionnant. Grâce à ce rôle mature, maternant, et ce film sur un tel sujet réalisé par une femme – le genre de cinéma en danger à l'heure actuelle –, j'ai l'impression, à 50 ans, de prendre un nouvel envol. » ●



Vendredi 16 janvier 2026

Festival cinéma Télérama : rencontrez Valérie Donzelli, Bastien Bouillon, Aïssa Maïga, Kelly Reichardt, Harris Dickinson...

“À pied d’œuvre”, “Promis le ciel”, “Urchin”... À l’occasion du Festival cinéma Télérama 2026, rendez-vous dans votre salle de cinéma pour échanger avec les acteurs et réalisateurs de films présentés en séance spéciale.

“Promis le ciel”, d’Erige Sehiri

Trois Ivoiriennes — une pasteure évangélique, une étudiante, une jeune mère contrainte de laisser sa fille au pays — tentent de trouver leur place dans une Tunisie de plus en plus hostile aux immigrés venus d’Afrique noire. Trois beaux portraits de femmes, superbement incarnés par Aïssa Maïga, Lætitia Ky et la révélation Deborah Lobe Naney, dans un film choral plein de vitalité et d’émotion.

En avant-première dans toute la France. Rencontrez Aïssa Maïga et la réalisatrice Erige Sehiri, vendredi 23 janvier à 20h30, lors d’une séance spéciale au cinéma Le Balzac, retransmise dans 62 salles.



TTT PROMIS LE CIEL

Erige Sehiri

Trois Ivoiriennes – une étudiante (Laetitia Ky), une pasteure évangélique (Aïssa Maïga) et une mère contrainte de laisser sa fille au pays (Debora Lobe Naney) – tentent de trouver leur place dans une Tunisie de plus en plus hostile aux immigrants d'Afrique noire. Un film choral plein de vitalité et d'émotion.

Vingt-trois bonnes raisons de se rendre au Festival cinéma Téléràma 2026

Le Festival cinéma Téléràma s'installe du 21 au 27 janvier dans cinq cents cinémas partout en France. Si vous hésitez encore à profiter de ses séances à 4 euros, voici de quoi vous convaincre.

20. Le charisme de Debora Lobe Naney dans "Promis le ciel"

Aux côtés d'Aïssa Maïga (surprenante en pasteure évangélique) et de Lætitia Ky (émouvante en étudiante déracinée), la jeune actrice ivoirienne impressionne en jeune mère d'Abidjan contrainte de laisser sa fille au pays pour gagner sa vie dans une Tunisie de plus en plus hostile aux immigrés venus d'Afrique noire. L'émotion et la vitalité de ce film choral, présenté en avant-première, lui doivent beaucoup.



Mardi 27 Janvier 2026

Et aussi

Trois femmes ivoiriennes recueillent une fillette de 4 ans rescapée d'un naufrage, au mépris d'autorités tunisiennes en lutte contre l'immigration illégale. Poignant, Promis le ciel ouvre une porte sur des enjeux qui nous étaient inconnus (en salle).

QUOTI

DIENS

ET LEURS SITES WEB

★ 20 MINUTES

Mercredi 28 janvier 2026

« Je pense que le monde est aussi en train de se réveiller »... Aïssa Maïga pleine d'optimisme dans « Promis le ciel »

INTERVIEW • La comédienne est éblouissante dans « Promis le ciel » d'Erige Sehiri, œuvre passionnante sur la solidarité qui unit des femmes subsahariennes à Tunis

Fiche d'identité

- Dans le film *Promis le ciel* d'Erige Sehiri, Aïssa Maïga incarne une pasteure et ancienne journaliste qui aide des réfugiées africaines à Tunis, un rôle qui met en lumière « la dimension du rêve » des migrants et leur système d'entraide face aux difficultés.
- L'actrice souligne l'importance de traiter ce sujet avec « une élégance intellectuelle », et invite chacun à s'interroger sur la part d'inhumanité que chacun porte en soi.
- Aïssa Maïga considère que l'art est « indispensable » même s'il « ne suffit pas » à changer les mentalités.

Dans *Promis le ciel*, Aïssa Maïga, Deborah Christelle Lobe Naney et Laetitia Ky incarnent trois femmes africaines réfugiées à Tunis. Ce film d'Erige Sehiri a été découvert à Cannes avant de permettre à ses actrices d'être justement récompensées au Festival d'Angoulême et applaudies au Festival Cinémondes d'Abbeville.

Ces Ivoiriennes fortes et unies survivent dans une Tunisie qui malmène les migrants subsahariens. Leur système d'entraide bien huilé réchauffe le cœur en donnant à *Promis le ciel* un côté solaire revigorant. Cette œuvre à la fois réaliste et poétique offre un rôle superbe à Aïssa Maïga qui a accepté de nous en parler.

★ 20 MINUTES

Mercredi 28 janvier 2026

Qui est votre personnage ?

C'est une pasteure, une ancienne journaliste qui est loin d'être parfaite, mais qui est dans une sincérité totale face à sa mission. Elle traîne des blessures dont elle ne parle à personne et s'interroge sur sa responsabilité.

Quel élément vous a particulièrement touchée dans cette histoire ?

C'est la dimension du rêve qu'il révèle et dont on ne peut pas priver une partie de l'humanité. Les gens migrent pour fuir certaines situations terribles, dramatiques, mais ils sont aussi, pour certains, et pour beaucoup, portés par un rêve qui s'échafaude avant de partir, sur le chemin, une fois arrivé, de s'en sortir, et de faire en sorte que les autres, autour de soi, s'en sortent aussi. *Promis le ciel*. Le film rend justice à ça.

Pourquoi est-ce important de parler de cela aujourd'hui ?

On est dans un moment extrêmement polarisé où on instrumentalise à grande échelle et en continu. C'est de l'instrumentalisation fleuve. On est inondé en permanence. On n'a plus le temps de penser véritablement, de prendre du recul, de s'extraire un petit peu du tumulte du monde. Et il y a des films comme celui-ci qui font du bien parce qu'ils traitent d'un sujet important avec toute sa gravité, mais ils le font avec une élégance intellectuelle. On n'est jamais dans le mépris, ni dans la vulgarisation du regard. *Promis le ciel* est à la fois artistique, esthétique et citoyen.

★ 20 MINUTES

Mercredi 28 janvier 2026

Quelle interrogation souhaitez vous voir naître avec ce film ?

Il faut se demander quelle est la part d'inhumanité en soi qui existe, qui préexiste pour qu'on ressente le besoin de la projeter chez l'autre. Quand on arrive à un certain degré de non-empathie, si on se surprend à être dedans, je pense qu'il faut s'asseoir. Tranquillement. Sans gestes accusatoires vis-à-vis de soi-même. Et s'interroger pour savoir d'où ça vient.

Cette dimension est-elle déterminante pour vous ?

Je ne considère pas que je suis hors du monde. Je n'ai jamais vécu dans la jet-set. Ça ne m'intéresse pas. J'ai une vie normale avec plein d'avantages. Mais je me sens profondément faire partie du monde. J'habite le monde. Quand les vagues brunes commencent à nous submerger, on ne sait jamais où ça va s'arrêter. Souvent, ça s'arrête quand il y a une tragédie. Donc, j'espère qu'on ne va pas en arriver là. Je pense que le monde est aussi en train de se réveiller. Pour moi, c'est de l'hygiène mentale, intellectuelle et même énergétique de continuer à regarder tout ce qui avance, tout ce pourquoi les gens sont capables de se battre, leurs valeurs. Il y a des valeurs qu'on n'achète pas. Il y a des gens qui ne se laissent pas acheter.

★ 20 MINUTES

Mercredi 28 janvier 2026

Pensez-vous qu'un film puisse changer les choses ?

Il ne touchera d'abord que les personnes déjà convaincues. Il ira se loger dans les cœurs des personnes qui ont besoin de voir un film comme celui-ci. Celles qui sont concernées par le sujet de près ou de loin, soit parce qu'elles sont cinéphiles, soit parce qu'elles militent dans des associations ou qu'elles s'y reconnaissent d'une façon ou d'une autre. J'espère toujours que cela pourra aussi modifier certains regards. Ça demande une conjonction de tellement d'éléments que l'art seul ne suffit pas. Mais l'art est indispensable. C'est bien pour ça qu'on essaie de le supprimer.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Quand on est issu d'une histoire, qu'on soit une femme, ou qu'on fasse partie de quelque minorité que ce soit, on se sent à la fois tout petit et immense si on prend la peine de se pencher sur l'histoire des luttes. Je ne suis pas Martin Luther King. Je suis la petite Aïssa, tranquille dans ma vie parisienne, mais je suis grandie aussi parce que je suis nourrie par cette histoire-là, parce que c'est une histoire faite de très grandes valeurs humaines, des valeurs qu'on a envie de défendre pour nos enfants. Je kiffe la life, tout va bien, il n'y a aucune raison non plus de s'autoflageller, mais je ne veux pas qu'après moi, ce soit le déluge, je veux qu'après mon passage, je puisse me dire que j'ai fait de mon mieux.

Pasteure évangélique, Marie (Aïssa Maïga) vit sous la menace des autorités tunisiennes, qui luttent contre les églises illégales. Jour2fete

— Autour de la figure de Marie, une pasteure évangélique ivoirienne installée en Tunisie, ce film lumineux et déchirant à la fois fait le récit, universel, de trois femmes exilées en quête de leur destin dans un pays de plus en plus intolérant aux migrants.

Promis le ciel ★★★

d'Erige Sehiri

Film franco-tunisien, 1h 32

La réalisatrice franco-tunisienne aime se définir comme une cinéaste du collectif et des marges de la société. Après les cheminots dans *La Voie normale*, long métrage documentaire, et les femmes au travail dans la Tunisie rurale dans *Sous les figues*, c'est tout naturellement qu'elle s'est intéressée à ces communautés subsahariennes, arrêtees sur le chemin de l'exil vers l'Europe, et installées parfois depuis plusieurs années dans son pays. Son nouveau film de fiction, *Promis le ciel*, est inédit à plusieurs titres. Il montre des parcours d'exil qui ne débouchent pas forcément sur une traversée vers l'Europe et donne un visage à une migration féminine peu représentée à l'écran.

Cela donne un film choral, lumineux et déchirant, construit autour de la figure charismatique de Marie, une ancienne journaliste originaire de Côte d'Ivoire devenue pasteure évangélique pour aider son prochain. Dans son « Église de la persévérance », la bien nommée, elle accueille et soutient dans des conditions parfois précaires les membres de sa communauté. Elle y vit avec Jolie, une de ses compatriotes venue faire des études d'ingénieur – la seule en situation régulière –, et Naney, une femme en quête d'un avenir meilleur, et vit de petits trafics avec l'espoir de faire un jour la traversée pour l'Europe.

La réalisatrice filme au plus près de ses personnages et mélange habilement acteurs professionnels et non professionnels.

Alors que la Tunisie traverse une grave crise économique et resserre son étai sur les migrants en situation illégale, les trois femmes recueillent Kenza, 4 ans, une orpheline rescapée d'un naufrage en Méditerranée. Entre les prêches du dimanche et la gestion d'un quotidien

rendu de plus en plus difficile par les autorités qui font la chasse aux églises illégales, la vie se réorganise peu à peu autour de l'enfant. Mais face à la tournure des événements, chacune d'entre elles devra prendre son destin en main, quitte parfois à renoncer à ses désirs.

À sa manière quasi documentaire, la réalisatrice filme au plus près de ses personnages et mélange habilement acteurs professionnels et non professionnels pour un effet de vérité saisissant, notamment lors des prêches de Marie ou des virées nocturnes dans Tunis. Ce faisant, elle laisse le contexte politique en arrière-plan pour nous faire entrer dans l'intimité de ces femmes et en brosser un portrait solaire, vivant, vibrant, loin des clichés véhiculés par la migration. Elles sont belles, soignées, éduquées comme Marie et Jolie, ne dédaignent pas comme Naney se maquiller pour sortir et aller danser, vêtue d'une robe courte à paillettes qui détonne dans un pays musulman.

Dans cette maison aux allures d'arche de Noé, l'entraide et la solidarité, voire la sororité, constituent le dernier rempart contre la viciss-

paroles

« Les histoires de migration africaine sont d'abord des histoires africaines »

Erige Sehiri

Réalisatrice

« On parle toujours des migrants sous le prisme de la traversée vers l'Europe, alors que 80 % d'entre eux restent sur le continent africain. Les histoires de migration africaine sont d'abord des histoires africaines, avant d'être des histoires européennes. Mon héroïne Marie m'a été inspirée par une pasteure évangélique ivoirienne que j'ai rencontrée à Tunis. Elle aide les femmes qui ont laissé derrière elle leur vie, leur famille, parfois leur enfant et ça m'a extrêmement touchée



Fethi Belaid/AFP

parce qu'on ne parle jamais de la migration féminine (...). En Tunisie, ces migrants sont aujourd'hui poursuivis et chassés. Quand j'ai commencé à écrire, il y avait une tension réelle mais pas encore toute cette vague de violence, avec ces rafles. C'était ce qu'on était en train de vivre au moment où on tournait le film. Il était évident qu'il fallait le montrer. » Recueilli par Céline Rouden

Sur la-croix.com
L'interview croisée
d'Erige Sehiri et d'Aïssa Maïga

tude des temps. Et la foi est un réconfort pour ces âmes en peine. Elle sert de guide sur le chemin de la rédemption à des femmes dont la dignité et la détermination masquent mal les blessures intimes. Inspirée à la réalisatrice par sa rencontre à Tunis avec une vraie pasteure venant en aide aux femmes migrantes, son film repose en grande partie sur un trio d'actrices formidables.

Aux côtés d'une Aïssa Maïga habitée par son rôle, Laetitia Ky donne à Jolie cette légère supériorité que procure l'éducation. L'étudiante sûre d'elle et de sa situation tombera de haut quand elle se retrouvera assimilée aux migrants, simplement parce qu'elle est noire. Enfin, Debora Lobe Naney, actrice non professionnelle, est bluffante dans un rôle directement inspiré par son propre parcours. Avec son bagou, ses cheveux ras peroxydés et ses talons hauts, Naney, derrière ses allures de guerrière, est celle qui a le plus à perdre et dont la trajectoire illustre à elle seule toutes les désillusions liées à ces parcours de migration.

Céline Rouden



Trois destins de femmes sur le chemin de l'exil

Promis le ciel d'Erige Sehiri

D'autres lendemains

Trois femmes ont écrit le scénario de *Promis le ciel*. Erige Sehiri avec Anna Ciennik et Malika Cécile Louati ont composé un récit féminin et choral des tragédies migratoires, pensé par strates d'âges et d'expériences. Un destin collectif à travers des voix différentes.

L'enfance d'abord, avec une petite orpheline. Dans une scène d'ouverture à la fois belle et déchirante, l'enfant raconte avec des mots maladroits le bateau qui s'est renversé, les corps quise cognent, la mer qui avale. La violence du naufrage des embarcations de fortune est dite sans effets.

La cinquantenaire, ensuite, Aïssa Maïga dans le rôle d'Aminata, devenue pasteur sous le nom de Marie. Elle dirige l'«Église de la persévérance» et le scénario lui confie une fonction claire : celle de la sagesse, de la parole apaisante, de la bienveillance. Un point d'an-

crage moral et une voix qui donne sens et continuité à des existences fracassées. «Chaque jour est une bataille», dit-elle dans son prêche, phrase-programme qui résume autant sa foi que la condition des exilés.

Survivre

La trentaine est représentée par une jeune mère sans carte de séjour, incarnée par Deborah Christelle Lobe Naney dans un premier rôle qui résonne avec sa propre histoire d'exilée. Le film inscrit ici la survie dans son quotidien porté par une nécessité brute : tenir, malgré tout. Enfin, la vingtaine, au travers d'une étudiante interprétée par Laetitia Ky, qui renvoie à toutes les espérances de la jeunesse, de faire sa vie, de la réussir, envers et contre les obstacles. Elle incarne une tension vers l'avenir.

Erige Sehiri veut manifestement aborder la tragédie mi-



Aïssa Maïga. Photo Maneki Films - Henia Production

gratoire dans toute sa complexité, et le choix d'un point de vue exclusivement féminin ouvre un espace intéressant. Mais à trop vouloir contenir cette réalité, le film procède par accumulation et illustration, comme s'il cherchait l'exhaustivité.

Promis le ciel n'en demeure pas moins traversé par un beau souci d'attention solidaire, d'écoute généreuse et de dénonciation discrète de l'oppression. Ses actrices offrent des moments lumineux : de petits miracles souriants, au cœur d'un monde violent et dur.

● N. C.

| Durée : 1h32

Erige Sehiri et les damnés de la terre de Tunisie

Dans son nouveau film, la talentueuse réalisatrice met en scène trois exilées ivoiriennes en Tunisie. Un film délicat et implacable sur la « question » migratoire.

Le sort des réfugiés obsède les cinéastes depuis plusieurs années et certains d'entre eux ont signé des films qui ont durablement marqué les esprits. En tête de liste, « Green Border » (2024), de Agnieszka Holland ou encore « L'histoire de Souleymane » (2024), du Français Boris Lojkine, qui a rencontré un important succès lors de sa sortie dans les salles (635.000 spectateurs). « Promis le ciel », nouvelle fiction de la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri présen-

tée en ouverture de la section « Un certain regard » en mai dernier au festival de Cannes, s'inscrit dans cette veine et confirme le talent d'une cinéaste, déjà remarquée avec son premier essai : « Sous les figues » (2022).

Dans ce film inscrit dans le rude contexte géopolitique et économique d'aujourd'hui, Erige Sehiri met en scène trois femmes de la communauté ivoirienne exilées en Tunisie.

Marie, ex-journaliste et pasteur, semble veiller sur le bien-être de ses compatriotes d'infortune au sein d'une « Eglise de la persévérance » qui porte bien son nom. Dans la maison délabrée qu'elle occupe, Marie héberge Naney, une sans-papiers qui multiplie les petits trafics, et Jolie, étudiante studieuse qui, malgré

son statut légal, vit dans la peur. Dès le début du récit, les trois femmes accueillent une nouvelle venue dans leur maison : Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage.

Parcours de combattantes

Ce film documenté et émouvant examine avec une rage contenue le racisme terriblement « ordinaire » de mise en Tunisie à l'égard des « subsahariens ». Même si elle refuse de rentrer en Côte d'Ivoire, où elle a laissé sa fille et ses proches, il n'est pas dit que l'héroïne, comme tant d'autres, ne soit pas contrainte de réviser son choix.

Après un premier quart d'heure indécis, « Promis le ciel » trouve son rythme et déploie un récit à la fois offensif et déli-

cat. Le film décrit sans insistance les ambivalences de chaque héroïne, les liens qui les unissent ou les entravent et leur quête désespérée d'intégration dans un pays qui les désigne comme boucs émissaires de tous ses maux. Nul angélisme ni ostentation dans cette fiction implacable qui montre que, au Maghreb comme ailleurs, le racisme et l'exploitation prospèrent et que les damnés de la terre ne sont pas toujours des frères (des sœurs) pour leur prochain. — **O. D. B.**

FILM TUNISIEN

Promis le ciel

d'Erige Sehiri.

Avec Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney, Laetitia Ky. 1 h 41.

« Promis le ciel », la petite fille aux alouettes

Florence Vierron

La cinéaste franco-tunisienne Erige Sehiri met en lumière trois femmes immigrées en Tunisie. Un film choral émouvant.

À l'heure où le « no kids » s'immisce dans tous les pans de la société, *Promis le ciel* démontre que la présence, le regard et les questions d'un enfant peuvent changer le cours d'une vie. Présenté à Un certain regard au dernier Festival de Cannes, lauréat de trois Valois (mise en scène, scénario et meilleure actrice) au Festival du film francophone à Angoulême trois mois plus tard, le film de la Franco-Tunisienne Erige Sehiri met en scène trois femmes immigrées en Tunisie. Marie (Aïssa Maïga), Jolie (Laetitia Ky) et Naney (Deborah Lobe Naney) ont en commun leur déracinement, rien de plus.

Marie a été journaliste avant d'être pasteur ivoirienne. Dans la maison qu'elle loue et qui héberge son église évangélique, elle accueille Naney, jeune mère qui a laissé sa fille au pays, et Jolie, une étudiante qui n'adhère que très peu à l'esprit communautaire de ce gynécée. Chacune traîne son passé et sa nationalité, tout en essayant de s'en délester, et affronte les difficultés quotidiennes en rêvant constamment d'un avenir meilleur. Débarque Kenza, une petite orpheline. Chacune des trois femmes va développer une relation particulière avec elle, qui lui permettra de s'interroger sur son destin.

Coller au réel

Erige Sehiri a commencé sa carrière cinématographique par un documentaire. Elle en a gardé une méthode de travail et un souci de coller au réel. En



Dans *Promis le ciel*, la réalisatrice Erige Sehiri dépeint le racisme et l'oppression du régime tunisien hostile aux migrants subsahariens. MANEKI FILMS / HENIA PRODUCTION

choisissant le sujet de l'immigration, elle a d'abord le mérite de faire un pas de côté, rappelant que 80 % des migrants africains se déplacent sur leur continent et montrant qu'un pays comme la Tunisie n'est pas plus accueillant que l'Europe ou les États-Unis. D'ailleurs, Jolie a beau avoir des papiers

en règle, elle n'évitera pas la violence qui s'abat sur les Subsahariens quand l'économie va mal.

Ensuite, grâce à la présence de Kenza, elle pousse chaque protagoniste à faire son introspection. Cette petite fille, qui ouvre le film par sa voix seule et le ferme en s'endormant alors que sa vie prend

un nouveau tournant, est un peu l'enfant des trois femmes. Chez qui elle révèle des failles ou des traumatismes. Elle fissure la carapace de Marie la prêcheuse, femme forte qui a enfoui sa blessure intime. Elle est un rayon de soleil pour Jolie qui rêve de s'émanciper. Et ébranle Naney dans son envie de traversée de la

Méditerranée alors qu'elle souffre de vivre loin de sa fille.

Tourné à Tunis, ce film choral très émouvant donne peu à voir de la ville. Si peu qu'elle est méconnaissable. Une manière de dire qu'elle est difficile à décrypter pour ces femmes exilées. La plupart du temps, elles se barricadent dans leur église qui fonctionne comme un refuge, se donnant peu d'occasions de tisser des liens avec la population. Seule Naney ose s'aventurer, organisant de petits trafics pour survivre. Ce qui lui vaudra de subir les foudres de Marie. Mais si derrière la solidarité de cette population précaire, le chacun pour soi ressort dans les moments de tension, ces femmes gardent une admirable énergie de survie.

Il fallait un sage pour apporter de l'apaisement à ce trio, et en particulier à Marie qui joue le rôle de chef de clan. Erige Sehiri l'a trouvé en la personne de Blamassi Touré, militant des droits humains très reconnu dans la société civile tunisienne. Non-voyant dans la réalité et le film, il est pourtant celui qui voit et qui sait. Avec ce personnage, la réalisatrice nous éclaire sur une société qui considère les immigrés comme une menace à l'heure de la crise et bascule dans le repli sur elle-même. Une leçon de vie. ■

« Promis le ciel »

Drame d'Erige Sehiri

Avec Aïssa Maïga, Deborah Lobe Naney,

Laetitia Ky, Estelle Kenza Dogbo

Durée : 1h32

Notre avis : ●●●○



«Promis le ciel fait écho au climat de peur en Tunisie»

CINÉMA Le deuxième long métrage d'Erige Sehiri propose le portrait de trois femmes d'Afrique subsaharienne, dans le contexte xénophobe de la ville de Tunis, où sévissent rafles et expulsions.

Promis le ciel, d'Erige Sehiri, France-Tunisie-Qatar, 1h 32

Le racisme n'a hélas pas de frontières. Et la Tunisie n'échappe pas à la règle. Lorsque trois femmes colocalitaires, originaires d'Afrique subsaharienne – Marie, Naney, qui survit de menus trafics, et Jolie, une étudiante –, recueillent Kenza, une enfant de 4 ans qui a survécu à un naufrage en Méditerranée, elles s'interrogent sur la conduite à adopter. Faut-il confier cette orpheline aux autorités tunisiennes

dans une ambiance de chasse aux migrants et de racisme, ou l'élever, avec les risques juridiques que cela comporte, comme un membre à part entière de leur famille sœurale recomposée ? Car, à Tunis, la position de ces femmes et des personnes noires en général devient de plus en plus fragile. Encore plus lorsqu'elles sont évangélistes, un culte proscrit qu'elles doivent pratiquer dans la clandestinité.

Quelle est la genèse de *Promis le ciel* ?

J'ai réalisé en 2016 un documentaire sur les étudiants ivoiriens en Tunisie. Je m'étais intéressée à leurs parents venus y étudier vingt ans plus tôt. Les parents avaient vécu une expérience géniale. Pour leurs enfants, elle a été beaucoup plus dure avec une

nouvelle génération tunisienne maîtrisant beaucoup moins bien le français et subissant de la xénophobie. En 2022, Patricia, une amie journaliste ivoirienne, m'a expliqué que les tensions et la crise économique qui l'empêchaient de s'en sortir l'encourageaient à partir de Tunisie. C'est à ce moment qu'elle m'a avoué exercer comme pasteur. Elle m'a invitée au culte du dimanche, où les Tunisiens sont complètement absents par peur de la police. L'évangélisme n'est pas autorisé en Tunisie. Le culte se fait donc dans des maisons ou des appartements comme à l'époque où mes parents ont émigré en France. Des appartements abritaient des mosquées pour que les gens puissent pratiquer leur culte.

C'était comme une histoire inversée dans un pays musulman où des chrétiens essaient de vivre leur spiritualité face à des Tunisiens qui les voient comme des personnes hostiles. J'ai d'abord tissé le personnage de Marie puis imaginé cette famille recomposée avec l'idée de montrer une autre image de la migration par le prisme de femmes de classes sociales et d'éducation différentes. C'était important par rapport à l'image que les médias véhiculent : un homme qui traverse le désert, puis la mer, puis essaie d'avoir ses papiers. Le maillon manquant de la chaîne était ces tentatives d'installation au Maghreb.

Comment vos documentaires ont-ils influencé votre fiction ?

Ils me permettent de prendre le temps de la rencontre. C'est aussi un travail de partage pour vivre des émotions réelles sur le plateau et faire entrer la vie dans la fiction. J'ai rencontré Kenza, une petite fille de 4 ans, dans une église évangélique. Elle avait déjà des punchlines. Elle n'était pas prévue au tournage, mais je la voulais. Par l'intermédiaire de Naney, j'avais rencontré une autre petite fille qui a perdu la vie en traversant la Méditerranée avec sa mère. Et là m'est venue l'idée du personnage de Kenza qui aurait survécu. Ces idées viennent au fur et à mesure des messages que la vie nous envoie. Après, j'essaie de constituer un puzzle qui fait sens, sans que ce soit préfabriqué ou artificiel, pour donner l'impression que cette famille existe.

***Promis le ciel* est-il aussi le récit d'une Tunisie qui, après l'ivresse du printemps arabe, se réveille avec la gueule de bois ?**

ENTRETIEN

★ L'HUMANITÉ

Mercredi 28 janvier 2026

Complètement. C'est dur de faire de tels films parce qu'on doit se regarder en face et observer ce qu'on fait subir aux autres. Le film donne la tonalité de ce climat de peur qui empêche un propriétaire, pas forcément méchant, d'aider ou de soutenir ses locataires. C'est malheureusement assez proche de la réalité d'aujourd'hui.

Dans ce paysage féminin et d'hommes lâches, Noa, un journaliste non voyant, occupe une place singulière...

Il sort des clichés sur les personnes non voyantes dans les films africains, où ils sont souvent très mystiques ou dans la magie. Lui est très cartésien, droit et dans la loi. Il voit et sent les choses. Il vient rappeler le contexte politique et l'instrumentalisation de la question migratoire, donne accès à d'autres facettes de Marie. Dans la vraie vie, Blamassi Touré est un vrai militant antiraciste des droits humains. Il n'avait jamais joué dans un film. À part Aïssa Maïga (Marie) et le propriétaire incarné par un grand acteur tunisien, les autres sont des non-professionnels. Ils viennent amener cette authenticité du réel.

Comment avez-vous pensé la mise en scène ?

Je l'ai pensée dans l'urgence. Que peut-on faire avec peu de moyens était vraiment la question centrale. Nous avons été très discrets en filmant au maximum à l'intérieur. Il fallait à la fois pouvoir respirer tout en étant enfermés mais aussi protéger les figurants au moment des rafles dans les rues de Tunis. Même en composant avec tous ces éléments extérieurs, tout s'est bien passé, à part au moment où la police a débarqué.

Comment le film s'inscrit-il dans un contexte de montée de la xénophobie liée aux politiques migratoires répressives ?

La politique migratoire vient d'abord des décisions européennes sur la gestion des flux vers l'Europe, sans se soucier de la manière dont cela se fait de l'autre côté. En Tunisie, on retrouve les mêmes mécanismes, les mêmes discours sur le « grand remplacement ». Ces discours politiques autorisent les gens à exprimer leur racisme avec des théories conspirationnistes qui n'existaient pas auparavant. Les médias débitent les mêmes absurdités qu'aux États-Unis avec la même déshumanisation de l'autre.

Ce film peut-il faire évoluer les mentalités en Tunisie ?

En Tunisie, au festival de Carthage, certains spectateurs découvraient à travers le film la vie des personnes qu'ils côtoient, avec cette curiosité et cette envie d'apprendre à connaître l'autre. Il y avait aussi le déni des autorités transmis à une certaine partie de la population. Et puis il y avait ceux qui avaient honte et étaient gênés. En Tunisie, tout le monde a un membre de sa famille qui a migré en Europe. Cet effet de miroir a créé énormément de gêne, et pourtant j'ai essayé d'être nuancée. L'idée n'était pas d'accuser la population tunisienne, mais de montrer une réalité. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
FLAVIE ALIBERT ET MICHAËL MÉLINARD

Mercredi 28 janvier 2026

«Promis le ciel» vient en entraide

Dans une fiction élégante et didactique, Erige Sehiri répond à la vague, en 2023, de racisme antinoir en Tunisie.

A Tunis comme ailleurs, on traque les migrants et ceux qui les aident. A Tunis comme ailleurs, on fantasme un projet de grand remplacement qui viserait à «*métamorphoser la composition démographique*» de la Tunisie, selon les mots du président autocrate Kaïs Saïed. A Tunis comme ailleurs, ceux qui n'ont rien se volent les uns les autres, se menacent, s'exploitent. La débrouille est cruelle, l'entraide criminalisée. Marie (en vérité, Aminata), pasteure évangélique ivoirienne, vit, travaille et agit à contre-courant. Elle galère à renouveler sa carte de séjour mais héberge Naney, petite magouilleuse mélancolique qui a laissé sa fille au pays, Jolie, apprentie ingénieure financée à distance par sa famille, Kenza, fillette rescapée d'un naufrage de migrants, qui bouleverse le quotidien de fortune du trio, transforme la chronique de galère en parenthèse désenchantée, pendant que tout autour tout s'aggrave. Epouvantée par les appels à la haine de Kaïs Saïed en 2023 contre les résidents subsahariens – en transit vers l'Europe ou venus mieux gagner leur vie – en Tunisie, Erige Sehiri a précipité ce film édifiant et un brin compassé, peuplé pourtant de personnages de chair et de langage qu'elle capte dans un style post-naturaliste qui fait bien plus que répondre aux obligations documentaires de circonstance, est précis, campé, élégant. Les comédiennes Laetitia Ky, Aïssa Maïga et surtout Debora Lobe Naney, qui débute, emballent. *Promis le ciel* est à voir pour ce qu'il révèle du monde mais pas seulement.

Puissant “Promis le ciel”

CHRONIQUE

➤ Film d'Erige Sehiri avec Aïssa Maïga, Laetitia Ky.

À l'heure où la question de l'immigration occupe les esprits, et assombrit les regards, de part et d'autre de l'Atlantique, qu'il est heureux qu'une œuvre nous invite à décaler notre vision pour mieux l'éclairer ! Troisième film de la cinéaste franco-tunisienne Erige Sehiri (dont on avait beaucoup aimé *Sous les figues*, en 2022), *Promis le ciel* rend compte du racisme, des brimades et des crimes ciblés dont font l'objet en Tunisie les migrants d'origine sub-saharienne, à travers le portrait de trois femmes ivoiriennes à Tunis. Si Jolie (Laetitia Ky) est une étudiante studieuse, Naney (Deborah Lobe Naney) qui est mère d'une fillette qu'elle n'a pas revue depuis trois ans, trafique en attendant de la récupérer et partir pour l'Europe. Pour l'heure, les deux jeunes femmes vivent chez Marie (Aïssa Maïga), une ex-journaliste pasteure d'une église évangélique clandestine. Quand le film s'ouvre, une quatrième personne vient de

s'ajouter à leur sororité recomposée : KENZA, 4 ans, rescapée d'un naufrage...

Avec un tel sujet, d'aucuns pourraient craindre un de ces drames doloristes et culpabilisants avec lesquels la bien-pensance aime à se conforter (sans bouger). Mais Erige Sehiri, qui vient du documentaire, regarde ailleurs, et mieux. Confrontées à une réalité au mieux indifférente, au pire inamicale, Jolie, Naney et Marie ne sont pas réduites à un cliché victimaire, autrement dit essentialisées, ce sont trois femmes libres et indépendantes qui font tout ce qu'elles peuvent pour le rester et qui méritent le respect, pour cela et tout court. **J. Be**



Aïssa Maïga.

MANEKI FILMS - HENIA PRODUCTION

Promis le ciel

Film français, tunisien et qatari d'Erige Sehiri (1 h 32).

Le nouveau film de la réalisatrice Erige Sehiri jette une lumière crue sur la politique de répression menée par l'Etat tunisien à l'égard des migrants subsahariens. Soignée, la mise en scène offre un écrin de douceur et de beauté à ses trois personnages féminins, aux destins contrariés. C'est à Tunis que vivent sous le même toit Marie (Aïssa Maïga), une ancienne journaliste devenue pasteure, Naney (Deborah Naney), en quête d'une vie meilleure, qui a laissé les siens derrière elle, et Jolie (l'artiste contemporaine Laetitia Ky), venue poursuivre ses études à l'aide d'un visa temporaire. Quand le film s'ouvre, elles ont recueilli chez elles Kenza, une petite fille de 4 ans rescapée d'un naufrage. Malgré une écriture inégale, le personnage de Naney emportant les scènes les plus fortes, le film touche à quelque chose de fort dans l'extrême précarité des liens que nouent les personnages. Face aux menaces qui s'accumulent, tout semble inexorablement voué à se déliter dans une mélancolie infinie. ■ **BO. B.**

Erige Sehiri, cinéaste : « En Tunisie, on se définit comme arabe, musulman, mais rarement africain »

« Voix d'Afrique » (2/5). Installée en Tunisie après la révolution de 2010-2011, la réalisatrice franco-tunisienne souhaite engager un dialogue entre les communautés maghrébine et afrodescendante dans son dernier long métrage.

Née en 1982 à Lyon dans une famille d'origine tunisienne, Erige Sehiri a grandi dans le quartier des Minguettes à Vénissieux (Métropole de Lyon), où elle se passionne tôt pour le cinéma. Après un parcours singulier mêlant études d'anglais aux Etats-Unis, de finances au Canada, journalisme à Jérusalem et une installation en Tunisie après la révolution de 2010-2011, elle se consacre au cinéma documentaire et de fiction.

Son dernier film, *Promis le ciel*, présenté en ouverture de la section Un certain regard au Festival de Cannes cette année, sort en salle le 26 novembre. On y suit le parcours de trois femmes ivoiriennes et d'une fillette orpheline confrontées au racisme en Tunisie. Un récit qui explore le lien entre ces femmes et interroge les frontières mentales entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne.

Vous avez grandi loin du continent africain, avant de vous installer en Tunisie après le renversement de Zine El-Abidine Ben Ali. Qu'est-ce qu'être africaine pour vous en 2025 ?

Je ne m'étais jamais vraiment posé la question avant de tourner *Promis le ciel*. En Tunisie, on se définit comme arabe, musulman – parfois français, c'est mon cas –, mais rarement africain. Alors qu'on est vus comme des « Arabes » en France, en Tunisie, on se pense « blanc ». Les ressortissants d'Afrique subsaharienne, non plus, ne nous perçoivent pas comme des Africains, mais plutôt comme des « presque Blancs ».

En Tunisie, il existe une ignorance des autres cultures africaines, malgré des inspirations communes que l'on retrouve notamment dans la musique ou certains vêtements traditionnels. Pourtant, nous partageons bien une histoire. C'est un continent qui a été exploité, spolié, colonisé, gangrené par la corruption, les crises économiques ou les dictatures. Nous avons aussi en commun de voir notre jeunesse partir. Dans un registre plus positif, il y a cette force du collectif qui perdure, le respect accordé à nos aînés, l'importance de la famille. Ce lien avec le reste du continent n'est pas assez exploré en Tunisie, comme s'il s'agissait d'une identité ignorée, dont on n'avait pas besoin.



Mercredi 20 août 2025

Pourquoi avez-vous choisi de vivre en Tunisie après la révolution de 2010-2011 ?

Je suis enfant de migrants. J'ai longtemps grandi avec l'idée que mes parents avaient quitté le pays faute d'opportunités. Ils disaient que venir en Europe leur avait ouvert l'esprit. Moi, en France, je ressentais une forme de saturation, comme si les perspectives étaient limitées. J'ai mis du temps à franchir le cap, à comprendre que le pays d'origine de mes parents était lui aussi plein de potentiel et de possibilités. La révolution a été le déclencheur. Elle portait l'idée d'un monde libre – comme celui dans lequel j'ai grandi –, mais nouveau. C'était un défi, comme lorsqu'on se lance dans l'écriture d'une histoire.

Dans « Promis le ciel », vous vous penchez sur la vie des migrants subsahariens en Tunisie. Qu'est-ce qui vous a poussée à travailler sur ce sujet ?

Tout a commencé par un court-métrage documentaire sur les étudiants subsahariens en Tunisie. J'étais intriguée par ces jeunes qui envisagent ce pays comme terre d'opportunités, alors qu'on la voit souvent comme un pays d'où l'on émigre. Bien plus massifs que les départs vers l'Europe, les déplacements à l'intérieur du continent, entre des pays comme le Sénégal, le Cameroun ou la Côte d'Ivoire, sont peu connus en Europe ou en Afrique du Nord. En creusant, j'ai aussi été confrontée à ce que signifie être noir et discriminé en Tunisie, sur une terre africaine.

Avec Promis le ciel, mon défi était de faire un film sans victimiser mes personnages et sans les réduire à un archétype. Je voulais partir de leur regard. Marie, pasteur d'une église protestante évangélique et ancienne journaliste, porte une ambition à la fois personnelle et collective. Naney, jeune mère ayant laissé sa fille en Côte d'Ivoire, hésite entre tenter la traversée vers l'Europe, entreprendre en Tunisie ou rentrer. Jolie, étudiante, vit une réalité plus privilégiée. Elle ne veut pas être perçue comme une « migrante » mais n'est pas épargnée par les amalgames. Et puis il y a cette petite fille orpheline, rescapée d'un naufrage, certainement née en Tunisie, qui arrive avec ses fragments d'histoire. Est-elle liée au pays où elle se trouve, à celui de sa naissance, à sa communauté ?

Ces personnages féminins font-ils écho à votre propre expérience en tant que femme issue de l'immigration en France ?

Forcément, il y a des parts de moi dans chacun de ces personnages. Le cinéma que je fais consiste aussi à mettre en lumière des histoires de nos pays, rarement visibles et souvent stéréotypées. Au début, j'étais comme Jolie : je voulais me différencier de la communauté dans laquelle j'évoluais et de la banlieue où j'avais grandi. Au lycée, on nous orientait systématiquement vers les mêmes filières, comme les BTS ou le bac STT ; nos parcours étaient des copier-coller. Nous étions conditionnés par nos propres familles qui craignaient l'absence de débouchés. Il fallait donc se battre pour sortir

du lot. Très vite, j'ai voulu me distinguer, un peu comme le personnage de Jolie, qui a voulu suivre un chemin singulier par rapport à sa communauté.

Grandir en banlieue signifie évoluer dans un contexte marqué par une certaine forme de déterminisme social : certes, il existe des parcours exceptionnels, mais ils restent minoritaires et les opportunités demeurent limitées. Ces « success stories » n'en sont pas moins essentielles, car elles peuvent donner l'envie à d'autres de persévérer. On comprend plus tard que la force des autres est aussi ce qui nous aide à avancer.

En février 2023, le président tunisien, Kaïs Saïed, a dénoncé ce qu'il appelle un « grand remplacement », accusant une immigration massive de populations subsahariennes de menacer l'identité arabo-musulmane de la Tunisie. Ce discours a entraîné une vague de violences et de discriminations envers les migrants originaires d'Afrique subsaharienne. Comment avez-vous vécu la montée du racisme anti-Noirs et de la répression contre les migrants subsahariens à l'œuvre depuis 2023 en Tunisie ?

Avec beaucoup de honte. En tant qu'enfant de l'immigration, dont les parents ont été victimes du racisme en France, c'est d'autant plus douloureux. On se demande comment on peut reproduire ça. Toutefois, le racisme tel qu'il s'exprime aujourd'hui en Tunisie n'est pas de même nature qu'en France. Il est exacerbé par la crise économique et le fait que l'Europe étende ses frontières vers l'Afrique à travers sa politique migratoire. Cela crée un terreau favorable pour les discours d'extrême droite. En tant que Tunisiens, nous devons affronter cette question ensemble. Mais le déni du racisme est bien là.

Déjà, dans la banlieue en France où j'ai grandi, nous faisons l'expérience du racisme, mais pas sous les mêmes formes, et nous n'en parlions pas. Avec la sortie de Promis le ciel, j'aimerais engager un dialogue entre les communautés maghrébines et afrodescendantes, en France comme ailleurs. Nous devons nous demander ensemble comment aborder cette question, partager notre vécu, porter ce débat.

Comment imaginez-vous le futur pour les jeunes Africains ?

En Afrique, il existe une diaspora instruite qui revient de plus en plus sur le continent pour y développer des projets. Ce mouvement prend de l'ampleur, même si les défis restent immenses. Mais je crois que la jeunesse est désormais consciente des opportunités et du potentiel du continent.

Je fais moi-même partie de cette dynamique. J'ai commencé ma véritable carrière cinématographique en Tunisie, alors que j'avais grandi en France et poursuivi mes études au Canada. Tout paraissait alors inaccessible, et c'est finalement dans mon pays d'origine



Mercredi 20 août 2025

que j'ai trouvé l'inspiration, les opportunités et la possibilité
concrète de créer.

par Monia Ben Hamadi

Mercredi 28 janvier 2026

RÉCIT La réalisatrice Erige Sehiri met en scène trois exilées ivoiriennes en Tunisie. Un film délicat.

« Promis le ciel » : racisme, spiritualité et solidarité

Présenté à Cannes en mai 2025, le long-métrage d'Erige Sehiri retrace avec bienveillance et justesse le parcours de femmes noires en Tunisie, en pleine montée de violences racistes contre les migrants subsahariens. Tout commence par une scène d'une banalité troublante. Un moment qui peut être doux ou joyeux, celui du bain pour une enfant de quatre ans. Et pourtant, on est directement happé par la violence de ce que Kenza raconte : des mots d'enfants pour décrire ce moment où elle était sur un bateau avec des passeurs violents. Ce moment où elle a perdu sa mère. Elle est récupérée clandestinement par une ancienne journaliste et pasteure ivoirienne, Marie (Aïssa Maïga), alors cheffe d'une église évangélique en Tunisie, alors que les institutions religieuses sont accusées par la police de faire passer des migrants clandestinement vers l'Europe.

Promis le Ciel aborde bien des thèmes, en évitant les clichés : que ce soit la spiritualité avec cette immersion dans une église évangélique, les questionnements que n'importe quel parent peut se poser en quittant ses enfants pour tenter de leur offrir une vie meilleure, les espoirs, les désillusions...

ROXANNE D'ARCO



D'ERIGE SEHIRI (Tunisie).
Avec : Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney, Laetitia Ky.
Drame. 1 h 41.
Notre avis 4/5

Aïssa Maïga : « Liberté je chéris ton nom »

Poignante dans le film « Promis le ciel », où elle incarne une pasteure en Tunisie, Aïssa Maïga est une actrice et réalisatrice engagée, qui aime l'impact du cinéma.

Si l'immigration est un sujet qui fait couler beaucoup d'encre en France, les migrations intra-africaines y sont beaucoup moins connues. C'est ce sujet que la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri aborde dans son film *Promis le ciel*, en salle mercredi 28 janvier.

Marie, une pasteure d'origine ivoirienne, vit à Tunis. Elle prend sous son aile une jeune femme venue pour ses études et une mère en quête d'un avenir meilleur, elles aussi immigrées. Le trio est chamboulé par l'arrivée d'une petite fille, rescapée du naufrage d'une embarcation de réfugiés.

Pour jouer Marie, la réalisatrice a souhaité faire appel à Aïssa Maïga. « Elle a plutôt l'habitude de travailler avec des acteurs non professionnels mais là, elle a fait appel à moi », nous explique l'actrice. Car si les scènes de prêche paraissent authentiques avec de vraies pasteures, il fallait un peu plus de distance pour les autres scènes, plus intimes.

« La migration féminine on en parle peu »

Ayant elle-même grandi au milieu de religions et de cultures différentes, Aïssa Maïga a rencontré une pasteure camerounaise qui vit en Tunisie pour préparer son rôle. Elle a également été portée par la communauté religieuse qui joue dans ces scènes. « Les figurants, issus de la même église, m'appelaient "maman pasteure". Je leur ai quand même rappelé que je ne l'étais pas dans la vraie vie. Mais vous offrir une telle crédibilité, c'est énorme. »

Le personnage de Marie, femme de foi, ex-journaliste comme le fut le père de l'actrice, et son « engagement pour le collectif » l'ont tout de suite touchée. « Et son secret », que ne révélera que la fin du film, levant le voile sur « une ombre,



Pour son rôle, Aïssa Maïga a rencontré une pasteure camerounaise qui vit en Tunisie. (Photo Grégory Tauziac)

une blessure qu'on devine depuis le début ». « L'idée, ce n'était pas de montrer une femme prise dans une situation dans laquelle elle fait de son mieux, tout en étant imparfaite. »

Si elle est engagée, notamment sur la représentation des personnes racisées au cinéma, Aïssa Maïga n'a pas fait ce film pour ça. « Quand je choisis un film, je ne me dis pas : "Ça va faire avancer la cause." Je pense qu'il ne faut pas mettre trop de poids sur une œuvre. J'ai surtout eu un coup de cœur pour cette réalisatrice, qui avait un regard politique mais aussi créatif, bien à elle, très "laboratoire de plateau." »

Le choix du sujet l'a aussi passionnée. « La migration féminine, on en parle peu et c'est un phénomène assez nouveau que

des femmes seules migrent. » Un point de vue choisi pour parler des violences orchestrées en Tunisie contre les ressortissants subsahariens. « Les communautés africaines noires avaient été pourchassées, femmes et enfants compris, pour être jetées dans le désert, sans eau ni nourriture. Ça m'avait absolument dévastée, ça s'inscrit dans un récit plus global de racisme qui est invivable », développe l'actrice d'origine sénégalaise et malienne.

Changer le regard

Malgré cette admiration pour ces sujets très politiques, Aïssa Maïga n'a jamais souhaité aller vers du militantisme plus direct. « Parce que liberté, je chéris ton nom. Le monde politique est pris par ses propres enjeux de pouvoir. Moi j'aborde des su-

jets politiques mais je ne fais pas de politique. Le temps du politique et le temps de l'art ne sont pas du tout les mêmes. »

Pour l'instant, c'est donc celui de l'art qu'elle valorise. Aïssa Maïga est devenue actrice, puis réalisatrice, car elle avait « besoin d'un métier dans lequel (elle se sentait) libre de disposer de (son) temps et de (son) imagination ». « Je voulais m'appartenir », résume-t-elle. Avec le pouvoir de jouer et faire des films qui « changent le regard ». Elle travaille actuellement sur un nouveau documentaire et son premier long métrage, « une idée hyper neuve » qui lui est venue après avoir été « percutée par une histoire ». « Quand c'est comme ça, le temps s'arrête. »

ENTRETIEN. Aïssa Maïga : « Promis le ciel » raconte des parcours rarement montrés d'immigration au féminin »



Aïssa Maïga et la petite Kenza, 4 ans, dans "Promis le ciel". | COPYRIGHT MANEKI FILMS - HENIA PRODUCTION

Présenté en mai au Festival de Cannes, en ouverture de la section « Un certain regard », « Promis le ciel », de la réalisatrice et productrice franco-tunisienne Erige Sehiri, sort enfin sur les écrans. Remarqué sur la Coisette, il est reparti du Festival de la fiction francophone d'Angoulême avec trois prix : les Valois de la mise en scène, du scénario et de la meilleure actrice pour Debora Lobe Naney, une révélation.

« Promis le ciel » dessine les portraits de trois migrantes ivoiriennes dans un Tunis violemment raciste envers les subsahariens... Entre elles gazouille une petite fille qu'elles ont momentanément recueillie, seule rescapée du naufrage d'un bateau qui voulait rejoindre les côtes italiennes...

L'actrice et réalisatrice Aïssa Maïga (« Marcher sur l'eau », « Bienvenue à Marly-Gaumont », « Il a déjà tes yeux ») incarne une ancienne journaliste devenue pasteure, dans ce film très fort, à la fois naturaliste et poétique, sur les rêves et les galères qui se déroulent de l'autre côté de la Méditerranée.

Entretien.

Comment êtes-vous entrée dans ce rôle de pasteure qui aide les migrants, à Tunis ?

Erige Sehiri se demandait si elle allait prendre uniquement des acteurs non professionnels pour ce film, comme dans son premier long métrage, le magnifique « Sous les figues » (2021). Pour ce personnage en particulier, elle avait contacté des vraies pasteures mais il leur était difficile de sortir de leur fonction. Alors elle m'a approchée, et j'ai eu la chance d'être choisie. J'ai eu à peine dix jours pour me préparer, avec l'aide d'une de mes meilleures amies actrices, Julie Judd. J'avais des prêches longs comme le bras à apprendre, notamment. Ça a été passionnant d'arriver sur le plateau avec ce que j'avais préparé, mais aussi avec la méthode d'Erige Sehiri en face.

C'est-à-dire ?

Érige travaille dans le lâcher-prise. Elle vient du documentaire, c'est une ancienne journaliste d'investigation. Elle recherche la vérité. Et les prêches, ils ont je pense tenu debout parce que j'avais face à moi une communauté de fidèles habitués à aller au culte tous les dimanches. Ils m'ont adoubée ; m'ont dit : « **Tu es notre maman pasteur** ». Je ne suis pas devenue une spécialiste du culte évangélique. Ce qui m'a intéressée, c'est d'incarner quelqu'un dont la foi est totale, ce qui n'est pas mon cas. Et de comprendre comment cette femme s'était mise au service d'autrui, sachant qu'auparavant, elle était journaliste.

C'est un drôle de parcours...

Oui, et c'est celui d'une vraie pasteure, une amie journaliste d'Erige Sehiri, qui travaille aussi dans une radio communautaire. Quand elle a appris sa double activité, Erige a entrepris une longue enquête, en immersion, sur la présence de l'église évangélique en Tunisie. Le culte évangélique y est toléré mais n'est pas censé être pratiqué.

Votre personnage vit sous le même toit qu'une femme prête à traverser la Méditerranée pour tenter sa chance en Europe. Elle est incarnée par Debora Lobe Naney dans son propre rôle... Que pouvez-vous nous dire d'elle ?

Debora, mère d'une fille adolescente, a quitté la Côte d'Ivoire parce qu'elle n'y gagnait pas sa vie correctement. Un jour, elle m'a dit : **« En Tunisie, je n'ai pas plus d'avenir, je ne serai jamais régularisée. Dès qu'on aura fini le tournage, je vais traverser. »** Ça m'a dévastée. Parce que ce n'est pas la même chose d'entendre parler des migrants, comme on dit, depuis son téléphone portable, un journal ou la télévision, que de rencontrer ces personnes. Je lui ai répondu : **« Tu sais, Debora, ce film, c'est peut-être une chance à saisir. Il va aller à Cannes et toi aussi, j'en suis sûre. »** Elle a un magnétisme, un naturel, une force, un humour aussi... Elle est très inspirante pour des metteurs en scène. Je leur lance un appel : regardez Debora Lobe Naney dans le film et faites la tourner : elle peut jouer plein de choses différentes.

La troisième héroïne de ce film, est une étudiante, incarnée par l'ivorienne Laetitia Ki qui, elle, n'est pas une inconnue...

Je la suivais depuis des années avant de la rencontrer. Peintre, photographe, elle accomplit un travail extrêmement singulier avec ses sculptures spectaculaires de cheveux tressés. Au-delà, c'est quelqu'un qui a un point de vue féministe très fort, une personnalité unique. Je crois que « Promis le ciel » est son deuxième film. Moi j'étais la doyenne. Et tout le monde me demandait des conseils alors que j'étais autant tétanisée que les autres en arrivant sur le tournage ! Insérer un paragraphe

On compare parfois « Promis le ciel » à « L'histoire de Souleymane », inspiré de la vie d'un jeune guinéen sans papiers à Paris. Qu'en pensez-vous ?

C'est un autre point de vue. « Promis le ciel » est l'occasion de parler d'une migration méconnue : 80 % de l'immigration africaine se fait sur le continent. Seulement 20 % de l'immigration africaine se fait dans le reste du monde, dont l'Europe.

Erige Sehiri a aussi privilégié des parcours de migration féminine...

D'un point de vue sociologique, c'était surtout les hommes qui, jusqu'à récemment, migraient. Aujourd'hui de plus en plus de femmes opèrent ses déplacements et rencontrent un type de violence et d'empêchement spécifique. C'est aussi quelque chose dont on parle peu. Pour tout cela, je suis très fière de ce film tourné en cinq semaines, entouré d'une notion de danger parce que beaucoup de personnes étaient en situation irrégulière dans une Tunisie où le débat sur la question migratoire se tend.

Et puis c'est un vrai objet de cinéma. Je trouve l'image de Frida Marzouk, la chef opératrice, absolument magnifique. Il y a des plans qui vous soulèvent de terre. Et ce n'est pas de l'esthétique gratuite. Sur un sujet qui n'est pas anodin, Erige Sehiri est d'un grand courage politique et ne cède rien du point de vue esthétique et narratif. C'est vraiment un esprit libre !



Aïssa Maïga et la petite KENZA, 4 ans, dans "Promis le ciel".

Aïssa Maïga et la petite KENZA, 4 ans, dans "Promis le ciel".

Copyright Maneki Films - Henia Production

« **Promis le ciel** » : une chronique vibrante sur trois Ivoiriennes en Tunisie

Avant le générique de fin, un message indique aux spectateurs que 80 % de la migration africaine se fait à l'intérieur de l'Afrique... « **Promis le ciel** » met en scène trois femmes Ivoiriennes qui ont migré en Tunisie et tentent de s'y faire une place. Marie, pasteure et ancienne journaliste, héberge Naney, une jeune mère qui a laissé sa fille de 10 ans au pays, et Jolie, une étudiante déterminée. Ensemble, elles recueillent Kenza, 4 ans, rescapée d'un naufrage. Marie décide de garder la fillette plutôt que de la confier aux autorités comme l'exige la loi...

Le long-métrage raconte le quotidien de ces femmes, entre galères pour renouveler leurs papiers, petites combines et harcèlement policier (« Tu es dans un pays où ils font la chasse aux Subsahariens », lâche l'un des personnages). Un film édifiant et touchant.

Promis le ciel**Trois femmes noires en Tunisie, superbes héroïnes de vies impossibles**

Kenza, 4 ans, raconte comment son bateau s'est renversé près des côtes tunisiennes. Autour d'elle, Marie, Jolie et Naney interrogent, écoutent, commentent. Première scène imparable, où la réalisatrice Erige Sehiri dit la sororité, la solidarité, et aussi la tension et l'inquiétude entre et autour de ces trois femmes. Dans un pays hostile aux Africains subsahariens, où leur existence est déjà précaire, que faire de Kenza ?

Marie (impériale Aïssa Maïga) est pasteure, fédère et aide toute une communauté, elle rechigne à remettre la fillette aux autorités. Jolie (Laetitia Ky), chaperonnée par Marie, forte de son aplomb et de son statut d'étudiante, aimerait surtout s'émanciper. Naney (Deborah Lobe Naney, irrésistible, une révélation) se débrouille dans l'attente d'une traversée vers l'Eu-

rope, elle projette sur Kenza les sentiments qu'elle a du mal à dire à sa fille, restée au pays.

La réalisatrice tunisienne (*Sous les figues*) tourne avec grâce, acuité et tant d'humanité autour de son trio de superbes héroïnes. Face au tragique et à l'arbitraire des situations qu'elle décrit avec une précision de documentariste, elle ne sacrifie ni la douceur, ni la beauté, ni l'humour, ni l'espoir. On rit, on pleure. On gardera en tête la chanson finale du groupe Delgres, qui donne son si joli nom au film, *On m'a promis le ciel*. Autant que les visages résolus de Marie, Jolie et Naney. ● Catherine Painset

D'Erige Sehiri avec Aïssa Maïga, Deborah Lobe Naney, Laetitia Ky. France, 1 h 32, drame.

La note :

Kenza la petite naufragée, en compagnie de Marie, Jolie et Naney.
Photo Maneki Films - Henia Production

« Promis le ciel » : un avenir meilleur ?

Note : 3/5

Marie, ancienne journaliste d'origine ivoirienne, est pasteure à Tunis et héberge dans son « église » deux autres immigrées, plus jeunes qu'elle : Naney, qui rêve de faire venir sa fille restée au pays et multiplie les plans foireux, et Jolie, qui se sent protégée par son statut d'étudiante. Elles vont recueillir Kenza, quatre ans, rescapée d'un naufrage de migrants, et former une famille recomposée unie. Les circonstances vont fragiliser leur lien plus ténu qu'elles ne le pensaient...



© Maneki Films/Henia Production

La réalisatrice, Erige Sehiri, fait vivre le sujet lourd de l'immigration en Tunisie où se développe un racisme encouragé par le pouvoir. Si Marie se pose en mère adoptive pour ses cadettes car un peu mieux intégrée, son aisance à la limite de la condescendance n'est que de façade. Elle est tout autant en danger que ses protégées, et peut être expulsée à tout moment, malgré sa fonction de leader religieux. Elle est jouée avec force mais aussi fébrilité par Aïssa Maïga, trop rare au cinéma malgré son immense talent. Ses partenaires, Debora Lobe Naney et Laetitia Ky, sont, elles aussi, très justes dans ce drame sensible aux enjeux sociaux et moraux douloureux, même si un peu trop didactique dans ce qu'il dénonce.

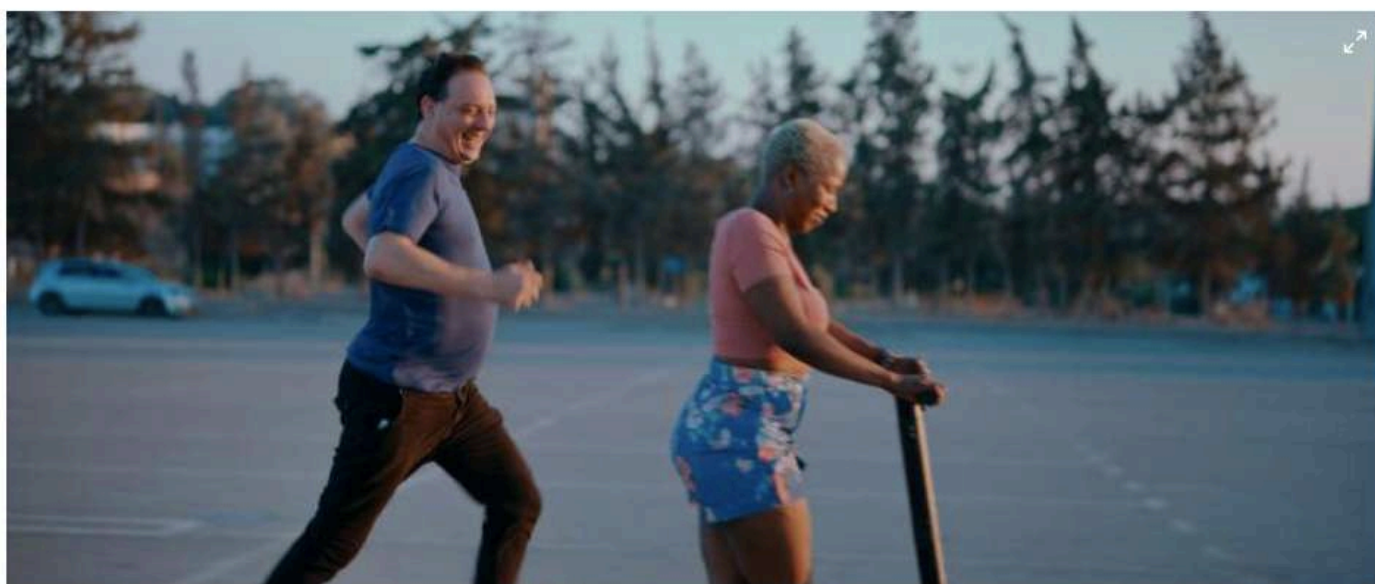
P.L.D.

Drame d'Erige Sehiri
avec Aïssa Maïga, Debora Lobe Naney
et Laetitia Ky.

« Promis le ciel » : trois femmes noires en Tunisie, superbes héroïnes de vies impossibles

Marie la pasteure, Jolie l'étudiante et Naney la débrouille se débattent, à Tunis, dans des situations précaires. Pays hostile aux Subsahariens, raciste, avenir incertain. La réalisatrice Erige Sehiri tourne autour d'elles avec grâce, acuité, et tant d'humanité. En salles ce mercredi.

En mots enfantins, tout en prenant son bain, Kenza, 4 ans, raconte comment son bateau s'est renversé près des côtes tunisiennes. Autour d'elle, Marie, Jolie et Naney interrogent, écoutent, commentent. Première scène imparable, où la réalisatrice Erige Sehiri dit la sororité, la solidarité, et aussi la tension et l'inquiétude entre et autour de ces trois femmes. Dans un pays hostile aux migrants africains, subsahariens (noirs, pour résumer), où leur existence est déjà précaire, que faire de Kenza ?



Naney (Debora Lobe Naney) et son complice tunisien Foued. Un moment d'insouciance qui ne va pas durer. - Photo Manekī Films - Henia Production

Marie (impériale Aïssa Maïga) s'appelait Aminata, elle était journaliste ; aujourd'hui elle est pasteure, fédère et aide toute une communauté ; elle rechigne à remettre la fillette aux autorités. Jolie (Laetitia Ky), chaperonnée par Marie, est forte de son aplomb et de son statut d'étudiante ; elle aimerait surtout s'émanciper. Naney (Debora Lobe Naney, irrésistible, une révélation) se débrouille, traficote avec Foued (Foued Zaazaa), dans l'attente d'une traversée vers l'Europe ; elle projette sur Kenza les sentiments qu'elle a du mal à dire à sa fille, restée au pays.

La réalisatrice tunisienne (dont on avait déjà aimé le choral et lumineux Sous les figues) tourne avec grâce, acuité et tant d'humanité autour de son trio de superbes héroïnes. Face au tragique et à l'arbitraire des situations qu'elle décrit avec une précision de documentariste, elle ne sacrifie ni la douceur, ni la beauté, ni l'humour. On rit, on pleure. On garde en tête la chanson finale du groupe Delgres, qui donne son si joli nom au film : « *On m'a promis le ciel, en attendant je suis sur la Terre, à ramer.* » Autant que ces moments passés, à Tunis, en compagnie de Marie, Jolie et Naney, qu'on a l'impression d'avoir réellement rencontrées.

RADIOS & WEB RADIOS

Africa Radio, L'Invité – ITW Erige
Mercredi 28 janvier 2026

Africa Radio, L'Invité – ITW Aïssa
Mardi 27 janvier 2026

Chut, on écoute la télé – ITW Erige & Aïssa
Lundi 26 janvier 2026

France Culture – page web sur le film
Mardi 20 janvier 2026

CINÉMA

France Culture partenaire du film "Promis le ciel"

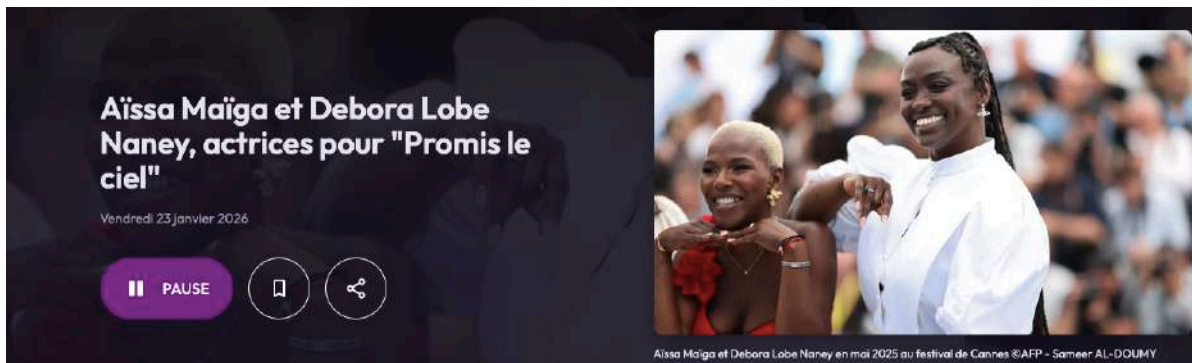
LE MERCREDI 28 JANVIER 2026 À 00H00



Avec « Promis le ciel », Erige Sehiri signe, aux côtés d'Aïssa Maïga, un récit choral sensible et engagé sur trois femmes à Tunis, liées par l'exil, la solidarité et l'accueil d'une enfant rescapée. En salles le 28 janvier. Un film France Culture.

À Tunis, Marie, pasteure ivoirienne et ancienne journaliste, ouvre son foyer à Naney, jeune mère en quête d'un avenir meilleur, et à Jolie, étudiante déterminée à réussir pour soutenir sa famille restée au pays. Lorsque les trois femmes recueillent Kenza, 4 ans, survivante d'un naufrage, leur appartement devient le cœur d'une famille recomposée aussi tendre que fragile. Dans un contexte social de plus en plus inquiétant, ce film interroge l'hospitalité, la sororité et la résistance intime face à la violence du monde.

France Culture, Les Midis de Culture – ITW Aïssa & Debora
Vendredi 23 janvier 2026



France Culture, Plan large – ITW Erige
Samedi 24 janvier 2026



France Inter, Bistroscope – ITW Aïssa
Samedi 24 janvier 2026



Radio du cinéma – ITW Erige, Aïssa, Debora

Lundi 26 janvier 2026

RCF Aix Marseille, Rencontres Ciné Zooms – ITW Erige Sehiri

Jeudi 15 janvier 2026

RFI, L'Invité culture – ITW Aïssa

Mercredi 28 janvier 2026

RFI, Tous les cinémas du monde – ITW Erige, Aïssa & Debora

Samedi 24 janvier 2026



Tant qu'il y aura des hommes (Podcast) – ITW Aïssa

Lundi 5 janvier 2026



TV & WEB TV

CANAL +, Super Plan – Coup de coeur de Mina (à partir de 35:03)

Mardi 27 janvier 2026

CIN'ÉCRANS – ITW Erige & Aïssa

Dimanche 25 janvier 2026



CINÉ ZOOM – ITW Erige

Mardi 20 janvier 2026



FRANCE 2, Beau Geste – ITW Aïssa (à partir de 25:42)
Dimanche 25 janvier 2026



FRANCE 24, Actuelles – ITW Erige
Vendredi 23 janvier 2026



FRANCE 3 PACA, Abdoul fait son cinéma – ITW Aïssa
Vendredi 23 janvier 2026



FRANCE 5, Les Maternelles – ITW Aïssa
Mardi 27 janvier 2026



FRANCE TV, Théo le Taxi – ITW Aïssa
Dimanche 25 janvier 2026



TRACE – post sur le film

Mardi 20 janvier 2026



TV5 MONDE, L'Invité – ITW Aïssa à Marrakech

Mercredi 3 décembre 2025



TV5 MONDE, Maghreb Orient Express – ITW Erige

Vendredi 24 octobre 2025



PRESSE WEB

Abus de ciné – critique ★ ★ ★ ★ ☆

« *Promis le ciel* », s'il est ponctuellement un poil trop explicite, se pare d'une percutante symbolique quant à la situation de ces personnes coincées dans une sorte d'entre-deux, entre ce qu'elles voudraient et ce à quoi elles ne peuvent accéder, et parfois abîmées par la vie. »

Actu – annonce festival Télérama avec mention du film

« Chaque cinéma proposera également **une avant-première** dans le cadre du Festival : *Promis le ciel* au Concorde, et *A pied d'œuvre* au Cinéville. Chacune de ces avant-premières sera suivie d'un **échange retransmis en direct** depuis une salle parisienne. »

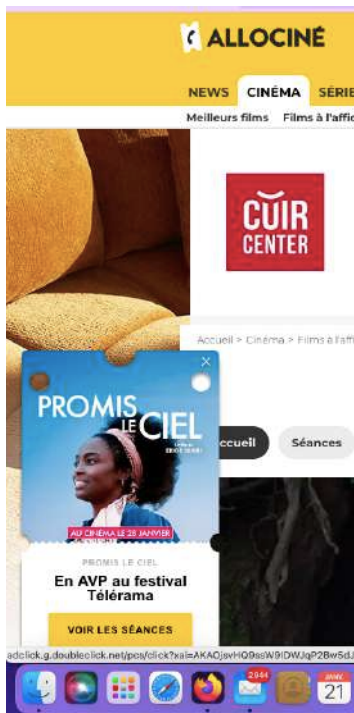
Africa Vivre – critique ★ ★ ★ ★ ☆

« Un film délicat et lumineux »

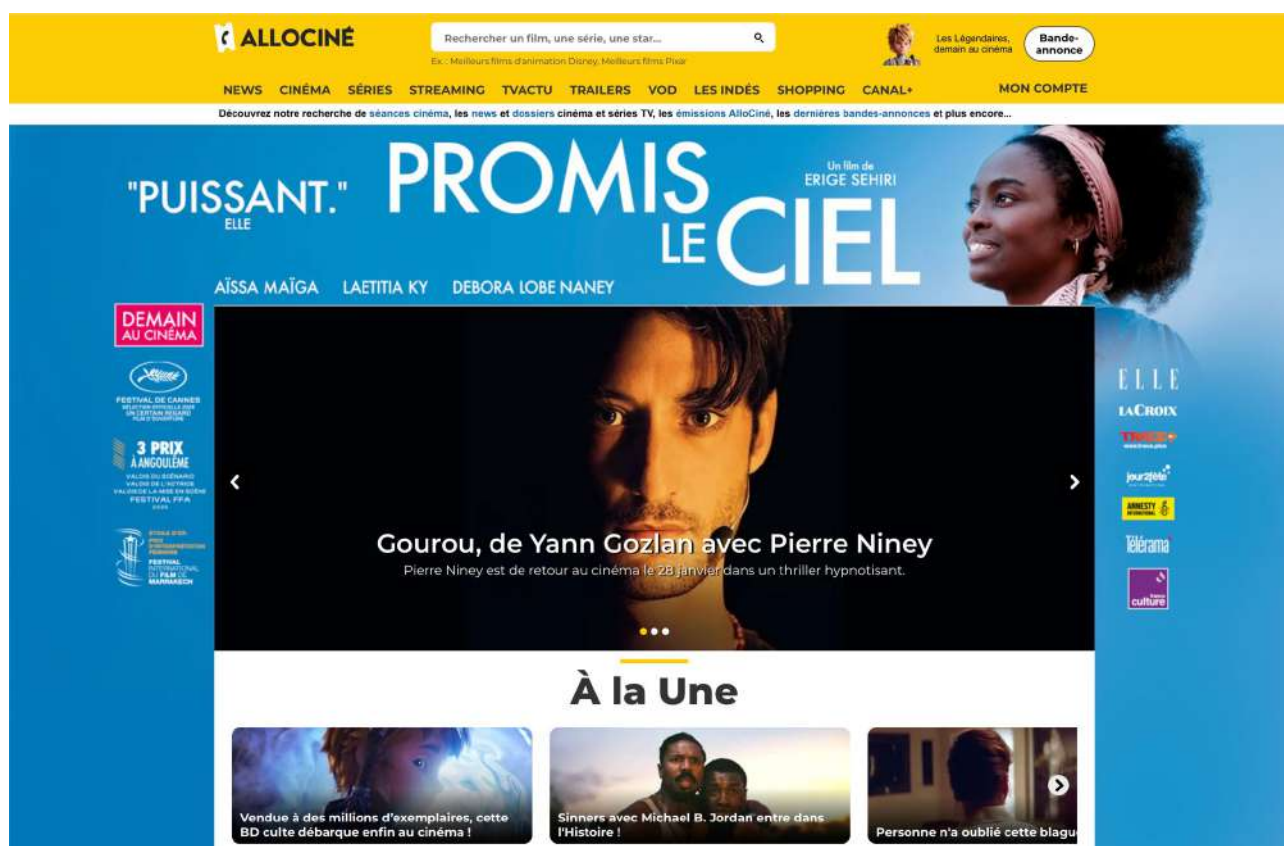
Africultures – critique positive

« Un film marquant pour éviter le naufrage. »

Allociné – billet AVP Télérama



Allociné – film en homepage



Avoir Alire – critique ★ ★ ★ ★ ☆

« Voilà donc un cinéma qui sait capter le bonheur de regarder un film tout en permettant de réfléchir aux enjeux majeurs qui traversent les sociétés humaines. »

Bande à part – critique positive

« Ces femmes battantes, interprétées avec fougue par trois actrices magnifiques (mention spéciale à la nouvelle venue **Deborah Lobe Naney**, rencontrée par la réalisatrice lors de l'enquête qui a présidé à l'écriture du scénario) sont la force incarnée »

Le Bon plan parisien – critique positive

« Humaniste, incarné, nécessaire. »

Boursorama – diffusion ITW Erige dans Actuelles

Cinéma Radio – critique positive

« Trois beaux portraits, ceux de ces femmes modernes et combatives dans un pays et sur un continent qui lentement évoluent. »

Ciné Zoom – critique positive

« *Ce sensible film apporte une dignité salvatrice à ces magnifiques héroïnes emplies d'espérances, qui nous émeuvent avec intelligence, c'est poignant !* »

Close-up Magazine – critique positive

« *Nous recommandons donc avec un grand enthousiasme Promis le ciel et ses formidables actrices.* »

Critique film – critique ★ ★ ★ ☆ ☆

« *Or, cette impuissance collective fait en quelque sorte la force de résilience de ces femmes, incarnées avec un naturel désarmant par Aïssa Maïga, Laetitia Ky et surtout la révélation du film Debora Lobe Naney.* »

Culture Net – ITW Aïssa

Culturopoing – critique positive

« *Sans filtre sur les conditions de vie précaires d'individus à bout de souffle, portrait délicat d'une grande humanité, Promis le ciel réussit le pari de montrer une réalité encore trop méconnue, le lot des immigrés subsahariens en quête d'un meilleur avenir au Maghreb.* »

Critikat – critique mitigée

« *À force de souffler le chaud et le froid, Promis le ciel finit par se transformer en robinet d'eau tiède.* »

Dame Skarlette – critique mitigée

« *Moins abouti et moins fort que Sous les figues, mais il a le mérite de bien montrer les problèmes peu connus de l'immigration et de ces communautés qui luttent pour pouvoir vivre dignement dans n'importe quel pays.* »

Direct-Actu – critique 3,5/5

« *Un récit choral intime qui interroge la promesse d'un ailleurs meilleur, sans discours appuyé, au plus près des corps et du quotidien.* »



France Info culture – critique positive

« *Promis le ciel* est un film fort par son sujet, et la maîtrise dont fait montre sa réalisatrice et la sincérité de ses comédiennes en font une excellente proposition cinématographique »

France Info culture – ITW Aïssa

French Touch 2 – critique 3,5/5

« *Erige Sehiri* suit ses trois personnages, tous différents, avec une belle maîtrise. »

Le Mag du ciné – critique plutôt positive

« *Une œuvre imparfaite mais sincère sur la seconde chance, à laquelle il ne manque finalement que peu de choses pour retrouver l'intensité et la grâce de Sous les figes.* »

Maze – critique positive

« *Sehiri s'impose comme une grande metteuse en scène* »

Médiapart – ITW Aïssa

Nouvelles News – critique positive

« *Un portrait choral poignant* »

Orient XXI – critique positive

« *Bon et triste film, Promis le ciel rejoint le large panorama mondial du film antiraciste* »

Slate – critique positive

« Le film invente une écriture originale qui, au lieu d'affaiblir le propos principal, l'intensifie des singularités des trois femmes, y compris dans ce qu'elles peuvent avoir de critiquable à titre individuel »

Sortir à Paris – article sur le film

Travellingue – critique ★ ★ ★ ★ ☆

« Après Sous les figues (2022), Erige Sehiri signe ici un film émouvant sur la solidarité comme sur les fractures de la société africaine, sans jamais grossir le trait. »

Yahoo Actualités – ITW Aïssa

YOUTUBERS & INFLUENCEURS

Éléonore Behiri – recommandation du film (story instagram)



Histoires Crépues – chronique positive



PHOTOCALL AVP

Photo des agences :

Andia

Getty Images

HANS Lucas

KCS Press







Quelques retours des personnalités présentes à l'AVP :

Fadily Camara



Rokhaya Diallo



Pierre Kiwitt



Virginie Sauveur



MARRAKECH

PRESSE SUR LE FILM

AFRICA RADIO - Palmarès : [Cinéma. La réalisatrice tunisienne Erige Sehiri remporte l'Étoile d'or du festival de Marrakech pour "Promis le Ciel"](#)

« La réalisatrice tunisienne Erige Sehiri a reçu samedi 6 décembre l'Étoile d'or au festival international du film de Marrakech pour son film "Promis le Ciel", qui raconte l'histoire d'un groupe de migrantes ivoiriennes. »

Mardi 9 décembre

AFRIK.COM - Palmarès + Focus sur Erige : [Marrakech sacre « Promis le Ciel » : Erige Sehiri remporte l'Étoile d'Or](#)

« En 93 minutes, Erige Sehiri tisse un récit intimiste sur ces femmes prises dans un entre-deux géographique et existentiel, entre l'Afrique et l'Europe. »

Lundi 8 décembre

LE COURRIER DE L'ATLAS - Palmarès : [Marrakech consacre PROMIS LE CIEL d'Erige Sehiri](#)

« En distinguant PROMIS LE CIEL, le jury a salué « une œuvre qui ose regarder le monde autrement », un geste de cinéma courageux qui interroge notre rapport à l'autre et à nous-mêmes. »

Lundi 8 décembre

ECRAN TOTAL - Palmarès : [Marrakech : l'Étoile d'or pour "Promis le ciel" d'Erige Sehiri](#)

« Le jury présidé par le cinéaste sud-coréen Bong Joon Ho a également récompensé l'actrice du film. »

Dimanche 7 décembre

LE FIGARO - Palmarès : [Porté par un record de fréquentation, le Festival de Marrakech couronne Promis le ciel](#)

« La Tunisienne Erige Sehiri est la deuxième réalisatrice arabe à recevoir l'Étoile d'or. Déjà primé au Festival d'Angoulême son film suit des migrantes ivoiriennes à Tunis. »

Mardi 9 décembre

ANGOULÊME

PRESSE SUR LE FILM

AVOIR ALIRE.COM – Mention positive : [Le Festival du film francophone d'Angoulême 2025 bat son plein](#)

"La 18e édition du Le Festival du film francophone d'Angoulême est marquée par une grande variété de films et une richesse de sujets puissants."

Vendredi 29 août 2025

BRUT.FR – [ITW Aïssa Tapis bleu](#)

"10 films sont en compétition, dont "Promis le ciel" avec Aïssa Maïga, projeté au festival du film d'Angoulême avant sa sortie le 26 novembre au cinéma"

Jeudi 28 août 2025

CHARENTE LIBRE TV – Critique positive : [FFA : « Fanny », « Promis le ciel » et « Les rêveurs » dans l'œil de notre chroniqueuse ciné](#) (à partir de 2'16)

"Une histoire de sororité à Tunis, de famille de substitution et en construction"

Jeudi 28 août 2025

CHARENTE LIBRE TV – [ITW Aïssa Tapis bleu : Dany Boon facétieux, Camille Cottin émue, Aïssa Maïga engagée, retrouvez les temps forts du tapis bleu au CGR \(vidéo\)](#) (à partir de 1'02)

"Et Aïssa Maïga, venue présenter le film Promis le ciel, pense-t-elle dans l'époque que nous traversons, que les artistes doivent s'engager politiquement ?"

Mardi 26 août 2025

CINÉ STAR NEWS – [Tapis bleu Aïssa Maïga :](#)

[ITW – Aïssa Maïga, 3 mots sur le film « Promis le ciel » son personnage de pasteur dans le film et ses actualité News](#)

[Photos](#) // [Vidéo](#)

Mardi 26 août 2025

FFA – Portfolio : [Erige Sehiri & Aïssa Maïga](#) // [Aïssa Maïga](#)

Jeudi 28 août 2025

FRANCE 3 NOUVELLE AQUITAINE – Mention du film : [Une pluie de stars à Angoulême alors que s'ouvre le Festival du film francophone](#)

"Le Festival du film d'Angoulême ouvre ses portes ce lundi."

Lundi 25 août 2025

FRANCE INTER – ITW Erige : [Le Journal de 7h30](#) (à partir de 9'30)

"Promis le ciel, c'est le nom du prochain film Erige Sehiri. Il ne sortira qu'en novembre, mais déjà la réalisatrice vient rencontrer le public à Angoulême car elle compte sur le bouche-à-oreille."

Vendredi 29 août 2025

IMAGE LINK GLOBAL – Photocall : [Erige Sehiri](#) // [Aïssa Maïga](#)

Mardi 26 août 2025

OUEST FRANCE – [«Les enfants vont bien», «Muganga»... Dix coups de cœur du Festival d'Angoulême à guetter au cinéma](#)

"Portraits croisés de trois migrantes ivoiriennes, ce film de la Tunisienne Erige Sehiri est une immersion dans un Tunis raciste envers les subsahariens. Valois du scénario et de la mise en scène, il révèle Deborah Lobe Naney (Valois de la meilleure actrice). Cette non-professionnelle qui crève l'écran était dans la même situation que son personnage quand elle a été recrutée. (26 novembre)".

Dimanche 31 août 2025

LE POINT – Critique : [Pourquoi « Promis le ciel », en compétition à Angoulême, nous a bluffé...](#)

"Projeté au Festival du film francophone, ce puissant portrait de femmes, signé Erige Sehiri, mérite de figurer au palmarès. Notre coup de cœur !"

Vendredi 29 août 2025

PREMIÈRE – Critique : [Angoulême 2025 – jour 1 : Les enfants vont bien, Laurent Lafitte, Erige Sehiri](#)

"La réalisatrice du jour : Erige Sehiri"

Mardi 26 août 2025

PURE PEOPLE

Photocall : [Aïssa Maïga au photocall du film "Promis du ciel" lors de la 18ème édition du Festival du Film Francophone de Angoulême \(FFA\), France, le 26 août 2025.](#)

Mardi 26 août 2025

Tapis bleu : [Aïssa Maïga au photocall du film "Promis du ciel" lors de la 18ème édition du Festival du Film Francophone de Angoulême \(FFA\), France, le 26 août 2025.](#)

Mardi 26 août 2025

RCF – ITW Erige & Aïssa – [Une femme pasteur au coeur du film Promis le ciel](#)

"Promis le ciel" était l'un des 10 longs métrages en compétition du Festival du Film francophone d'Angoulême cette année..."

Lundi 1er septembre 2025

YAHOO ACTUALITÉS – Critique positive : [Pourquoi « Promis le ciel », en compétition à Angoulême, nous a bluffé...](#)

"Projeté au Festival du film francophone, ce puissant portrait de femmes, signé Erige Sehiri, mérite de figurer au palmarès. Notre coup de cœur !"

Vendredi 29 août 2025

PALMARÈS

20 MINUTES - [A Angoulême, « Les Enfants vont bien » et le cinéma francophone aussi](#)

"Déborah Lobe Laney pour Promis le ciel d'Erige Sehiri et Isaach de Bankolé pour Muganga, celui qui soigne de Marie-Hélène Roux ont remporté les prix d'interprétation tandis que le premier était aussi récompensé pour son scénario et sa mise en scène et le second était plébiscité par le public."

Samedi 30 août 2025

ACTU.FR - [Les Enfants vont bien et Promis le ciel récompensés du 18^e Festival du Film d'Angoulême](#)

"Sous la présidence de Diane Kruger, le jury du festival a livré ce samedi 30 août 2025 son palmarès."

Dimanche 31 août 2025

ALLOCINÉ.FR – [Palmarès Angoulême 2025 : Les Enfants vont bien avec Camille Cottin remporte le Valois de diamant](#)

"Promis le ciel" et "Muganga – Celui qui soigne" sont également récompensés."

Samedi 30 août 2025

BOX OFFICE PRO - [Le Festival du film francophone d'Angoulême livre son palmarès](#)

"Enfin, *Promis le ciel* est également sacré trois fois, par le Valois du scénario, le Valois de l'actrice (pour Deborah Christelle Naney) et le Valois de la mise en scène."

Lundi 1er septembre 2025

CHARENTE LIBRE – Quand les hommes vivront d'amour (en PJ)

"Anna Ciennik, co- scénatrice de « Promis le ciel », a dédié son Valois « à toutes les personnes déplacées de force."

Lundi 1er septembre 2025

Charente Libre
Lundi 1 septembre 2025

FESTIVAL DU FILM FRANCOPHONE D'ANGOULÊME /11

EN IMAGES

Quand les hommes vivront d'amour

Un magnifique trio pour conclure la cérémonie de clôture de la 18e édition du Festival du film francophone, au théâtre d'Angoulême. Visiblement heureux de se retrouver sur scène, les artistes québécois Claude Dubois, Robert Charlebois et Garou ont interprété « Quand les hommes vivront d'amour ». Tout un symbole après les différentes prises de paroles durant cette soirée. « J'ai vu ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire dans l'humanité », a notamment confié Marie-Hélène Roux, la réalisatrice de « Muganga - celui qui soigne » (Valois du public et Valois des étudiants). Elle encourage le plus grand nombre à aller voir son film « pour la cause qu'il défend, la situation au Congo » et souhaite que « le cinéma soit un outil de paix ». Anna Ciennik, co-scénatrice de « Promis le ciel », a dédié son Valois « à toutes les personnes déplacées de force ».



CHARENTE LIBRE – [C'est « Muganga », le grand vainqueur du 18e FFA : le point de vue de notre chroniqueuse ciné](#)

"On attendait également un Valois pour « Promis le ciel ». Il en a eu trois : un pour son scénario, engagé et courageux sur l'immigration subsaharienne en Tunisie, un pour sa mise en scène pleine d'élan vital et un pour une des pétillantes actrices, Déborah Lobe Naney."

Dimanche 31 août 2025

ECRAN TOTAL – [Les enfants vont bien", "Promis le ciel", "Muganga" : les films récompensés à Angoulême 2025](#)

"Les enfants vont bien", de Nathan Ambrosioni, reçoit le Valois de diamant, accompagné d'une mention spéciale du jury pour ses jeunes acteurs."

Dimanche 31 août 2025

LE FIGARO - [Les enfants vont bien et Promis le ciel récompensés au Festival du film francophone d'Angoulême](#)

"Autre grand gagnant du FFA, Promis le ciel a glané les Valois du scénario et de la mise en scène."

Lundi 1er septembre 2025

ICI - [Le Diamant pour "Les enfants vont bien", doublé ivoirien... : le palmarès du Festival du film francophone d'Angoulême](#)

"Debora Lobe Naney et Isaach de Bankolé décrochent les Valois de meilleure actrice et meilleur acteur."

Dimanche 31 août 2025

ICI BEYROUTH - [Festival d'Angoulême 2025: triomphe pour «Les Enfants vont bien»](#)

"Le palmarès met aussi en lumière Promis le ciel d'Erige Sehiri et Muganga – Celui qui soigne de Marie-Hélène Roux"

Dimanche 31 août 2025

OUEST FRANCE - [Festival du film d'Angoulême : « Les enfants vont bien » tout en haut du palmarès](#)

"Cette Ivoirienne est extraordinaire dans son propre rôle de migrante vivant à Tunis avant de franchir la Méditerranée dans Promis le ciel de Erige Sehiri (Valois de la mise en scène et du scénario). L'actrice française Aïssa Maïga lui avait promis que ce beau film dans lequel elle figure aussi irait au Festival de Cannes, au printemps. Il y est allé. Voici maintenant Debora Lobe Naney, reine des actrices à Angoulême. (Film en salles le 26 novembre)"

Samedi 30 août 2025

PARIS MATCH - [Festival d'Angoulême : Nathan Ambrosioni couronné à 26 ans pour « Les Enfants vont bien »](#)

"Déjà passé par le Festival de Cannes, « Promis le ciel » a fait une belle razzia avec le Valois de la mise en scène et du scénario pour Erige Sehiri et le prix d'interprétation féminine pour Debora Lobe Naney."

Samedi 30 août 2025

LE POINT - [Festival du film francophone d'Angoulême : le palmarès et nos coups de cœur](#)

"« Les Enfants vont bien », « Muganga » et « Promis le ciel » raflent les récompenses de cette 18^e édition, dont « Le Point » est partenaire."

Dimanche 31 août 2025

PREMIÈRE - [Angoulême 2025 : le triomphe des Enfants vont bien, Muganga et Promis le ciel \[palmarès\]](#)

"Nathan Ambrosioni remporte le Valois de Diamant, le film de Marie-Hélène Roux repart avec trois trophées dont celui du public et du meilleur acteur pour Isaach de Bankolé, tout comme celui d'Erige Sehiri, notamment primé pour sa mise en scène."

Dimanche 31 août 2025

SUD OUEST - [Festival du film francophone d'Angoulême : « Les Enfants vont bien » et « Muganga » s'imposent au palmarès 2025](#)

"« Promis le ciel » trouve trois prix"

Samedi 30 août 2025